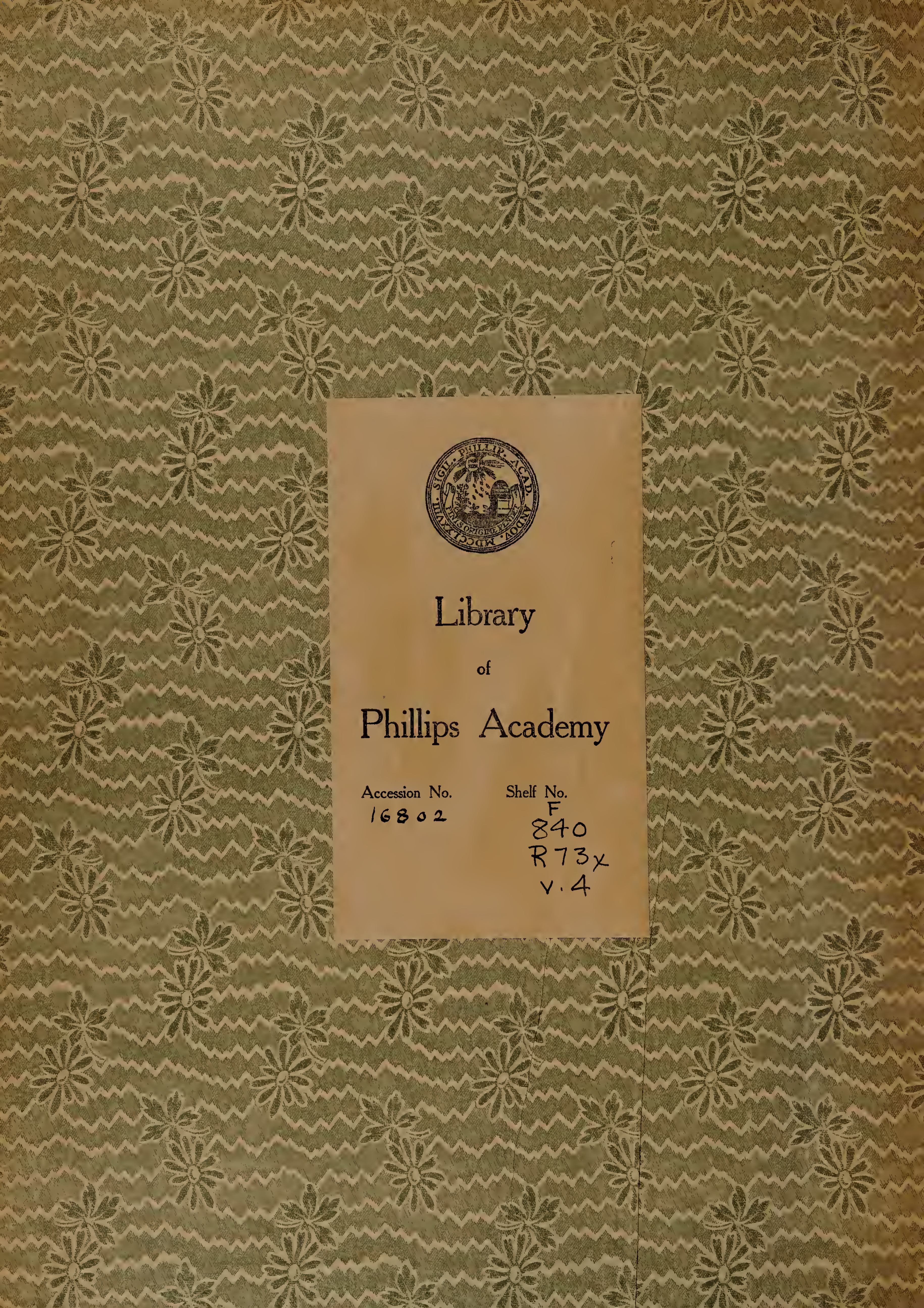
EDMOND ROSTAND

LA PRINCESSE LOINTAINE
LA SAMARITAINE

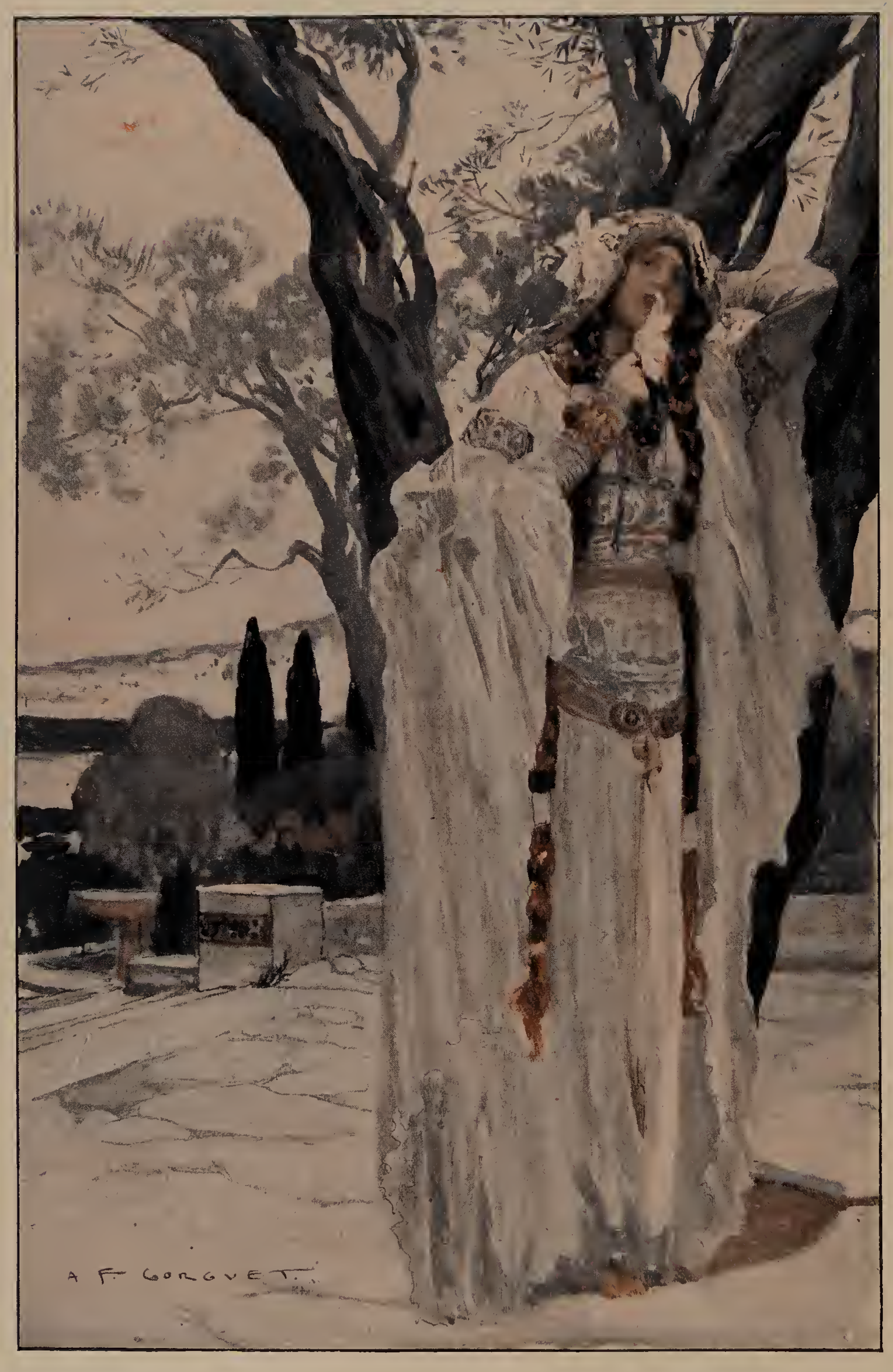
Pierre Lafitte


SIGIL. PHILLIP. ACAD. ANDOV. MDCCLXXVIII
FINIS ORIGINE PENDET



LA PRINCESSE LOINTAINE

LA SAMARITAINE



Composition inédite
de A.-F. Gorguet.

BERTRAND
Un je ne sais quoi de secret
Rend sa grâce unique et bien sienne.

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

EDMOND ROSTAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA PRINCESSE LOINTAINE

LA SAMARITAINE

ILLUSTRATIONS

EN COULEURS ET EN NOIR, DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE, DE MM

LUC-OLIVIER MERSON, Membre de l'Institut, A.-F. GORGUET,

GEORGES ROCHEGROSSE, LÉVY-DHURMER

LIBRAIRIE

PIERRE LAFITTE ET CIE

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90

PARIS

LA
PRINCESSE LOINTAINE

A Madame SARAH BERNHARDT
puis-je ne pas dédier cette pièce ?

E. R.

LA PRINCESSE LOINTAINE

PIÈCE EN 4 ACTES EN VERS

Représentée pour la première fois à Paris, le 5 Avril 1895,
sur le théâtre de la Renaissance.

DISTRIBUTION

PERSONNAGES :

MÉLISSINDE, princesse d'Orient, comtesse de Tripoli............		Mme SARAH BERNHARDT.
BERTRAND D'ALLAMANON, chevalier et troubadour provençal.		MM. GUITRY.
JOFFROY RUDEL, prince de Blaye, troubadour aquitain......		DE MAX.
FRÈRE TROPHIME, chapelain du prince		JEAN COQUELIN.
ÉRASME, son médecin		CHAMEROY.
SQUARCIAFICO, marchand génois..........................		LAROCHE.
LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES, aventurier au service de l'empereur Manuel Comnène		CASTELLI.
SORISMONDE, dame d'honneur de Mélissinde....................		Mme MARTHOLD.
LE PATRON DE LA NEF..................	Mariniers	MM. MONTIGNY.
TROBALDO LE CALFAT	Mariniers	LACROIX.
FRANÇOIS LE REMOLAR	Mariniers	ANGELO.
PÉGOFAT..................................	Mariniers	ARQUILLÈRE.
BRUNO	Mariniers	MONROSE.
BISTAGNE	Mariniers	GÉRARD.
JUAN LE PORTINGALAIS	Mariniers	PELLETIER.
MARRIAS D'AIGUES-MORTES................	Mariniers	MAGNIN.
LE PILOTE..		CAUROY.
PREMIER PÈLERIN..		RAMY.
DEUXIÈME PÈLERIN.......................................		TOREY.
TROISIÈME PÈLERIN		BESNARD.
QUATRIÈME PÈLERIN......................................		LETELLIER.
CINQUIÈME PÈLERIN......................................		MAUGIS.
NICHOLOSE, valet de Squarciafico............................		PIRON.
UN MOUSSE...		CAMUS.

Des Mariniers, Musiciens, Esclaves, etc.

XIIe SIÈCLE.



Le pont d'une nef qui paraît avoir souffert une longue et terrible traversée. On voit qu'il y a eu tempête : voiles en loques, vergues brisées, échevèlement de cordages mât rajusté qui penche. On voit qu'il y a eu bataille : taches de sang, armes éparses. Nuit finissante. Ombre grise et transparente. Ciel qui pâlit. Étoiles qui se raréfient Mer violette sous des écharpes de vapeurs. Horizon de brumes.

L'éclairage, au cours de l'acte, change insensiblement.

SCÈNE PREMIÈRE

LES MARINIERS : BRUNO, BISTAGNE, MARRIAS, PÉGOFAT, TROBALDO, FRANÇOIS, etc. ; LE PILOTE, puis LE PATRON DE LA NEF et FRÈRE TROPHIME.

Au lever du rideau, couchés ou assis en tous sens, des mariniers à face tragique, blêmes, décharnés ; ils paraissent épuisés de fatigues et de privations. Quelques-uns, blessés, sont sommairement pansés de haillons. Deux d'entre eux, au fond, en balancent par la tête et par les pieds, un troisième, inerte.

LES DEUX MARINIERS : PÉGOFAT et BRUNO, au fond.

Un... deux... trois... houp !

Ils lancent le corps par-dessus le bastingage. On entend sa chute dans l'eau.

PÉGOFAT

C'est fait.

BRUNO

Encore un camarade

Qui ne nagera pas, Tripoli, dans ta rade !

PÉGOFAT, ôtant son bonnet vers le disparu.

Adieu, garçon !

BRUNO, regardant au loin.

Bientôt l'aurore. Une rougeur.

Ils redescendent.

FRANÇOIS, se réveillant et s'étirant.

Qui vient-on de jeter?

BRUNO

Audriu l'Égorgeur.

FRANÇOIS

Maudite fièvre !

Il regarde le pont dévasté.

Eh bien, elle en a fait, la vague !

BISTAGNE, levant la tête.

Et le vent, donc ! Plus de boulines !

BRUNO

Plus d'itague !

FRANÇOIS

Le mât pourrait bien choir. Mieux vaudrait le scier.

BISTAGNE

Moi, je voudrais manger.

BRUNO

Rien chez le pitancier !

FRANÇOIS, se levant.

Aï ! ma blessure !...

Il chancelle.

Ho ! ho !... On ne se tient plus, presque.
Que l'on rencontre encore une nef barbaresque,
Et l'on ne pourra plus se battre !

BRUNO

On se battra !
Car il faut arriver ! Rien ne l'empêchera !
Tant pis pour toute nef qui nous cherchera noise !

BISTAGNE

Quand donc voguera-t-on dans l'eau sarrasinoise?

LE PILOTE

Bientôt, j'espère. Mais le temps fut si mauvais !

Ah ! l'aiguille qui dit le nord, si je l'avais !
Et la pierre dont on la frotte !...

BISTAGNE, haussant les épaules.

Quelle bourde !

LE PILOTE

Non, ils sont quelques-uns qui l'ont, dans une gourde.
On frotte : de la pierre est amoureux le fer ;
Alors l'aiguille tourne et dit le nord. C'est clair.

TOUS LES MARINIERS

Ha ! ha ! — C'est idiot !... Est-il bête ! — Une aiguille !

PÉGOFAT

Bah ! passons-nous d'aiguille, et vogue la coquille !
— Tiens, le temps s'éclaircit, la misère prend fin !

BRUNO

Tu trouves, toi? Hé bien, et la soif?

FRANÇOIS

Et la faim?

BISTAGNE

Oui, ce qu'on a souffert !

PÉGOFAT

Le ciel nous soit en aide !

TROBALDO, apparaissant à cheval sur une vergue.

Le drôle, après tout ça, serait qu'elle fût laide !

TOUS LES MARINIERS

Oh ! non, elle est très belle ! — Elle l'est ! —

TROBALDO

De par Dieu,
Il faut qu'Elle le soit, Bistagne !

BISTAGNE

Et plus qu'un peu,
Fils, après les dangers qu'on a courus pour Elle !
Ou bien, moi, je me fâche !

BRUNO

Il faut qu'Elle soit belle !

TOUS

Elle l'est ! — Elle l'est !

MARRIAS

Moi, j'en suis sûr !

UN RAMEUR

Ah ! mais !
Ça m'ennuierait si vers un monstre je ramais !

PÉGOFAT, riant.

Il y pense en ramant, le Marseillais !

LE RAMEUR

Sans cesse !

BISTAGNE

C'est toujours beau, va, sois tranquille, une princesse !

LE PILOTE, haussant les épaules.

Vous ne parlez que d'Elle.

PÉGOFAT

On est si fatigué !
Regarde : on parle d'Elle, et l'on est presque gai !

LE PILOTE

Vous la montrera-t-on seulement, cette oiselle?

BRUNO

Le Prince l'a promis, de nous mener vers Elle
Si l'on arrive, et de lui dire que c'est nous
Qui l'avons apporté jusques à ses genoux !

LE PILOTE

Et crois-tu qu'avec nous une princesse cause?

PÉGOFAT

Non. Mais on la verra, c'est déjà quelque chose.
On ne parle que d'Elle en tous pays chrétiens !

UN MOUSSE

Et de ses yeux !

LE PILOTE, se retournant vers lui.

Tu veux voir ses yeux, toi?

LE MOUSSE

Mais, tiens !



LES DEUX MARINIERS. — *Une, deux, trois, houp !*
Ils lancent le corps par-dessus le bastingage.

PÉGOFAT

Le maître.

Le patron de la nef est entré depuis un moment et a écouté.

LE PATRON DE LA NEF

Il faut d'abord, pour les voir, qu'on arrive,
Et que Joffroy Rudel, notre bon prince, vive !

LES MARINIERS

Il va plus mal? — Hélas ! — Pauvre homme !

BRUNO

Quel meschef !

LE PATRON

Voyez, on a fermé le château de la nef.
Veillé par ses amis, sans doute qu'il repose !

PÉGOFAT

Hier soir il chantait encor !

BISTAGNE

C'est quelque chose
D'étonnant, comme il fait aisément des chansons !

FRANÇOIS

Comment nomme-t-on ça, dont il tire des sons?

LE PILOTE, d'un air capable.

Ça s'appelle une lyre.

FRANÇOIS

Ah !... une lyre ! — Dame,
Ça fait un joli bruit.

BISTAGNE

Bien doux pendant qu'on rame !

PÉGOFAT

Et quand il faut haler, ça donne de l'élan !

LE PATRON

Chut ! l'aumônier du Prince.

PÉGOFAT

Ah ! oui !... le capelan !

Frère Trophime, robe rapiécée et trouée, sort du château de la nef, consulte le ciel et va s'agenouiller au fond.

BRUNO

Un prêtre pas gênant.

FRANÇOIS

Brave nature. Franche.

BISTAGNE

Ah ! si tous les curés avaient sa large manche !

LE PATRON

Les luizernes du ciel ont éteint leurs derniers
Feux pâles...

BISTAGNE

L'aube point.

Une clarté plus blanche règne.

FRÈRE TROPHIME, *agenouillé*

Vierge des mariniers,
Toi qui changeas la mer farouche en mer bénigne,
Fais glisser jusqu'au port la nef comme un grand cygne,
Vierge, en suite de quoi, s'il vit, sire Rudel
T'ira mettre à Tortose une nef sur l'autel,
Copiant en argent celle en qui nous errâmes,
Avec son gouvernail, ses voiles et ses rames !

LE PILOTE

Peuh !... tout ça !... Si j'avais mon aiguille !...



FRÈRE TROPHIME, agenouillé — *Vierge des mariniers,*
Toi qui changeas la mer farouche en mer bénigne...

BISTAGNE

Animal !
En tous les cas, ça ne peut pas faire de mal...

Érasme sort à son tour. Robe de docteur en lambeaux. Décoiffé, l'air piteux. Les mariniers ricanent.

BRUNO

Le vieux mire, à présent, qui montre sa frimousse.

FRANÇOIS

Le médico.

BISTAGNE

Pas fort !

TROBALDO, haussant les épaules.

Un médecin d'eau douce !

SCÈNE II

FRÈRE TROPHIME, ÉRASME, LES MARINIERS, au fond.

FRÈRE TROPHIME, allant vers Érasme.

Maître Érasme, le mal?

ÉRASME

Va toujours empirant.
Le prince dort, veillé par messire Bertrand.

Regardant l'horizon.

Eh bien, frère Trophime, eh bien, on ne discerne
Que du brouillard !

Furieux.

Moi, moi, médecin de Salerne,
Je vous demande un peu, que fais-je en ces périls?
Ma cathèdre, mon feu, mes livres, où sont-ils?
Hélas ! le vent de mer, qui mit ma robe en loques,
M'a successivement ravi toutes mes toques !

FRÈRE TROPHIME

Le prince?...

ÉRASME

Eh! mais, pourquoi ce musard des musards,
Ce poète, vint-il se mettre en ces hasards?
Lorsque j'entrai chez lui, prince doux et débile,
C'était pour vivoter sous son toit, bien tranquille,
C'était pour le soigner sur terre, et non sur mer.
Je trouve ce voyage extrêmement amer!

Se promeuant avec une fureur croissante.

Ah! que l'enfer rôtisse et que le diable embroche
Ces maudits pèlerins arrivant d'Antioche,
Qui sont venus parler les premiers, au château,
Un soir, comme on soupait, à l'heure où le couteau
De l'écuyer tranchant attaquait une dinde,
Sont venus les premiers parler de Mélissinde!
Ils chantèrent, — avec quel zèle inopportun! —
La fille d'Hodierne et du grand Raymond Un.
Ils déliraient, parlant de cette fleur d'Asie!
J'en vois encore un gros dont l'œil rond s'extasie...
Ils en parlèrent tant que soudain, se levant,
Le prince, ce poète épris d'ombre et de vent,
La proclama sa Dame, et, depuis lors, fidèle,
Ne rêva plus que d'Elle, et ne rima que d'Elle,
Et s'exalta si bien pendant deux ans, qu'enfin,
De plus en plus malade et pressentant sa fin,
Vers sa chère inconnue il tenta ce voyage,
Ne voulant pas ne pas avoir vu son visage!

FRÈRE TROPHIME

Maître Érasme...

ÉRASME

Il aura l'écume pour linceul!
— Et ce sire Bertrand d'Allamanon, qui, seul,
Lorsque tous à Rudel faisaient des remontrances,
Louangea son amour, approuva ses souffrances,
Déclara ce départ admirablement beau,
Et voulut s'embarquer aussi sur le bateau!
Mais c'est absurde! — Et vous, un prêtre, en cette affaire!
On peut comprendre encor ce que moi j'y viens faire!
Mais vous! le chapelain du prince! comme si
Vous aviez une excuse à vous trouver ici!

Votre maître, lui seul de la chevalerie,
Sans avoir pris la croix vogue vers la Syrie,
Et, pèlerin d'amour, il chante sur son luth
Que le Tombeau Divin n'est pas du tout son but !

FRÈRE TROPHIME

Sait-on le but secret à quoi Dieu nous destine?

ÉRASME

Nous allons pour des yeux de femme en Palestine !

FRÈRE TROPHIME

Croyez que le Seigneur le trouve de son goût.

ÉRASME

Ah ! vraiment? Le Seigneur? Qu'y peut-il gagner?

FRÈRE TROPHIME

Tout.

ÉRASME

Oh !

FRÈRE TROPHIME

Car il gagne tout, c'est du moins ma pensée,
A toute chose grande et désintéressée.
Presque autant qu'aux exploits des Croisés, je suis sûr
Qu'il trouvera son compte à ce bel amour pur !

ÉRASME

Il ne peut comparer une tendre aventure
Au dessein d'affranchir la Sainte Sépulture !

FRÈRE TROPHIME

Ce qu'il veut, ce n'est pas cet affranchissement.
Croyez que s'il se fût soucié seulement
De chasser du Tombeau l'essaim des infidèles,
Un seul ange l'eût fait, du seul vent de ses ailes !
Mais non. Ce qu'il voulut, c'est arracher tous ceux
Qui vivaient engourdis, orgueilleux, paresseux,
A l'égoïsme obscur, aux mornes nonchalances,
Pour les jeter, chantants et fiers, parmi les lances,
Ivres de dévouement, épris de mourir loin,
Dans cet oubli de soi dont tous avaient besoin !

PREMIER ACTE



ÉRASME. — *Ah! que l'enfer rôtisse et que le diable embroche*
Ces maudits pèlerins arrivant d'Antioche.

ÉRASME

Alors, ce que le Prince accomplit pour sa Dame?...

FRÈRE TROPHIME

De même me paraît excellent pour son âme.
Elle était morte en lui, gai, futile, indolent ;
Elle revit en lui, souffrant, aimant, voulant.
Que selon ses moyens chacun de nous s'efforce.
L'important, c'est qu'un cœur nous batte dans le torse !
Le Prince est hors du vice, et des vains jeux d'amour,
Et des vains jeux d'esprit de sa petite cour.
Doutez-vous que bien mieux ces sentiments ne vaillent?
C'est pour le ciel que les grandes amours travaillent.

ÉRASME

Soit !

FRÈRE TROPHIME, baissant la voix.

Remarquez encor. Ces rameurs, sur leurs bancs,
Ces mariniers, jadis, qu'étaient-ils? — Des forbans.
Rêve-t-on cargaison d'âmes plus scélérates
Que celles de la nef, jadis? — nef de pirates ! —
Mais ils se sont loués, comme le font souvent
Les Corsaires à ceux qui vont dans le Levant,
Pour porter monseigneur vers sa Dame lointaine !
Quand on signa le pacte avec leur capitaine,
La Princesse, à coup sûr, n'existait pas pour eux.
Or, voyez, maintenant, tous en sont amoureux.

ÉRASME

Vous en êtes content?

FRÈRE TROPHIME

Enchanté ! — La galère
S'élance vers un but plus noble qu'un salaire !
Tous rêvent la Princesse, aspirent à la voir,
Et ces férocités se laissent émouvoir :
La Dame du poète, ils en ont fait leur Dame ;
On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame !
Ils voudraient que le prince atteignît aux chers yeux !
Son amour leur a plu, vague, mystérieux,
Parce que les petits aiment les grandes choses
Et sentent les beautés poétiques sans gloses !



BERTRAND. — *Du soleil rit dans ses cheveux.*
Dans ses yeux rêve de la lune

Cette noble folie et que nul ne comprit
Apparaît toute claire à ces simples d'esprit !

ÉRASME

Le pilote a trouvé la démence trop forte !

FRÈRE TROPHIME

Il est déjà moins simple.

ÉRASME

Et puis, d'ailleurs, qu'importe?

FRÈRE TROPHIME

Beaucoup. Car tout rayon qui filtre, d'idéal,
Est autant de gagné dans l'âme sur le mal.
Je vois dans tout but noble un but plus noble poindre ;
Car lorsqu'on eut un rêve on n'en prend pas un moindre.
J'estime donc ces cœurs désormais agrandis.
Vous semblez étonné de ce que je vous dis?...
Oui, je suis partisan des aventures hautes !
Et près de celle-ci que sont les Argonautes?
Elle est lyriquement épique, cette nef,
Qui vole, au bruit des vers, un poète pour chef,
Pleine d'anciens bandits dont nul ne se rebelle,
Vers une douce femme étrange, pure et belle,
Sans aucun autre espoir que d'arriver à temps

Pour qu'un mourant la voie encor quelques instants !
Ah ! l'inertie est le seul vice, maître Érasme !
Et la seule vertu, c'est...

ÉRASME

Quoi?

FRÈRE TROPHIME

L'enthousiasme !

Il remonte.

ÉRASME

Hum ! .. Soit ! — Drôle de moine, on ne peut le nier.

Après réflexion

On ne tardera pas à l'excommunier.

Bertrand, dont les vêtements aussi sont en lambeaux, sort du château de la nef.

BERTRAND, à Érasme.

Le Prince se réveille...

ÉRASME

Auprès de lui je rentre.

Il entre dans le château.

SCÈNE III

FRÈRE TROPHIME, BERTRAND, LES MARINIERS.

LE PATRON, à Pégofat qui a lâché sa rame.

Nagez donc !

PÉGOFAT

Oh ! trois jours qu'on n'a rien dans le ventre.
Je ne peux plus !

BRUNO, dans un râle.

J'ai soif !

FRÈRE TROPHIME, allant à Bertrand et lui prenant les mains.

Mon fils, ton dévouement
Au Prince est admirable, et ton cœur est charmant.

BERTRAND

Mon cœur est faible à tout sentiment qui le gagne.
Un héros passe, il me séduit, je l'accompagne !
Serais-je Provençal, serais-je troubadour,
Si je n'avais pas pris parti pour cet amour?

Aux mariniers.

Courage, mes amis !... On avance !... on avance !...

A frère Trophime.

J'étais si peu content de ma vie en Provence.
Je m'écœurais de vivre à ravauder des mots,
A faire, de mes vers, de tout petits émaux.
J'étais las d'un métier de polisseur à l'ongle ;
Je vivais, vaniteux sophiste, esprit qui jongle.
A quelque chose, au moins, maintenant, je suis bon.

FRÈRE TROPHIME

Ton courage, tes soins au Prince moribond...

BERTRAND

Je suis poète, et sais-je, en ce dévouement même,
Si ce qui m'a séduit ce n'est pas le poème?

FRÈRE TROPHIME

Qu'importe? Tu fus brave. Il est mauvais, mon fils,
De toujours dénigrer les choses que tu fis !

BERTRAND

Vous me gênez, mon saint ami, par vos louanges.
Car les diversités de mon cœur sont étranges !
Je suis capable, eh oui, de grandes actions
Mais trop à la merci de mes impressions.
Elle m'effraie un peu, l'aisance avec laquelle
J'ai tout quitté, trouvant cette aventure belle !
D'autres, moins prompts au bien, au mal seraient plus lents !
Ne m'admirez pas trop pour mes nobles élans :
Je suis poète...

UN MARINIER, étendu, au patron qui essaye de le faire se relever.

Ah ! non !... Je ne peux plus !

LE PATRON, à Bertrand.

Messire,
Ce qui leur rend courage, il faut le leur redire.

Les mariniers se traînent vers Bertrand.

PÉGOFAT

Sire Bertrand, j'ai faim : dis-moi ses cheveux d'or.

BRUNO, même jeu.

J'ai soif, sire Bertrand : dis-moi ses yeux, encor !

FRANÇOIS, même jeu.

Tu nous as tant de fois, pendant notre détresse,
Tant de fois raconté comment est la Princesse !

Ils sont tous autour de lui, exténués et suppliants.

BERTRAND

Eh bien, bons mariniers, je veux
Vous le raconter encore une :
Du soleil rit dans ses cheveux,
Dans ses yeux rêve de la lune ;

Quand brillent ses traits délicats
Entre les chutes de ses tresses,
Tous les Amants sont renégats,
Plaintives toutes les Maîtresses :

Un je ne sais quoi de secret
Rend sa grâce unique, et bien sienne :
Grâce de Sainte qui serait
En même temps Magicienne !

Ses airs sont doux et persifleurs,
Et son charme a mille ressources ;
Ses attitudes sont de fleurs,
Ses intonations de sources !

Telle, en son bizarre joli
De Française un peu Moabite,
Mélissinde de Tripoli
Dans un grand palais clair habite !

Telle nous la verrons bientôt
Si n'ont menti les témoignages
Des pèlerins dont le manteau
Est bruissant de coquillages !

Pendant ces vers, les mariniers se sont peu à peu relevés.

TERRE!



Composition inédite de
G. Rochegrosse.

FRANÇOIS
C'est Tripoli !...



BERTRAND. — *J'étais si peu content de ma vie en Provence*
Je m'écœurais de vivre à ravauder des mots.

PÉGOFAT

Hein? Comme il parle ! On ne comprend pas tout très bien.
Mais on voit qu'elle doit être bien belle, hein?

BRUNO

Oui, je vais mieux...

Ils s'activent tous.

FRANÇOIS, *ramant.*

Hardi !

LE PILOTE

Mais quels fous vous en faites !
Ce que c'est que d'avoir à son bord des poètes !

BERTRAND

Rudel et moi, dis-tu, nous en faisons des fous?
Mais, s'ils peinent encor, ce n'est que grâce à nous.
A bord de toute nef que l'orage ballotte,
Il faudrait un poète encor plus qu'un pilote.

PÉGOFAT, *narguant le pilote.*

Surtout quand le pilote est, comme lui, subtil !

BERTRAND

Jusqu'à quand ce brouillard sur l'eau traînera-t-il?

LE PATRON DE LA NEF

Attendez le soleil.

BRUNO, *montrant le pilote.*

Il rage !

LE PILOTE

Patience !
Quand j'aurai mon aiguille !...

PÉGOFAT

Eh bien ! quoi ! ta science
Restera courte, va ! — Quand tu sauras le nord,
Tu n'empêcheras pas qu'on ne s'ennuie à bord !

BRUNO

Tu n'empêcheras pas qu'on n'y manque de vivres !

FRANÇOIS

Et feras-tu qu'à jeun les mariniers soient ivres?

BISTAGNE

Et feras-tu qu'absents ils soient dans leur pays?

TROBALDO

Et feras-tu briller à leurs yeux éblouis
Du pays où l'on va les futures richesses?



JOFFROY. — *Je te salue, ô jour, à ta plus fine pointe.*

PÉGOFAT

Leur raconteras-tu, d'avance, les Princesses?

FRÈRE TROPHIME

On apporte le Prince !

Joffroy Rudel, la figure terriblement défaite, le corps perdu, tant il est maigre, en ses loques est apporté sur un grabat. Il grelotte la fièvre, et ses yeux vivent extraordinairement.

BERTRAND

A vos bancs, les rameurs !

JOFFROY RUDEL, d'une voix faible.

Plus nous nous approchons, plus je sens que je meurs.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOFFROY RUDEL.

JOFFROY

Je te salue, ô jour, à ta plus fine pointe !
Quand tu fuiras ce soir, Elle, l'aurai-je jointe?

Princesse d'Orient dont le nom est de miel,
Mélissinde !... vous que l'empereur Manuel
Voulait Impératrice en sa Constantinople,
L'onde met entre nous, toujours, tout son sinople !
Fleur suprême du sang du glorieux Baudoin,
Ne verrai-je jamais venir sur l'eau, de loin,
Avec sa plage d'or où la vague s'argente,
L'heureuse Tripoli dont vous êtes régente?
La brume ne construit encore à l'horizon
Qu'une ville illusoire ! — O flottante prison !
Mourrai-je sans avoir même de la narine
Aspiré de l'espoir dans la brise marine,
Hélas ! et reconnu, venant vers moi, par l'air,
Le parfum voyageur des myrtes d'outre-mer?

LE PILOTE

Attendez, de par Dieu, que la brume se lève !

JOFFROY

La voir, avant mourir, pour qu'endormi j'en rêve !

PÉGOFAT

Vous la verrez !

JOFFROY

Merci, rude et vaillante voix !
Mais qu'ai-je donc, mon Dieu? Pour la première fois,
Vais-je désespérer aujourd'hui? Oh ! ma Dame !...
Ramez bien, les rameurs, car je sens fuir mon âme !

BRUNO

Vous la verrez !

JOFFROY

Bruno, Bistagne, Pégofat,
François le Rémolar, Trobaldo le Calfat,
Vous qui souffrez pour moi des maux de toutes sortes,
Juan le Portingalais, Marrias d'Aigues-Mortes,
Toi, Grimoart, toi, Luc... tous les autres — merci.

PEGOFAT

Laissez donc. On est fier de ce voyage-ci !

BRUNO

C'est une traversée illustre !

FRANÇOIS

C'en est une !

JOFFROY

Oui, vous ne portez pas César et sa fortune,
Mais vous portez Joffroy Rudel et son amour !

FRÈRE TROPHIME, s'approchant.

Espérez, mon enfant.

JOFFROY, avec un faible sourire.

Saint Trophime, bonjour !

Se tournant vers Érasme.

Sans robe doctorale et sans toque, j'admire
Comme vous avez l'air moins savant, mon cher mire.

ÉRASME

Monseigneur...

JOFFROY, lui tendant la main.

Sans rancune.

A Bertrand.

Approche, ami bien cher,
Frère plus fraternel que d'une même chair,
Qui voulus, généreux, me suivre en ce voyage,
Quand tous me trouvaient fou qui, seul, me trouvas sage !..
...Ah ! je vais mourir loin de tout ce qui fut mien.

BERTRAND

Non, ne regrette pas...

JOFFROY, vivement.

Je ne regrette rien !
Ni parents, ni foyer, ni la verte Aquitaine...
Et je meurs en aimant la Princesse lointaine !

ÉRASME

Elle est cause de tous nos maux !...

JOFFROY

Je la bénis.
J'aime les espoirs grands, les rêves infinis,

Et le sort d'Icarus me paraît enviable
Qui voulut, vers le ciel qu'il aimait, l'air viable !
Et, tombant comme lui, je n'eusse pas moins fort
Aimé ce qui causait si bellement ma mort !

ÉRASME

Cet amour, malgré tout, me demeure un problème.
Ce qu'on ne connaît pas, se peut-il donc qu'on l'aime?

JOFFROY

Oui, lorsque ayant un cœur impatient et haut,
On ne peut plus aimer ce que l'on connaît trop !

Se soulevant sur son grabat.

Ai-je en vain suspendu l'escarcelle à l'écharpe?
Ai-je pris le bourdon en vain? — Mais sur ma harpe,
D'une voix qui faiblit, oh ! d'instant en instant,
Si je ne puis la voir, je mourrai la chantant !

Il prend la harpe pendue à la tête de son grabat et prélude.

Mais j'hésite, et je rêve, et prolonge l'arpège...
Pour la dernière fois chantant, que chanterai-je?
O premiers vers d'amour faits pour Elle jadis,
Mes premiers vers, soyez les derniers que je dis !

Il récite en s'accompagnant.

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse,
Lorsque brune, châtaine,
Ou blonde, on l'a sans peine.
— Moi, j'aime la lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle,
La traîne,
Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse...
Moi, j'aime la Princesse
Lointaine !



JOFFROY. — *Mais sur ma harpe,*
D'une voix qui faiblit, oh ! d'instant en instant,
Si je ne puis la voir, je mourrai la chantant.

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse !

Car c'est chose divine
D'aimer lorsqu'on devine,

Rêve, invente, imagine
A peine...
Le seul rêve intéresse.
Vivre sans rêves, qu'est-ce?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !

Il retombe défaillant.

Je ne peux plus ! Hélas ! mes pauvres doigts trembleurs
Ne trouvent plus les nerfs de la harpe. Les pleurs
M'étouffent... Mélissinde !... Hélas ! je vais me taire,
Et peut-être à jamais, car l'espérance...

UNE VOIX, dans les voiles.

Terre !

Violent tumulte. Joffroy s'est dressé d'un coup, debout sur son grabat, les bras ouverts.

MARRIAS

Oui ! Regardez !

BRUNO

C'est vrai ! Terre !

FRANÇOIS

Noël ! Ramons !

BISTAGNE

Le brouillard cachait tout !

JUAN

Un pays d'or !

TROBALDO

Des monts
Violets !

PÉGOFAT

Tripoli ! Noël !

BRUNO, courant comme un fou.

Soyez donc calmes !

FRANÇOIS

Terre ! C'est Tripoli !

MARRIAS

Je vois déjà les palmes !

BISTAGNE

Non, pas encor !

FRANÇOIS

Si, je les vois !

TROBALDO

Un alcyon !

PÉGOFAT

La plage a l'air, là-bas, d'une peau de lion !

LE PILOTE

Oui, c'est bien Tripoli, mes calculs étaient justes !
Voici les longs murs blancs et les grêles arbustes !

TOUS

Gloire au pilote !

PÉGOFAT

Vois, sous le ciel s'enflammant
La ville est rouge !

BRUNO

Oh ! cet oiseau rose !

FRANÇOIS

Un flamant !

ISTAGNE

Embrassons-nous !

TROBALDO

Chantons !

PÉGOFAT

Oui, la malheure cesse !

TROBALDO

Terre !

JUAN

Terre !

BISTAGNE

Le port !



LE PILOTE. — *Oui, c'est bien Tripoli, mes calculs étaient justes !*
Voici les longs murs blancs et les grêles arbustes !

PÉGOFAT

Tripoli !

JOFFROY

La Princesse !

Il tombe évanoui entre les bras de Bertrand.

LE PATRON

Et maintenant... jetez les ancres !

BERTRAND, qui, aidé d'Érasme et de Trophime, a recouché Rudel sur son grabat.

Mais il meurt !
Mais il faut aborder !

LE PATRON

Oh ! non ! Le moindre heurt
Contre un récif pourrait briser notre coquille ;
On ne peut approcher sans donner de la quille !...
On va nous envoyer des felouques.

BERTRAND

Ses yeux
Sont clos.

A Érasme qui est penché sur le prince.

Respire-t-il un peu mieux?

ÉRASME

Un peu mieux,
Mais le Prince est très mal.

BERTRAND, désespéré.

On ne peut pas attendre !

JOFFROY

Oh ! tu parles trop fort, et je viens de t'entendre.
D'ailleurs, je le savais. Je vais mourir. Il faut
Me transporter à terre, au plus tôt, au plus tôt !
Sans quoi, mes bons amis, je vais, comme Moïse,
Mourir les yeux fixés sur la Terre promise !

BERTRAND, bas à Érasme.

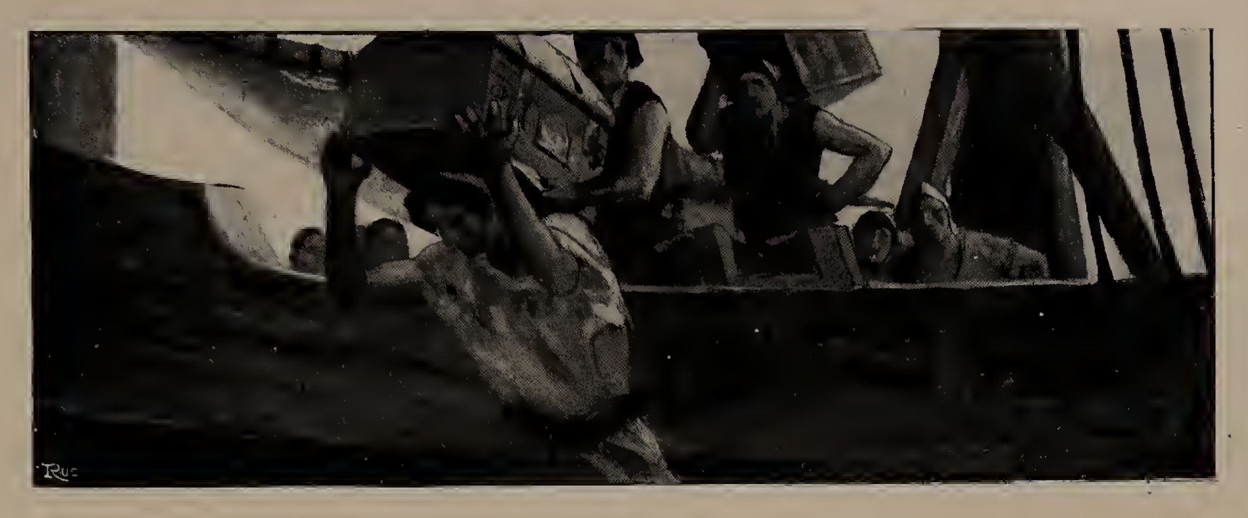
Peut-on le transporter?

ÉRASME

Il n'y faut pas songer.

JOFFROY, se débattant.

Je veux la voir !



BERTRAND. — *Toi, dans l'esquif,*
Mets mon coffre d'atours et d'armes, va, sois vif.

ÉRASME lui présente une fiole.

D'abord, conjurons le danger.
Buvez. Puis du repos. Et vous pourrez...

JOFFROY, à Bertrand.

Écoute,
Bertrand, emmène-moi là-bas, coûte que coûte !
Puisque je suis perdu, vous pouvez sans remord
Me laisser avancer de quelque peu ma mort.
Je suis un homme enfin, et l'on peut tout me dire.
Serai-je mort avant d'arriver?

ÉRASME

Oui, messire !

JOFFROY

Ah ! Bertrand ! Au secours !

ÉRASME

Mais, si vous demeurez
En repos, sans parler, calme, vous guérirez,
Et vous pourrez, alors, la Dame de vos songes...

JOFFROY

Non ! non ! Les médecins font toujours ces mensonges !
Bertrand, je veux la voir !

BERTRAND, avec force.

Tu la verras !

JOFFROY

Comment?

BERTRAND

Tu la verras, te dis-je ! Oh ! j'en fais le serment !
Oui, j'y vais, je lui parle, je te la ramène.

JOFFROY

Bertrand !...

BERTRAND

Elle n'est pas, peut-être, une inhumaine !
Oui, oui ! Tu la verras avant la fin du jour.
Soigne-toi bien. Je vais lui dire ton amour !

JOFFROY

Bertrand !...

BERTRAND

Elle saura qu'un Français, qu'un poète,
L'adora, traversa les Turcs et la tempête,
Pèlerina vers elle ainsi que vers la Croix,
Et qu'il arrive, et que trop malade...

JOFFROY

Et tu crois?...

BERTRAND

Qu'elle viendra?... Mais j'en suis sûr ! Mais je m'en charge,
Et vite ! Une nacelle, une barque, une barge !
Oui, l'esquif de la nef, c'est cela ! — Nous verrons
Ce qu'elle répondra ! — Vite !... Les avirons ! —
Je ramerai. Ce n'est pas bien long, ce passage !
On va te ramener ta princesse : sois sage !

JOFFROY

Oh ! Bertrand, si tu fais cela !...

BERTRAND

Je le ferai !
Il faudra qu'elle vienne ici, bon gré, mal gré.

JOFFROY

Pourras-tu seulement arriver devant Elle?
Te voyant accoutré d'une manière telle,
Les gardes du palais...

BERTRAND

C'est vrai !

A un marinier.

Toi, dans l'esquif,
Mets mon coffre d'atours et d'armes... Va, sois vif !

PREMIER TABLEAU



BERTRAND. — *Adieu! ne parle plus! à bientôt!*

JOFFROY

Attendez... et joignez ce coffret à son coffre.
Ce sont là mes plus chers joyaux. Je te les offre.
Mon fermail, mon collier et mes éperons d'or.
L'envoyé d'un poète amoureux, c'est encor
Plus que l'ambassadeur d'un Roi ! Fais-toi splendide !
Va, que rien ne t'arrête !

LE PATRON, à Bertrand.

Il faudra prendre un guide,
Car le palais n'est pas proche du port, dit-on.
A la prime maison demandez un piéton.
Votre hôte s'offrira de lui-même sans doute,
Et vous pourrez chez lui vous vêtir ; puis, en route !

JOFFROY

Dis-lui de venir vite, ou sinon je m'en vais...

ÉRASME

Prince, ne parlez pas, cela vous est mauvais.

JOFFROY

A Bertrand.

Oui, je me tais !... Écoute...

BERTRAND

Il faut que tu reposes !

JOFFROY

Attendris-la, sois éloquent, trouve des choses !
Ou plutôt non, dis-lui la simple vérité :
Que je l'adore, et que je meurs d'avoir chanté,
Éperdument chanté sa beauté sans égale,
Comme d'avoir chanté le soleil, la cigale !
Oh ! mais que je mourrai le prince des amants,
Si pour deux ans d'amour je la vois deux moments !

BERTRAND

Oui, oui, ne parle plus.

JOFFROY

Je me tais, — mais j'y pense :
Ne lui dis pas cela sitôt en sa présence !...
Il faut la préparer. — Je me tais, je me tais ! —
Et, pour la préparer, si tu lui récitais
D'abord ces vers, tu sais, que j'ai dits tout à l'heure ?...
Mais oui, cela serait la façon la meilleure
D'expliquer mon amour, peut-être?

BERTRAND

Ne crains rien.
Je lui dirai tes vers.

JOFFROY

Tu les lui diras bien?

BERTRAND, avec une gaieté forcée.

Si j'en faussais un seul, hein, quelle catastrophe
Va, je ferai sonner tendrement chaque strophe.

JOFFROY

Pour la dernière fois, peut-être, embrassons-nous.

Ils s'étreignent.

FRÈRE TROPHIME

Je resterai, pendant l'ambassade, à genoux.

ÉRASME, bas, à Bertrand.

Il peut durer deux jours, comme il se peut qu'il meure
Ce soir, comme il se peut qu'il soit mort dans une heure !

LE PATRON, de même.

Messire, s'il venait à mourir tout d'un coup,
Nous hisserions au mât le sigle appelé Loup,
La voile noire qui nous sert, à nous, corsaires,
Les nuits... où nous craignons d'avoir des voiles claires.

FRÈRE TROPHIME, accompagnant Bertrand.

Ah ! persuadez-la ! Qu'elle vienne le voir !
Insistez ! Insistez !

BERTRAND

Oui, jusqu'au signal noir !

Il enjambe le plat-bord et descend dans l'esquif. On entend un bruit de chaînes, d'avirons d'eau battue.

JOFFROY

Là, portez mon grabat tout près du bastingage !
Je suis sûr qu'elle va venir.

La voix de BERTRAND, lui répondant d'en bas.

Je m'y engage !
Adieu ! — Ne parle plus ! — A bientôt !

Bruit rythmique de rames qui décroît.

JOFFROY

C'est certain
Qu'il la ramènera. — Qu'il fait beau ce matin ! —

La barque glisse et fuit sur une eau toute rose.
Oh ! d'abord, quand Bertrand s'engage à quelque chose !...

BRUNO

Elle viendra !

FRANÇOIS

Nous la verrons !

PÉGOFAT

Sur le bateau !

TROBALDO

De tout près.

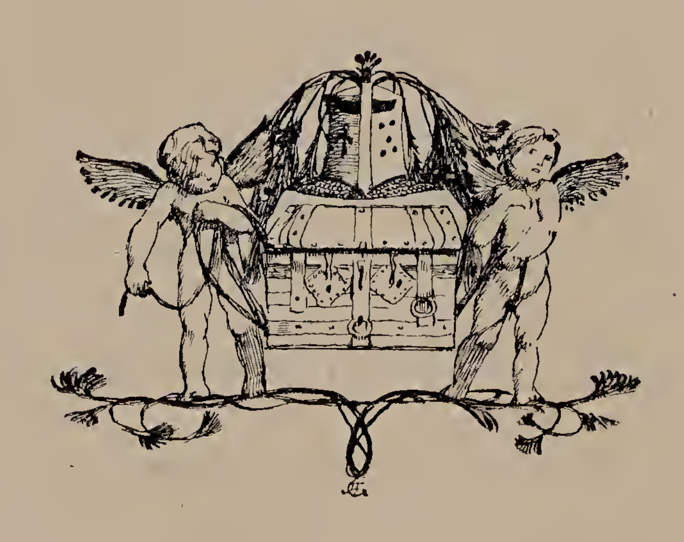
La voix de BERTRAND, au loin, se perdant.

Bon espoir... La Princesse... bientôt...

JOFFROY

La barque est déjà loin. Comme les eaux sont calmes !
Le grincement décroît des rames dans les scalmes...
Laissez-moi là... Je veux y rester tout le temps !
— Là ! — Je ne parle plus. — Je regarde. — J'attends.

RIDEAU





La salle d'un palais d'un luxe moitié roman, moitié oriental. Au fond, un large vitrail s'ouvre sur des terrasses, derrière lesquelles la mer monte dans le ciel. A droite, second plan, une grande porte ouverte laisse apercevoir une galerie qui fuit, avec des colonnades sveltes et des jets d'eau. A gauche, un escalier de porphyre descend d'une lourde porte d'or. Les dalles de marbre, éblouissantes, et toutes les marches de l'escalier sont jonchées de lys fraîchement coupés. Sorte de divan aux nombreux coussins. Pendue au mur, près de la porte, une énorme hache d'armes, au manche émaillé, tout bossué de cabochons verts.

SCÈNE PREMIÈRE

LES PÈLERINS

Au lever du rideau, le vitrail du fond est fermé. Un groupe de pèlerins, vêtus de la robe de bure à coquilles, tenant en main chacun le bourdon et une longue palme verte, se tient sur le devant de la scène. Ces pèlerins parlent à mi-voix comme des gens intimidés et éblouis de ce qu'ils voient.

PREMIER PÈLERIN

La Dame qui nous a reçus ne revient pas.

DEUXIÈME PÈLERIN

Le silence est si pur qu'on entend sous les pas
Le craquement léger des lys que l'on écrase.

TROISIÈME PÈLERIN

Chut !... Écoutez !... Non, rien, c'est un jet d'eau qui jase.

QUATRIÈME PÈLERIN

Je n'ai plus d'où je suis le sentiment bien net.
Nous avons traversé combien de salles?

PREMIER PÈLERIN

Sept.

DEUXIÈME PÈLERIN

Il y avait des mosaïques singulières !

TROISIÈME PÈLERIN

Il y avait des oiseaux d'or dans des volières !

QUATRIÈME PÈLERIN

Et des tapis de pied, et des coussins d'appui !

DEUXIÈME PÈLERIN, au troisième.

As-tu vu ce colosse inquiétant?

TROISIÈME PÈLERIN

Celui
Qui nous dévisagea l'un après l'autre? Certes !

PREMIER PÈLERIN

Taisez-vous : c'est le Chevalier aux Armes Vertes,
L'étrange aventurier...

A ce moment, on voit passer dans la galerie un chevalier de haute stature à l'armure émaillée de vert.

DEUXIÈME PÈLERIN, au premier, bas, avec un coup de coude.

Chut !... Il est dans ton dos !...

TROISIÈME PÈLERIN, à voix basse, regardant le chevalier à la dérobée.

Le cercle de son heaume est fait de péridots...

QUATRIÈME PÈLERIN

Et le pommeau de son glaive, d'une émeraude !

Le chevalier disparaît.

DEUXIÈME PÈLERIN, frissonnant.

Oh ! mais je n'aime pas ce fantôme qui rôde !

PREMIER PÈLERIN, reprenant son récit.

Oui, c'est l'aventurier magnifique et cruel
Qui représente ici l'Empereur Manuel,
Le fiancé de la Princesse...



TROISIÈME PÈLERIN. — *Il y avait des oiseaux d'or dans des volières !*

DEUXIÈME PÈLERIN

Ah ! Elle épouse
L'Empereur Manuel?

PREMIER PÈLERIN

Étant d'humeur jalouse,
Se sachant accepté pour la raison d'État,
Le César byzantin a craint qu'on ne tentât
De conquérir d'amour le cœur de la Très-Belle,
Et ce guerrier, dit-on, veille, pour lui, sur Elle,
Barrant aux jeunes gens l'accès de ce palais ;
A moins...

TROISIÈME PÈLERIN

Mais je suis jeune !

PREMIER PÈLERIN

A moins qu'ils ne soient laids.

QUATRIÈME PÈLERIN

C'est qu'il semble doué d'une force...

PREMIER PÈLERIN

Effroyable !

Montrant la hache accrochée au mur.

Nul ne peut soulever sa hache d'armes.

DEUXIÈME PÈLERIN

Diable !
Ce beau jeune homme, alors, que, tantôt, sur le quai,
Sautant de son esquif, nous avons remarqué,
Et qui disait à des Génois et des Morisques
De le mener vers la Princesse, — court des risques !...

TROISIÈME PÈLERIN

Il criait comme un fou que même Belzébuth
Ne l'empêcherait pas d'arriver à son but.
Et c'est qu'il n'a pas l'air d'un que l'on fait démordre !

Depuis un moment, dans la porte de la galerie, le chevalier a reparu. Sur les derniers mots, il fait un mouvement et s'éloigne très vite. Au bruit, les pèlerins se retournent

PREMIER PÈLERIN

Hum ! il nous écoutait !

DEUXIÈME PÈLERIN

Il va donner quelque ordre
Pour empêcher d'entrer notre inconnu...

PREMIER PÈLERIN, au deuxième pèlerin.

Vieux sot !
Vous avez trop parlé !

TROISIÈME PÈLERIN

Ah ! bah ! le jouvenceau
Est d'abord descendu, pour revêtir ses armes,
Chez le chef du parti génois. Donc, point d'alarmes.
Maître Squarciafico, ce fin matois, saura
L'aviser du danger, et le conseillera.
Car il souhaite fort qu'un candidat se pose
Contre cet Empereur, qu'il redoute, et pour cause.

PREMIER PÈLERIN

Chut !... J'entends des accords de viole et de luth,
Et la Dame revient qui nous a reçus ! — Chut !...



Composition inédite de
A.-F. GORGUET.

MELISSINDE
Ouf ! me voici coiffée à peu près à ma guise,
De quelques fleurs encor, perlières de la nuit !

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, SORISMONDE, puis MÉLISSINDE.

SORISMONDE, paraissant au haut de l'escalier devant la porte d'or fermée.

Pèlerins qui demain repartez pour la France,
La Princesse connaît par moi votre présence,
Et que vous avez tous, d'Antioche ou de Tyr,
Voulu venir la voir avant de repartir !

PREMIER PÈLERIN

Oui, pour que son image enchante notre errance !

SORISMONDE

La Princesse n'a pas avec indifférence
Connu que vous étiez venus dans cet espoir.
Et, généreuse, elle veut bien se laisser voir.
Elle entend maintenant sa matinale messe.

On entend tinter une cloche.

Mais la messe est finie. Elle vient.



MÉLISSINDE. — *Et le garder, ce lys, relique bien légère,*
Pour vous remémorer la française étrangère

UN HÉRAUT

La Princesse !

Les portes d'or s'ouvrent. Mélissinde paraît, revêtue d'une lourde chape surchargée de pierreries de toutes sortes, le front ceint d'un tressoir de perles. Autour d'elle, des enfants portent des gerbes de lys.

PREMIER PÈLERIN

C'est elle !

DEUXIÈME PÈLERIN

Oh ! quelle grâce inattendue elle a !

TROISIÈME PÈLERIN

Dans les perles de l'Inde et les lys, voyez-la !

QUATRIÈME PÈLERIN

Oui, les récits qu'on fait d'elle sont véridiques :
Elle efface les lys et les perles indiques !

PREMIER PÈLERIN

Telle Hélène, quand les vieillards causaient entre eux !

MÉLISSINDE, du haut des marches.

Ainsi, vous reverrez la France, gens heureux !
Ainsi, vers votre nef, vous croirez que s'avance,
Bientôt, dans un brouillard bleuâtre, la Provence !
Je vous envie ! Hélas ! je suis comme ces fleurs
Qui, naissant sous des cieux qui ne sont pas les leurs,
Et devinant au loin qu'elles ont des patries,
Peuvent sembler fleurir, mais se sentent flétries !

Elle descend quelques marches.

Vous verrez, sur la mer, le sol natal qui point !
— Moi, ma vie est d'aimer en ne connaissant point,
Et d'avoir des regrets, sans une souvenance.

Elle descend une dernière marche et s'avance entre les pèlerins.

Mais déjà, comme il sied aux chrétiens en partance,
Vous avez tous cueilli la Palme.

Prenant des lys aux mains des enfants.

Voulez-vous
Chacun joindre à la palme un lys fragile et doux
Et le garder, ce lys, relique bien légère,
Pour vous remémorer la française étrangère ?

Elle leur distribue les lys.

UN PÈLERIN

La Palme redira nos durs chemins ; le Lys,
Ta beauté qui nous fut la meilleure oasis !

DEUXIÈME PÈLERIN

La Palme nous sera le sévère trophée ;
Le Lys, le souriant souvenir d'une fée !

TROISIÈME PÈLERIN

Adieu, Princesse, Lys toi-même, de beauté !

QUATRIÈME PÈLERIN

Lys toi-même, de grâce et de gracilité !

Les pèlerins remontent peu à peu.

MÉLISSINDE

Adieu !...

Les pèlerins sortent. On les entend repasser sous le vitrail ouvert. Mélissinde va y paraître. Les enfants ont déposé sur une table une gerbe restante de lys, et ils renouvellent sur les dalles la jonchée que les pas des pèlerins ont dispersée.

LES VOIX DES PÈLERINS, passant sous le vitrail.

Noël !... Noël !...

Mélissinde, après un geste d'adieu, referme le vitrail et redescend. Les enfants sortent.

SCÈNE III

MÉLISSINDE, SORISMONDE.

SORISMONDE

Quelle aménité fine !
Quelle condescendance !... Elle fut, la divine,
Bonne plus joliment que jamais aujourd'hui !

MÉLISSINDE

Oh ! tu sais bien que je suis bonne par ennui !

Elle dégrafe nerveusement son manteau.

Manteau brodé, stellé, gemmé, toi qui m'écrases
De corindons, de calcédoines, d'idocrases,
De jaspes, de béryls, de grenats syriens,

De tous ces vains cailloux, de tous ces riches riens,
Manteau, fardeau, sous quoi je plie et deviens blême,
O somptueux manteau, tu me sembles l'emblème
D'un autre que je porte et qu'on ne peut pas voir
Et qui me pèse encor,

Elle le laisse glisser de ses épaules à terre.

quand je t'ai laissé choir !

Elle émerge dans une gaine blanche. Sorismonde ramasse la chape. Elle lui tend aussi sa couronne.

Prends mes perles aussi, tout ce qui me déguise.
Ouf !

De quelques lys prestement arrachés à la gerbe, elle se coiffe.

Me voici coiffée à peu près à ma guise,
De quelques fleurs encor perlières de la nuit !

Se jetant dans le fauteuil.

Oui, tu sais bien que je suis bonne par ennui !

Un temps.

Au fait, est-ce bien par ennui que je suis bonne ?
Non, c'est par intérêt qu'aux pèlerins je donne
Mes plus beaux lys avec de touchantes façons.

SORISMONDE

Et qu'attendez-vous d'eux, Madame?

MÉLISSINDE

Des chansons !
C'est grâce à la chanson d'un de ces pauvres hères
Que je suis aujourd'hui la plus chère des chères,
Celle qu'aime Joffroy Rudel le Troubadour
D'un si miraculeux et si célèbre amour !
Oui, ce poète à moi que j'ai là-bas en France,
Commença de m'aimer au bruit d'une romance,
Et tu sais combien plaît à mon cœur isolé
Cet amour dont la gloire a jusqu'à nous volé !
Combien, dans le médiocre où vivre nous enserre,
Le sublime de cet amour m'est nécessaire !

Avec un geste vers la fenêtre.

Eh bien, ces pèlerins, en France, ils s'en iront
Dire partout, de moi, de mes yeux, de mon front,
Des choses qui feront rêver les jeunes hommes...



MÉLISSINDE. — *Oui, dans mes grands jardins, pâles lunairement,*
J'écoute murmurer la brise entre les myrtes...

SORISMONDE

Et Rudel le saura. Voilà comme nous sommes !

MÉLISSINDE

Et peut-être, en effet, Rudel le saura-t-il ;
Et c'est une façon, pour mon âme en exil,
De correspondre un peu par-dessus la mer vaste
Avec mon amoureux.

SORISMONDE

C'est une façon chaste.

MÉLISSINDE

Oui, je veux l'exalter toujours plus dans l'orgueil
De m'adorer ainsi. Voilà pourquoi l'accueil
Que j'ai fait à ces gens. Ma bonté n'est pas grande,
Non, mais tout simplement je soigne ma légende !

SORISMONDE

Vous voici de nouveau toute à ce rêve vain.
Moi, j'aimerais Rudel, mais il faudrait qu'il vînt !

MÉLISSINDE

Mais j'aime son amour, j'aime son âme, j'aime...

SORISMONDE

Je ne comprends pas bien. Si par un stratagème
De sorcier, si par un anneau de magicien,
Vous pouviez voir d'ici quel visage est le sien ?...

MÉLISSINDE

Tu veux des sentiments trop nets.

SORISMONDE

Et vous, trop vagues.
Que n'avez-vous un tel anneau parmi vos bagues !
Mais votre esprit se plaît dans un doux errement...

MÉLISSINDE

Oui, dans mes grands jardins, pâles lunairement,
J'écoute murmurer la brise entre les myrtes ;
Je vais voguer sur l'eau glauque et lisse des Syrtes,
Où ma belle galère aux flancs ornementés
Mire le jour des fleurs et le soir des clartés ;
Et puis, du son des luths que le plectre suscite



MÉLISSINDE. — *Et ma raison s'endort au bruit sempiternel...*
Au bruit sempiternel des jets d'eau dans les vasques !

Je donne de l'envol aux vers que je récite ;
Et puis, m'enfermant seule en ces vastes pourpris,
Je m'y attriste, — et ma tristesse a bien son prix ! —
Enfin, j'erre aux parfums de ces lys sur ces dalles,
Et le rêve, m'ouvrant de vaporeux dédales,
M'oblige à peu à peu déserter le réel,
Et ma raison s'endort au bruit sempiternel,
Au bruit sempiternel des jets d'eau dans les vasques !

SORISMONDE

Oui, nous manquons ici d'éperons et de casques.
Il nous faudrait beaucoup de jeunes chevaliers !
Mais votre affreux gardien les éloigne... Riez !
Cet homme est près de vous placé, bien qu'il le nie,
Comme auprès du Trésor on place le Génie !
Depuis qu'il est ici, nul ne frappe au vantail !

MÉLISSINDE, riant.

Prendre un garde d'honneur pour un épouvantail !

SORISMONDE

L'Empereur est jaloux...

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

S'en donne-t-il la peine ?

SORISMONDE, s'asseyant sur un coussin, à ses pieds.

Et vraiment, vous allez l'épouser, ce Comnène ?

MÉLISSINDE

Pourquoi pas ?... Un mari, ce n'est pas un amant.

SORISMONDE

Mais puisqu'il vous ennuie ?

MÉLISSINDE

Impérialement !

SORISMONDE

Ce Turquois ne peut vous comprendre...

MÉLISSINDE

Sorismonde,
Nul homme à qui je sois plus illisible au monde !
C'est tout à fait celui qu'il me faut pour mari.
Un jour je lui disais ma tristesse : il a ri !
Eh bien, je trouverai, comme ont fait d'autres dames,
Des plaisirs d'ironie à nos distances d'âmes !
Qui pouvais-je épouser de mieux que Manuel
Pour rester toute à mon amant incorporel ?

SORISMONDE

Si pourtant quelque jour un amour véritable
Venait dans votre cœur, glouton, se mettre à table ?

MÉLISSINDE

Non, l'invisible ami me protège trop bien !

SORISMONDE

Ce n'est pas l'ange, enfin, mais c'est l'amant gardien.

MÉLISSINDE

C'est celui dont je sens, le soir, longeant la grève,
Les pensers m'arriver comme à tire de rêve,
Si bien que je réponds dans la brise : Merci !

SORISMONDE

Vous ne lui devez rien à ce poète?

MÉLISSINDE

Si !

Je lui dois mes fiertés, mes soucis, mes scrupules,
Mes tendances de cœur, mon goût des crépuscules,
Mes frissons délicats et mes larmes aux yeux,
Tout ce qui m'envahit de noble et d'anxieux,
Je lui dois la blancheur des robes que je porte,
Et je lui dois enfin mon âme, en quelque sorte !

SORISMONDE, *secouant la tête.*

Et faut-il pour cela lui dire tant merci?
J'en veux à cet amour...

MÉLISSINDE

Moi, quelquefois, aussi.

Elle se lève.

Il fait trop beau. L'orage est dans l'air. Ah ! j'étouffe !

Sorismonde veut éloigner les lys posés sur la table.

Non, laisse. C'est pour moi, maintenant, cette touffe.

SORISMONDE

Vous vivez trop parmi les lys. Les lys sont blancs.
Les lys sont fiers et purs. Mais les lys sont troublants.



MÉLISSINDE — *C'est celui dont je sens, le soir, longeant la grève,*
Les pensers m'arriver comme à tire de rêve.

MÉLISSINDE

Peut-être as-tu raison. Ce sont des fleurs étranges
Et traîtresses, avec leurs airs de sceptres d'anges,
De thyrses lumineux pour doigts de séraphins :
Leurs parfums sont trop forts, tout ensemble, et trop fins.

Elle prend la touffe et la regarde.

Peut-être as-tu raison : ce sont des fleurs mauvaises !
On contracte, à frôler ces candeurs, des malaises ;
Leur orgueil solitaire est d'un fâcheux conseil,
Et le rire vaut mieux des roses au soleil !

Respirant les lys.

Ah ! ce parfum ! Je ne sais plus ce qu'il me verse.
Cette mysticité n'est-elle pas perverse ?

Avec une frivolité forcée.

Soit, vivons : trouvons-nous de petits passe-temps !
J'ai mandé mon marchand génois. Mais oui. J'attends
Squarciafico !... J'en suis à me faire des joies
Avec les curieux objets, les pâles soies,
Et j'use de longs jours à choisir des dessins
Imprévus, et des tons mourants pour mes coussins.

Elle s'est assise parmi les coussins du divan.

SORISMONDE

Votre rusé Génois vous fournit d'amusettes,
Et vous ne voyez pas, distraite que vous êtes,
Tout ce qu'il vous extorque, ici, jouant son jeu,
Pour lui, pour le quartier des marchands, peu à peu !
Commodes aux voleurs sont les princes artistes !
Aussi, tous nos Génois trafiquants sont-ils tristes
De vous perdre, ô Princesse éprise de beaux vers,
Dont les yeux sont fermés, et les doigts sont ouverts !
Ah ! votre mariage, ils le voient avec peine,
Car ils savent quel maître ils auront dans Comnène !

UNE FEMME, entrant.

Le Chevalier aux Armes Vertes attend là
L'autorisation de venir prendre...

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

Il l'a.

SCÈNE IV

MÉLISSINDE, SORISMONDE, LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES.

LE CHEVALIER

Il a l'air préoccupé et regarde souvent vers la galerie ou vers le vitrail.

Princesse, pardonnez si ce matin je tarde
A venir prendre ici vos ordres.... Dieu vous garde!

MÉLISSINDE, souriant.

Ne serait-ce pas vous, plutôt, qui me gardez ?

LE CHEVALIER

Oh, Madame...

MÉLISSINDE

Je sais, vous vous en défendez.
— Mes ordres ? — Je ferai, peut-être, un tour en rade.

LE CHEVALIER

Bien...

MÉLISSINDE

Y a-t-il des fleurs sur ma nef de parade,
Et des musiciens?

LE CHEVALIER, galamment.

Il y en a toujours.

MÉLISSINDE, se levant.

Au fait, si nous sortions tout de suite?

A Sorismonde.

Va, cours
Prendre un voile...

LE CHEVALIER, vivement.

Oh ! non, pas tout de suite !

Mouvement de Mélissinde.

Madame,
J'agis avec vraiment le désespoir dans l'âme...
Mais à cette sortie il vous faudrait surseoir.

MÉLISSINDE

Hein ?... Qu'est-ce à dire ?

LE CHEVALIER

Oh, pas longtemps ! Jusqu'à ce soir.

MÉLISSINDE

C'était donc vrai ?

LE CHEVALIER

Las ! je ne suis que l'homme-lige
De l'Empereur, Madame. Un grand serment m'oblige.
Or, ce matin, je dois redoubler...

MÉLISSINDE, vivement.

Ah ! Pourquoi ?

LE CHEVALIER

J'ai dû placer mes gens armés — pardonnez-moi ! —
Aux portes du Palais. Cette porte dernière,
Moi-même y resterai.

MÉLISSINDE

Mais je suis prisonnière !

SORISMONDE, à la fenêtre.

Ciel, aux portes, partout, des esclaves armés !

MÉLISSINDE

Et mes gens ?

LE CHEVALIER

Par mes soins, pour une heure, enfermés.

Montrant la galerie.

D'ailleurs, vous ne pourriez, puisqu'ici moi je veille,
Leur faire parvenir un seul ordre.



LE CHEVALIER. — *Princesse, pardonnez si ce matin je tarde*
A venir prendre ici vos ordres.... Dieu vous garde!

MÉLISSINDE

A merveille !
Je suis la châtelaine enchantée à présent !
Sorismonde, ceci devient presque amusant.
Nous mettons les romans en action, ma chère !
— Mais que se passe-t-il ? Pourquoi ?

LE CHEVALIER, s'inclinant.

Je dois le taire !

Il remonte un peu, puis s'arrêtant au moment de sortir :

J'oubliais. Ce marchand est là, ce prêteur d'or,
Ce sournois de Génois, plus juif qu'un juif, signor...

MÉLISSINDE

Squarciafico ?

LE CHEVALIER

Je peux permettre qu'on lui dise
D'entrer, s'il vous convient de voir sa marchandise.

MÉLISSINDE

Ah ! vraiment ? Vous daignez ne pas m'ôter jusqu'au
Plaisir de recevoir mon cher Squarciafico ?

LE CHEVALIER

Vous le recevrez donc, Madame, — en ma présence.

Il sort.

SORISMONDE

Il fait bon d'épouser l'empereur de Byzance.

MÉLISSINDE

Mais que se passe-t-il ?

SCÈNE V

MÉLISSINDE, SORISMONDE, SQUARCIAFICO, suivi de son valet NICHOLOSE, qui porte des ballots de marchandises, LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES, les bras croisés, sur le seuil.

SQUARCIAFICO, obséquieux, vif, volubile, et ne perdant pas le chevalier du coin de l'œil.

Oh ! plus belle toujours !



Le Chevalier. — *J'ai dû placer mes gens armés — pardonnez-moi ! — Aux portes du Palais.*

Le sourire lui-même, elle l'a, des Amours !
A son valet qui ouvre les ballots.
Nicholose, tous les objets, tu les disposes...
A Mélissinde, en un salut.
Princesse, nous avons beaucoup de belles choses !

MÉLISSINDE

Toujours plus riche, alors ?

SQUARCIAFICO

Bon Jésus ! Pauvre, moi !

MÉLISSINDE

Vieux menteur ! Comme tous nos Génois, riche, toi !
Ayez donc, ô chercheurs de gains en Palestine,
Non pas la Croix, mais le Sequin sur la poitrine !
Vous vous enrichissez à la Croisade ? Oh ! fi !

SQUARCIAFICO

La gloire est pour les Francs !

MÉLISSINDE

Et pour vous le profit ?

SQUARCIAFICO

Non ! Tout va mal, malgré notre patron saint George !
Des péages partout, Princesse ; on nous égorge !
On nous a supprimé les fours et les moulins !

Câlin.

Vous nous les ferez rendre ?

MÉLISSINDE

On verra !

SQUARCIAFICO, montrant des sacs.

Des sacs pleins

De parfums, tous exquis !

Déroulant un tapis.

Voyez ! Tapis de Perse !

Tout en donnant des petits coups sur le tapis.

La ville d'Ascalon, protégeant le commerce,
Donne aux Génois, par an, cent besants : c'est joli !

Câlin.

Vous devriez en faire autant dans Tripoli !

MÉLISSINDE

On verra !

SQUARCIAFICO, présentant un coffret.

Ce coffret, admirez-vous ?

MÉLISSINDE

J'admire.

SQUARCIAFICO, à genoux devant elle et déballant.

Tissu d'or de Moussoul ! Perles du Golfe ! Myrrhe
De l'Arabie Heureuse ! Ivoire éthiopien !...

Bas.

Chut ! Je vais vous parler tout bas, écoutez bien !

Mouvement de Mélissinde. Haut.

Beau brocart !

Bas.

Un jeune homme rôde...

Haut, faisant bouffer et miroiter l'étoffe.

Teintes mates !...

Bas.

... Rôde autour du Palais.

MÉLISSINDE, à part.

Je comprends !



MÉLISSINDE (bas). — *Son nom?*
SQUARCIAFICO (bas). — *Je ne sais pas. C'est, je crois, un poète!*

SQUARCIAFICO, haut.

Aromates !

Bas.

On l'empêche d'entrer.

Haut.

Ambre ! Daignez sentir !

Bas.

Il voudrait vous parler.

Haut.

Satin broché de Tyr !

MÉLISSINDE, bas.

Son nom ?

SQUARCIAFICO, bas.

Je ne sais pas. C'est, je crois, un poète !

MÉLISSINDE, avec un petit cri qu'elle rattrape immédiatement.

Ah !... Ah !. cette écarlate, aux yeux, est une fête !

SQUARCIAFICO, bas.

Par ruse, pouvez-vous le faire entrer chez vous?

MÉLISSINDE, bas.

Mais non !

SQUARCIAFICO, haut.

Fin lin d'Égypte ! Est-ce souple ? Est-ce doux ?

MÉLISSINDE, bas.

D'où vient-il ?

SQUARCIAFICO, bas.

Mais de France ! A l'instant il débarque,
Beau comme un pâtre grec, et fier comme un monarque !
— Est-ce que ce gardien jamais ne s'en ira ?

Haut.

Des épices venant de Kiss-Ben-Omira.

MÉLISSINDE, bas.

Non, il reste, pareil au dragon dans les mythes !

SQUARCIAFICO, haut.

De l'encens, que je tiens du roi des Axumites !

Bas.

Ce jeune homme m'a dit que le cas est pressant,
Et, pour vous voir, qu'il se battrait un contre cent !

MÉLISSINDE, bas.

Alors ?

SQUARCIAFICO, haut.

Du calamus !

Bas.

Si, tantôt, quand il sonne
Du cor, on ne vient pas à son appel, il donne
L'assaut !

Haut.

Baume Arabesque, un baume tout-puissant !
Mis sur une blessure, il arrête le sang !

Se levant et lui offrant un petit sac.

Et de Provence, enfin, pour que sous vos dents fines
Vous les fassiez craquer, de blondes avelines !

MÉLISSINDE

C'est bon, laisse cela. J'achète tout. Va-t'en.

A part.

Il me semble déjà que là dehors j'entend...

SQUARCIAFICO, repliant les étoffes.

J'aurai de beaux brocarts aux prochains arrivages.

Sur un geste impatient de Mélissinde.

Je m'en vais !

Câlin.

Vous ferez supprimer les péages ?

MÉLISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO, bas.

Beau comme Pâris. J'en étais ébloui !

Haut. Câlin.

Et la subvention, vous nous l'accordez ?...

MÉLISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO, à lui-même.

Je crois que je n'ai pas manqué de ce qu'on nomme
Du flair, en m'attachant au sort de ce jeune homme.
Hé, hé ! ceci pourrait bien nuire à Manuel...

Se retournant sur le seuil avant de sortir en un salut plein de grâce.

C'est dit, cent bons besants de crédit annuel !

Le chevalier sort derrière lui.

SCÈNE VI

MÉLISSINDE, SORISMONDE, puis LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES

MÉLISSINDE, à Sorismonde.

As-tu tout entendu ?

Sorismonde fait signe que oui.

Ce jeune homme !... un poète !...

SORISMONDE

Eh ! mais, vous paraissez inquiète.

MÉLISSINDE

Inquiète ?

Moi ? Non !

SORISMONDE, avec malice.

Est-ce que vous vous ennuyez encor ?

MÉLISSINDE, se jetant sur le divan.

Pourquoi pas ? Ne dis pas de sottises !...

On entend sonner un cor au loin.

Le cor !

SORISMONDE, au vitrail.

Oui, le voilà. C'est lui. Pour s'annoncer il sonne.

MÉLISSINDE, tout à fait étendue, avec indifférence.

Que m'importe ?

SORISMONDE

C'est qu'il est bien de sa personne !

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

Comment peux-tu le voir de si loin ?

SORISMONDE

Je le vois ;
Il appelle ; et l'on sort en armes à sa voix.
Il est à la première porte.

MÉLISSINDE

Que m'importe ?

Un temps.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait à la première porte ?

SORISMONDE

Les gens de l'Empereur l'arrêtent.

MÉLISSINDE

Le pauvret !
Il s'en retourne ?

SORISMONDE

Non. Il se bat.

MÉLISSINDE, s'accoudant.

Est-ce vrai ?

SORISMONDE

Mais c'est qu'il les bouscule. Il passe. Vierge sainte !
Il est déjà devant la deuxième enceinte.
Il se bat !

MÉLISSINDE, se soulevant.

Est-ce vrai ?



Composition inédite de
A.-F. Gorguet.

SORISMONDE

Cet homme est près de vous placé, bien qu'il le nie,
Comme auprès du Trésor on place le Génie!
Depuis qu'il est ici, nul ne frappe au vantail!



MÉLISSINDE. — *Messire !... Ah !... Qu'avez-vous à me dire?*

SORISMONDE

Oh ! quel superbe élan !

Le cor résonne plus près.

Écoutez-le sonner du cor !

MÉLISSINDE, debout.

Comme Roland.

SORISMONDE

Il va passer.

MÉLISSINDE, à la fenêtre derrière elle.

Il passe !

SORISMONDE

Il tombe !

MÉLISSINDE

Il se relève !

SORISMONDE

Sa lance s'est brisée !

MÉLISSINDE

Il a saisi son glaive.
Ah !

Elle recuie.

SORISMONDE

Qu'avez-vous?

MÉLISSINDE

Ses yeux ! J'ai rencontré ses yeux.
Il vient de les lever, et de me voir.

SORISMONDE

Tant mieux !
Comme dans les tournois, jetez-lui votre manche.

MÉLISSINDE, se dressant dans la fenêtre et arrachant sa manche qu'elle élève.

Messire, frappez dru ! Voici ma manche blanche !
Je vous enjoins ici d'en changer la couleur !
Défendez votre sang ! Faites couler le leur !
Et ce samit d'argent à la blancheur si pure,
Ne me le rapportez que rouge !

Elle lance la manche.

LA VOIX DE BERTRAND.

Je le jure !

Tumulte et cliquetis, puis silence.

MÉLISSINDE, descendant.

Il est entré dans le Palais...

Sorismonde referme le vitrail. Silence.

On n'entend rien...
Plus rien... Que voulait-il me dire?

SORISMONDE, lui montrant la galerie.

Oh, voyez !

Un esclave entre dans la galerie, couvert de sang, l'épée à la main, les vêtements en lambeaux. Il parle bas au chevalier.

LE CHEVALIER

Bien.

Il prend sa hache d'armes, et avec une courtoisie tranquille, à Mélissinde.

Vous permettez? Je ferme un instant cette porte.

Il la ferme. On l'entend qui pousse les verrous. Silence.

MÉLISSINDE

Que va-t-il se passer? Ah ! je suis demi-morte !

On entend du bruit qui se rapproche dans le palais.

Il vient ! — Le Chevalier aux Armes Vertes, là,
Va le tuer avec cette hache qu'il a !
Ce pauvre enfant ne peut abattre cette brute !

Bruit de pas derrière la porte. Cliquetis.

Ah ! ils ont commencé !... Comme c'est long ! On lutte.
On piétine !

Bruit sourd.

Quel choc !

On n'entend plus rien. La porte s'ouvre. Elle recule.

Ah !... les battants ouverts !

Bertrand paraît sur le seuil, l'épée au poing, blessé au front ; et il jette aux pieds de Mélissinde la manche empourprée.

MÉLISSINDE, reculant toujours.

Messire !... Ah !... Qu'avez-vous à me dire ?...

BERTRAND

Des vers.

SCÈNE VII

MÉLISSINDE, BERTRAND, SORISMONDE.

BERTRAND, mettant un genou en terre.

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse,
Lorsque brune, châtaine
Ou blonde, on l'a sans peine...
Moi, j'aime la lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traîne,

Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse...
— Moi, j'aime la Princesse
Lointaine.

MÉLISSINDE, continuant.

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse.

Car c'est chose divine
D'aimer quand on devine,
Rêve, invente, imagine
A peine...
Le seul rêve intéresse.
Vivre sans rêve, qu'est-ce?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !

BERTRAND

Quoi ! Vous saviez ces vers ?...

MÉLISSINDE

Par plus d'un ménestrel !

BERTRAND

Et vous savez qu'ils sont ?

MÉLISSINDE

Oui, de Joffroy Rudel.

BERTRAND

Et cet étrange amour aurait eu la fortune?...

MÉLISSINDE

Ah ! parlez-moi de lui, car l'heure est opportune !



MÉLISSINDE. — *Ah! ils ont commencé!... Comme c'est long! On lutte. On piétine.* (Bruit sourd.) *Quel choc!*

BERTRAND

Vous saviez la constance et le zèle fervent
De cet amour?...

MÉLISSINDE

J'aimais cet amour!... Si souvent
Dans le bruit de la vague arrivant sur le sable
La voix de cet amour me parut saisissable,
Si souvent dans le bleu d'une fuite de jour
J'ai senti près de moi l'âme de cet amour!

BERTRAND, défaillant.

Ciel!

MÉLISSINDE, penchée presque sur son front.

Vous êtes heureux?

BERTRAND

Oh! bien heureux, Madame!
Car celui... Mais le sang perdu... Je...

MÉLISSINDE

Il se pâme...
Sorismonde!

SORISMONDE, accourant.

Attendez!... Il faut l'étendre... là.

Elles l'étendent dans les coussins.

MÉLISSINDE, affolée.

Va! cours! De l'eau! L'aiguière! Eh, vite! donne-la!

SORISMONDE, s'agenouillant à côté de Mélissinde et de Bertrand, avec l'aiguière.

Qu'il est pâle! Il est beau comme un dieu de l'Olympe!

MÉLISSINDE

Son front saigne. Du linge! Attends. J'ai...

Elle déchire à sa gorge de la mousseline.

SORISMONDE

Votre guimpe!

MÉLISSINDE

Non, ce n'est rien! — Le cœur bat sous le siglaton!
— Prends le Baume Arabesque! Eh, vite! il est, dit-on,
Tout-puissant! — Doucement! il va reprendre mine!
— Non, ne lui tache pas son pelisson d'hermine!



MÉLISSINDE. — *Il entr'ouvre les yeux... Il ouvre grands les yeux.*

Chut ! — Il faut qu'il revienne à lui, mais sans sursauts.
— Il porte les cheveux comme les Provençaux —
Ah ! sur la joue, on voit renaître un peu de rouge ;
Il respire ; les cils tremblent ; la lèvre bouge ;
Il a serré ma main dans la sienne...

SORISMONDE

Il va mieux.

MÉLISSINDE

Il entr'ouvre les yeux... Il ouvre grands les yeux...

BERTRAND, ouvrant les yeux et la voyant.

Je rêve ! Je suis Flor. Et Blanchefior, c'est Elle !
A moins que, ma blessure ayant été mortelle,
Mon réveil maintenant se fasse en paradis.

MÉLISSINDE

Entends-tu, Sorismonde?

SORISMONDE

Il va mieux, je vous dis.

BERTRAND, la tête sur le bras de Mélissinde, d'où la manche a été arrachée.

Je ne me souviens plus... j'éprouve une faiblesse...
Ce bras contre ma joue...

Mouvement de Mélissinde.

Oh ! non, laissez !

MÉLISSINDE

Je laisse.

BERTRAND

O brûlante fraîcheur de ce bras inconnu,
De ce bras fin, de ce bras nu !

MÉLISSINDE, retirant vivement son bras.

Mais c'est vrai, — nu !

BERTRAND, se soulevant, à Mélissinde.

Mais qui donc êtes-vous ?

MÉLISSINDE

Vous savez bien, messire,
Celle à qui vous aviez une nouvelle à dire...
Mais vous êtes tombé du long, évanoui !

BERTRAND, reculant.

Oh ! non ! vous n'êtes pas la Princesse?

MÉLISSINDE, souriant.

Mais oui !

BERTRAND

Vous !... Mais alors?... Vous, la Princesse !... — A la malheure !
Et moi !... Grand Dieu !... Courons, car l'heure passe, l'heure
Passe !...

Il veut s'élancer et chancelle.

Ouvrez ce vitrail. Regardez... je ne puis...

Mélissinde ouvre le vitrail du fond.

Que voyez-vous ?

MÉLISSINDE

Mais la terrasse en fleurs.

BERTRAND

Et puis?

MÉLISSINDE

La mer.



BERTRAND. — *Et sur la mer, — grand Dieu, le cœur me manque ! —*
Sur la mer voyez-vous une galère franque !

BERTRAND

Et sur la mer, — grand Dieu, le cœur me manque ! —
Sur la mer voyez-vous une galère franque?

MÉLISSINDE

Une petite nef ventrue, au loin, là-bas,
A l'ancre, — et qu'en effet hier je ne vis pas !

BERTRAND

C'est elle ! Et tout en haut du mât ?

MÉLISSINDE

Des hirondelles !

BERTRAND

Et pas de voile noire à la vergue ?

MÉLISSINDE

Des ailes,
Des ailes d'alcyon, blanches !

BERTRAND

Il est donc temps !
Oh ! madame, courons ! — Oh ! Vierge qui m'entends,
Prolonge un peu sa vie, et qu'il quitte ce monde
L'ayant vue ! Il mourrait si content !

MÉLISSINDE

Sorismonde,
Regarde, en ses beaux yeux désespérés, des pleurs !

BERTRAND

Il mourrait si content ! Car c'est la fleur des fleurs
Et c'est l'étoile des étoiles ! — Et les rêves
Seront outrepassés ! Et les peines grièves,
Et tous les souvenirs amers s'aboliront,
Sitôt qu'il recevra la clarté de ce front,
Qu'il pourra contempler entre les grands cils fauves,
Ces yeux bleus, qui sont gris, et qui pourtant sont mauves !
Voyant celle dont, sans la voir, il fut épris,
Ah ! je comprends qu'il faut qu'il la voie à tout prix !
— Hélas ! on ne peut plus le transporter à terre !
Venez donc apparaître au pauvre grabataire



Bertrand. — *Princesse d'Orient, Princesse au nom de miel*
Venez pour que, vivant, il connaisse le ciel !

De qui l'instant dernier sera délicieux
S'il ferme sur l'image adorable ses yeux !
Ne vous reculez pas d'une façon hautaine !
Ne redevenez pas la Princesse lointaine !
Princesse d'Orient, Princesse au nom de miel,
Venez pour que, vivant, il connaisse le ciel,
Et venez, pour qu'il ait, sur sa nef misérable,
Le mourir le plus doux — et le plus enviable !

MÉLISSINDE, qui a reculé à mesure qu'il s'avance.

Mais de qui parlez-vous?

BERTRAND

De ce Joffroy Rudel
Duquel la dernière heure est instante, — duquel
Vous prétendiez aimer l'amour ! Oh ! il expire !
Hâtez-vous. J'ai promis...

MÉLISSINDE

Mais alors, vous, messire,
Vous, qui donc êtes-vous ?

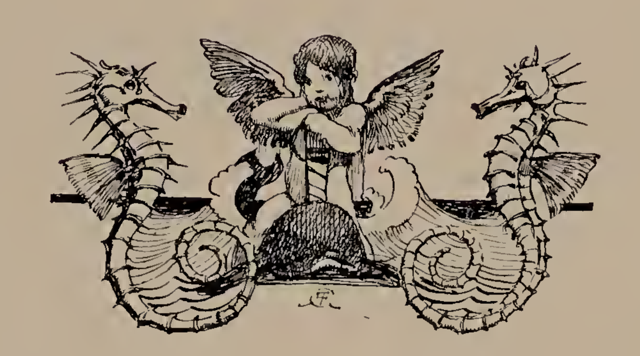
BERTRAND

Bertrand d'Allamanon.
Son frère, son ami... Ho ! venez vite !

MÉLISSINDE

Non !

RIDEAU





Même décor qu'au deuxième. Au fond, le vitrail est ouvert. C'est l'après-midi éclatante et brûlante. Les dalles sont jonchées non plus de lys, mais de roses rouges.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTRAND, SORISMONDE.

SORISMONDE

J'ai dit que vous vouliez, à tout prix, la revoir.
Elle hésite. Va-t-elle ou non vous recevoir ?
Espérez !

BERTRAND

Mais le temps presse !

SORISMONDE, *hochant la tête, en remontant vers le vitrail.*

Quelle aventure !

Elle regarde.

BERTRAND, *d'une voix sourde.*

La voile ?...

SORISMONDE

Elle est toujours blanche dans la mâture.
— Tiens, voici sur le port que, dans un deuil profond,
Les gens du Chevalier aux Armes Vertes font

Tous leurs préparatifs de départ. Leur galère
De ses rames, déjà, bat lourdement l'eau claire.
Ah ! lorsque dans Byzance arrivera la nef,
Portant le chevalier, corps sanglant et sans chef,
Au récit que feront ses janissaires mornes,
La colère de l'Empereur sera sans bornes !

BERTRAND, perdu en rêverie.

Comme ils se sont faits durs, soudain, ses yeux si doux !
Et ce brusque refus, pourquoi ?

A Sorismonde.

Que croyez-vous?

SORISMONDE, avec un geste vague.

Ah !...

BERTRAND

Pourquoi ce refus ?

SORISMONDE, voyant s'ouvrir la porte d'or.

Elle !

BERTRAND

Je vous en prie,
Dites-lui bien...

SORISMONDE, le faisant sortir.

Entrez dans cette galerie.

Mélissinde apparaît, et, lentement, toute soupirante, descend l'escalier.

SCÈNE II

MÉLISSINDE, SORISMONDE.

MÉLISSINDE

Sorismonde, ma fille, approche, écoute ici...
Qu'est-ce que tu peux bien penser de tout ceci ?

SORISMONDE, avec un geste vague.

Ah !...

MÉLISSINDE

Pourquoi ce refus, cette subite rage ?
C'était l'énervement, n'est-ce pas, de l'orage ?
Mais j'ai brûlé le cierge et j'ai dit l'oraison.
Ce refus, n'est-ce pas, n'avait pas de raison ?
Semblait-il de l'humeur, semblait-il la rancune
D'une déception? Non, n'est-ce pas, d'aucune ?
Ce refus n'avait pas de raison, n'est-ce pas ?

SORISMONDE

Vous savez bien qu'il en avait une.

MÉLISSINDE, effrayée.

Plus bas !

SORISMONDE, souriant, après un temps.

Rassurez-vous. Voici celle que je devine :
Celui qui vous fut cher dans la splendeur divine
D'un rêve, vous avez un recul naturel
Au penser de le voir affreusement réel
Quand ses yeux sont hagards, violettes ses lèvres,
Moites ses maigres mains, de la moiteur des fièvres.
Vous avez donc voulu, gardant pour l'avenir
De votre noble amour un noble souvenir,
Ignorer quel objet funeste on enlinceule.

MÉLISSINDE, vivement.

Ah ! merci ! — C'est bien là la raison, c'est la seule !
Oui, la seule raison pourquoi j'ai dit ce non.
— Et l'on peut faire entrer sire d'Allamanon.

SORISMONDE, souriant.

Puisque vous refusez, à quoi bon?

MÉLISSINDE

Je refuse...
Mais de sa lâcheté mon âme est trop confuse.
Je dois donner encor cette chance au mourant
D'entendre, en sa faveur, plaider sire Bertrand.

SORISMONDE

Vous le devez !...

MÉLISSINDE

Aux soins de mon rêve égoïste

Il pourra m'arracher, peut-être, s'il insiste.

Sorismonde va à la galerie et fait un signe. — Bertrand apparaît. Sorismonde sort.

SCÈNE III

BERTRAND, MÉLISSINDE.

BERTRAND

Oh ! merci de m'avoir permis de vous revoir !
Insister, insister encor, c'est mon devoir,
Puisque la voile est blanche et que Rudel respire.

MÉLISSINDE, assise parmi les coussins, avec nonchalance.

Peut-être n'est-il pas si mal qu'on veut le dire.

BERTRAND

Ne parlez pas ainsi. Ces instants accordés
Le sont pour me laisser vous convaincre.

MÉLISSINDE

Plaidez.

BERTRAND

Oh, tout à l'heure, là, je suis resté stupide !
La claire vision avait fui, si rapide,
Elle m'avait jeté ce non si méchamment
— Elle qui m'était bonne à ce même moment —
Que je me serais cru leurré d'un songe presque
Si, dans l'air, une odeur langoureuse et moresque,
Témoignage léger par vos voiles laissé,
Pareille à cette odeur qui, lorsque avait passé
Cléopâtre, devait longtemps embaumer Tarse,
N'eût encore flotté, subtilement éparse !

MÉLISSINDE, souriant et lui tendant son poignet auquel pendent des boîtes à parfums.

Ce parfum est-il ce parfum oriental,
Cet ambre auquel s'ajoute un soupçon de santal,
Et que je porte au bras dans ces toutes petites



BERTRAND. — *Il me faisait, du matin rose au couchant roux,*
Répéter les beaux vers qu'il composait pour vous.

Cassolettes d'or fin ?

Bertrand s'agenouille et baise la main.

Est-il celui-là, — dites ?

BERTRAND, d'une voix un peu altérée.

Lui-même, auquel s'ajoute infiniment de vous !

MÉLISSINDE, au moment où il veut se relever.

Puisque vous m'implorez, demeurez à genoux.

BERTRAND, à genoux.

Ce qu'est Rudel, comment, moi, vil, le faire entendre ?
Ah ! ce grand esprit doux, cette âme triste et tendre,
Et son amour pour vous, ce merveilleux roman,
Suis-je digne de vous en parler ?

MÉLISSINDE

Parlez-m'en.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

BERTRAND

Je l'admire et je l'aime.

Quand il arriva dans Aigues-Mortes, si blême,
Et déjà condamné par son vieux mire, quand
Je sus que vers la mort certaine s'embarquant,
Ce mourant amoureux d'une reine inconnue
N'avait qu'un but : ne pas mourir sans l'avoir vue,
Une admiration soudaine m'enflamma,
J'allai le voir...

MÉLISSINDE, *vivement.*

Et tout de suite il vous aima?

BERTRAND

Je l'aimai tout de suite, et j'entrai dans son rêve.
Je devins son ami, son frère, son élève.
On blâma son idée, — on n'y comprenait rien ! —
Alors, moi, je voulus le suivre...

MÉLISSINDE

Oh, ce fut bien!

BERTRAND

Clémente, tout d'abord, nous fut la traversée.
Et, tandis que vers vous voguait la nef bercée,
Il me faisait, du matin rose au couchant roux,
Répéter les beaux vers qu'il composait pour vous.

MÉLISSINDE

Vous deviez bien les dire avec votre voix chaude !

BERTRAND

Roland fut amoureux, certes, de la belle Aude,
Tristan le fut d'Iseult, et Flor de Blanchefior,
Mais Rudel le fut plus de Mélissinde encor !
Rudel poussa l'amour aux dernières outrances !
Ah ! ses plaintes, ses pleurs, ses prières, ses transes,
La nuit, quand je restais à veiller près de lui !

MÉLISSINDE

C'était donc toujours vous qui le veilliez la nuit ?

BERTRAND, *debout, avec lyrisme.*

Le voyage, comment, femme, te le décrire,
De cet agonisant cinglant vers ton sourire?
Oh ! nous crûmes bientôt, tant la nef fit de bonds,
Que nous serions sur mer d'éternels vagabonds !

Notre coque craquait, vagues, à votre attaque,
Et l'on eût dit la nef du propre roi d'Ithaque !
Mais le mourant vivait, soutenu par sa foi,
Et son rêve gagnait les autres après moi.
Parfois une éclaircie. Alors, un port nous tente.
Quelque île blonde, au loin, nous sourit, invitante :
On voudrait l'y descendre un peu parmi les fleurs :
Il refuse ; et bientôt sous les rudes souffleurs
La nef repart ! Mais tout à coup le vent s'accoise :
On rame !... et l'on rencontre une barque turquoise !
On se bat, on la coule, on passe ; on rame ! Enfin
A tant de maux soufferts vient s'ajouter la faim ;
Nos hommes ne sont plus que des spectres étranges ;
Nos mâts sont des tronçons ; nos voiles sont des franges ;
Plus d'espoir ; Rudel meurt ; soudain : Terre ! Ah ! songez...

MÉLISSINDE, frémissante.

Ah, je songe que tu courus tous ces dangers !

BERTRAND, surpris.

Moi ?

MÉLISSINDE, vivement, essayant de se reprendre.

Toi, pour lui, — pour lui, — permets donc que j'en sente
La beauté !... que j'en sois, pour lui, reconnaissante !

BERTRAND

Madame !...

MÉLISSINDE

Peux-tu donc être modeste au point
De vouloir que ton cœur ne s'aperçoive point ?



BERTRAND. — *Quelque île blonde, au loin, nous sourit, invitante.*

Tu fus un chevalier loyal, un ami rare...
Et je vais, ma galère, ordonner qu'on la pare...
... Je viens... je viens...

Mouvement de Bertrand.

Mais plus une parole !... Oh ! Dieu !

Elle sort, dans le trouble, précipitamment.

SCÈNE IV

BERTRAND, puis SQUARCIAFICO.

BERTRAND

Elle vient. — Ce refus n'était qu'un cruel jeu !
Ah ! serait-ce que même à ceux que la mort presse
Elles veulent rester féminines? Serait-ce
Qu'il faut même apporter, barbare selon l'art,
Au bonheur d'un mourant quelque habile retard?

Se tournant vers la fenêtre.

Pauvre ami, qui l'attends comme on attend un ange,
Tu mourras donc heureux, Joffroy Rudel !

SQUARCIAFICO, qui est entré sur ces mots.

Qu'entends-je ?
Joffroy Rudel, ce n'est pas vous ?

BERTRAND

Moi ?

SQUARCIAFICO

Diavolo !
Mais tous mes beaux espoirs, alors, sont à vau-l'eau !

BERTRAND

Vos espoirs?

SQUARCIAFICO

Oui, voyant ta fière tête brune,
Je m'étais dit : c'est lui ! Nous tenons la fortune.

LA PRINCESSE



Composition inédite de
A.-F. GORGUET

MELISSINDE
Hélas! Je me soutiens à peine!
Descendez ce manteau qui m'est une géhenne.



MÉLISSINDE. — *Quelle ne s'est sentie, ainsi que je me sens,*
Le désir d'être la mauvaise aux yeux puissants...

BERTRAND

La fortune ?

SQUARCIAFICO

Mais oui. Je m'étais dit : voilà
Ce poète de qui l'amour nous affola !
Il arrive en vainqueur, se fait un jeu d'occire
L'affreux gardien : on va l'épouser, ce beau sire !

BERTRAND

Hein ?

SQUARCIAFICO

Et c'était parfait !... Manuel et les siens
Détestent les Génois et les Vénitiens.
Ah ! s'ils régnaient, les temps seraient durs pour les nôtres !
Pourtant, que voulons-nous ? Peu de choses, nous autres !
Qu'on laisse notre ville aller comme elle allait !
Un poète, c'était le roi qu'il nous fallait !
Nous nous serions chacun occupés, dans nos sphères :

Il aurait fait des vers ; nous autres, les affaires.
C'était parfait ! Sur le trône, deux amoureux !
On se serait chargé de gouverner pour eux.
Ils n'auraient pas, feignant un zèle qui redouble,
Voulu nous empêcher...

BERTRAND

De pêcher en eau trouble.

SQUARCIAFICO

Oui, de... Mais non, voyons, tu me comprends !

BERTRAND

Très bien.

SQUARCIAFICO

Rudel meurt. Ce voyage alors ne sert à rien !

BERTRAND

A rien ! — Noble aventure, élan d'une grande âme,
Vous auriez dû servir à quelque chose !

SQUARCIAFICO

Dame !

BERTRAND, à lui-même.

Ils ont compris, pourtant, les humbles mariniers !
Mais lui, ce trafiquant, ce dernier des derniers,
Dans sa laide cervelle étroite et mercantile,
Déshonorait l'idée en la rendant utile !
Aussi pur, aussi grand que soit ce que l'on fit,
Il y aura des gens pour y chercher profit !
Peut-on donc tout souiller par un calcul infime ?
— Ah ! que n'entendez-vous ceci, frère Trophime !...

SQUARCIAFICO

Penser que ce maudit Manuel que je hais
Épousera bientôt...

BERTRAND, violemment.

Oh ! pour cela, jamais !

SQUARCIAFICO, à part.

Tiens ! tiens !

BERTRAND

Non, jamais ce barbare, je le jure,
N'étreindra la fragile et rare créature !

SQUARCIAFICO, à part.

Pourrait-on relever notre combinaison ?

Haut.

Pauvre Rudel, il meurt plus tôt que de raison !

Bertrand, plongé dans ses réflexions, n'a pas l'air d'entendre. Squarciafico se rapproche.

Elle l'eût épousé, certe, aimant les poètes
Et les Francs ; il était les deux, — comme vous êtes ! —
Puis ce fameux voyage était d'un sûr effet,
— Voyage que d'ailleurs, aussi, vous avez fait ! —
Mais il meurt. C'est le sort ! L'homme passe trop vite.
De ce qu'il accomplit jamais il ne profite.
Au moment de toucher la prime, il est mourant.
— L'affaire réussit au second qui la prend.

BERTRAND

Oh ! ce mât ! Si j'allais voir flotter à sa cime
L'affreux signal de mort !...

SQUARCIAFICO, se rapprochant de lui.

Enfant ! enfantissime !
Qui parle pour un autre, et pour un mort, pouvant
— Oh ! si facilement ! — parler pour un vivant !

BERTRAND se retourne et le regarde. Squarciafico recule.

Tu dis ?

SQUARCIAFICO

Rien.

BERTRAND, le saisissant à la gorge.

Misérable !

SQUARCIAFICO, se dégageant.

Hé ! là ! J'admire comme
Vous me remerciez de mes conseils, jeune homme !

BERTRAND

Ah ! je t'écraserai!...

SCÈNE V

LES MÊMES, MÉLISSINDE, SORISMONDE, LES FEMMES DE MÉLISSINDE, portant son manteau, son diadème et son sceptre.

MÉLISSINDE

Quel est ce bruit ?

BERTRAND, à Squarciafico.

Serpent !

SQUARCIAFICO

Serpent, soit ! Mais qui veut m'écraser s'en repent !

BERTRAND

De ta vile piqûre au talon je n'ai cure !

SQUARCIAFICO

Je la ferai peut-être au cœur, cette piqûre !

MÉLISSINDE, s'avançant frémissante.

Mon hôte menacé par toi, fourbe éhonté !
Sois donc avant demain sorti de ma comté !
Et si dans Tripoli tu te trouves encore
A l'aube, tu seras mis en croix à l'aurore !

SQUARCIAFICO

Banni !... Mais c'est la ruine !

A Bertrand.

Et pour toi ! — Tu verras !...
Je saurai me venger !

En sortant.

Ces Français, quels ingrats !

MÉLISSINDE, à Bertrand.

Vous voyez, j'ai banni cet homme pour vous plaire.

BERTRAND

Cet homme avait, cet homme...

MÉLISSINDE

Il vous mit en colère.

Cela suffit. Mais nous partons dans un instant.
Descendez et voyez si ma galère attend,
Si mes nochers... Allez...

Bertrand la regarde un moment comme égaré, puis sort brusquement.

SCÈNE VI

MÉLISSINDE, SORISMONDE, LES FEMMES, un moment.

MÉLISSINDE, à Sorismonde, nerveuse.

Donne mon diadème !
Ne m'ayant jamais vue, oh, bien sûr, ce qu'il aime,
C'est la Princesse, en moi ! — Par conséquent, je dois
Apparaître en Princesse, avec mon sceptre aux doigts !



BERTRAND. — *Votre éclatante nef, toute parée, attend*
Et déjà les nochers...

Donne mon sceptre ! — Hélas ! je me soutiens à peine ! —

Elle essaye de mettre son manteau, puis le rend à ses femmes.

Descendez ce manteau, qui m'est une géhenne,
Dans la galère..... Allez ! Allez vite ! — Toujours
Plus lourds, ces cabochons, ces ors, toujours plus lourds ! —
Au moment d'arriver, je reprendrai ces pierres !

Les femmes sortent, emportant tous les insignes. A Sorismonde.

Crois-tu qu'il me faudra lui fermer les paupières ?

SORISMONDE

Ce spectacle à vos nerfs émus sera malsain.
Envoyez votre prêtre ou votre médecin !

MÉLISSINDE

Ah ! tes façons d'arranger tout sont désinvoltes !
C'est vrai que cependant j'ai d'obscures révoltes
A m'en aller vers lui, blême, prêt au tombeau,
Au lieu de garder l'autre ici, vivant et beau !

SORISMONDE

Défaites donc un lien chimérique, Madame !
Restez et reprenez votre liberté d'âme !
Puisque vous aimez l'autre, eh ! qui vous interdit ?...

MÉLISSINDE

J'aime l'autre ? — Ah ! c'est vrai, c'est vrai, je te l'ai dit !

SORISMONDE

Cet amour vous désole. Et moi, j'en suis ravie,
Car vous sortez du rêve et rentrez dans la vie !

MÉLISSINDE

Hélas ! la sœur des lys en est-elle donc là
Pour le premier qui, jeune et viril, lui parla ?

SORISMONDE

La nature, Madame, a de telles revanches !

MÉLISSINDE

Parce que j'ai tenu ses mains mâles et blanches
Qui, froides, ont repris, dans mes mains, leur chaleur...

SORISMONDE

Et parce que son front était beau de pâleur...

MÉLISSINDE

Et parce que son souffle !... Oh ! non, pas pour ces choses !



MÉLISSINDE. — *Le vitrail est fermé, te dis-je, plus d'effrois!*

Mais parce que d'abord je l'ai pris pour... Tu l'oses
Soutenir à toi-même, ô folle ! Comme si
Ce n'était pas l'amour qui t'abusait ainsi ?
Oui, sitôt qu'il nomma de sa voix grave et tendre
Celui que j'espérais sans plus oser l'attendre,
Mon cœur, impatient d'un prétexte à saisir,
Désira qu'il le fût, et crut à son désir !

SORISMONDE

C'est clair.

MÉLISSINDE

Que j'eusse appris jadis avec ivresse
Que mon rêveur tentait de joindre sa princesse !
Et maintenant, il vient, ce prince malheureux,
Il vient, et les dangers qu'il encourt sont affreux !
Il vient, et meurt d'avoir voulu venir, et celle
Qu'il réclame en mourant doute, hésite, chancelle,
Et douloureusement cherche à se dégager,
Parce qu'il a trop bien choisi le messager !

SORISMONDE

Eh oui !...

MÉLISSINDE

Trop bien choisi ! Comprends-tu, Sorismonde,
Pourquoi, si brun, il a parfois la voix si blonde,
Et, si fier, dans son œil timide et triomphant
L'irrésolution charmante d'un enfant ?
— Qu'à frapper l'orgueilleuse, Amour, tu fus rapide !

SORISMONDE

Vous aimez. Donc, restez. La raison...

MÉLISSINDE

Est stupide !
La raison est stupide et ne croit qu'au normal,
Et n'admet que le bien tout bien, le mal tout mal !
Ah ! il y a pourtant bien des mélanges troubles !
Il y a bien des cœurs désespérément doubles !
Celui dont si longtemps mes rêves furent pleins,
Celui qui meurt pour moi, je l'aime, je le plains.
Et l'autre je l'adore ! et ma souffrance est telle

Qu'il me semble, mon âme, entre eux, qu'on l'écartèle !

SORISMONDE

Faites donc sur la nef une apparition,
Et vous pourrez après...

MÉLISSINDE

Conciliation
Que ta raison devait proposer ! Ruse indigne !
A ce vil dénouement, que, moi, je me résigne ?
Faire mourir Joffroy Rudel entre mes bras
Et revenir avec son ami, n'est-ce pas ?
Ah ! c'est bien le conseil que doit donner le monde.
Non, pas cela ! Rien de médiocre, Sorismonde !
Pas de bonheur au prix d'un compromis commun !
J'ai rêvé d'un amour sublime, j'en veux un :
Si par l'étrangeté mystique il n'est sublime,
Qu'il le soit par l'orgueil partagé d'un grand crime !

SORISMONDE

Qu'allez-vous chercher là d'encore plus subtil ?

MÉLISSINDE

S'il se savait aimé, Bertrand, que ferait-il ?

SORISMONDE

Ah ! je comprends...

MÉLISSINDE

Voilà ce qui surtout me tente.

SORISMONDE

Vaincre sa loyauté, — peut-être résistante ?

MÉLISSINDE

Eh bien, oui, ce serait un atroce succès.
Mais quelle n'a rêvé de ces cruels essais ?
Oui, quelle femme un peu digne du nom de femme?
Qu'on doit l'aimer, celui que l'on rendit infâme
Et qu'il faut consoler de ce qu'il fit pour nous !
Hommes, qu'à notre cœur ce doit donc être doux
De voir humilié pour nous d'une bassesse
Ce misérable honneur dont vous parlez sans cesse !
Quelle ne s'est sentie, ainsi que je me sens,
Le désir d'être la mauvaise aux yeux puissants,

Brisant d'une vertu la marche triomphale,
— La Dalila, pas tout à fait, non, mais l'Omphale ?
Garrotter un héros d'un seul cheveu d'or fin !
Quelle est celle de nous qui ne serait, enfin,
Heureuse de tenir dans ses bras un Oreste
Dont le Pylade meurt, qui le sait, — et qui reste !

SCÈNE VII

MÉLISSINDE, BERTRAND.

BERTRAND, entrant.

Votre éclatante nef, toute parée, attend,
Et déjà les nochers...

MÉLISSINDE, à elle-même.

Horriblement tentant.

Sorismonde s'est éloignée et sort.

BERTRAND

Pourquoi me regarder de ces larges yeux vagues ?
Pourquoi tourmentez-vous avec fièvre vos bagues ?

MÉLISSINDE

Peut-être ai-je un motif qui me rend importun
De vous suivre là-bas...

BERTRAND, vivement.

Vous n'en avez aucun !

MÉLISSINDE

Pourtant, je temporise encore, et je frissonne...
— Et si j'aimais quelqu'un ?

BERTRAND, violemment.

Non, vous n'aimez personne !

MÉLISSINDE

Il a bien dit cela ! — Mais hélas ! c'est ainsi :
J'aime, et c'est l'amour seul qui me retient ici.



MÉLISSINDE. — *Comme à ton large col cette agrafe est d'un bel Effet! Qui t'a donné cela!*

BERTRAND, bondissant.

Vous en aimez un autre !... Ah ! — Qui ? — Je tuerai l'homme !

MÉLISSINDE

Vous ne le tueriez pas sachant comme il se nomme !

BERTRAND, hors de lui.

Son nom, dites-le-moi !

MÉLISSINDE

Faut-il ?

BERTRAND

Oui !

MÉLISSINDE, marchant sur lui avec langueur.

Faut-il ?

BERTRAND, reculant épouvanté.

Non !

Ne dites pas son nom ! Ne dites pas son nom !
Car si c'est celui-là...

Tirant son épée.

Lui, surtout, je le tue !

MÉLISSINDE

Oh ! ne vous frappez pas, puisque je me suis tue !

BERTRAND, laissant tomber son epee.

Je suis un chevalier déloyal.

MÉLISSINDE

Votre honneur
Est sauf.

BERTRAND

Non ! — Car je viens d'éprouver du bonheur !

MÉLISSINDE

Ah ! je suis fière alors de votre félonie !

BERTRAND

Mais je ne peux pas être un voleur d'agonie !
Va vers le malheureux ; ton cœur n'est pas mauvais !

MÉLISSINDE

Et c'est pourquoi je n'y vais pas. Car si j'y vais !...

Je tremble que mon cœur s'attendrisse et se laisse
Reprendre à quelque idée absurde de noblesse !
Pourrai-je devant lui me défendre d'émoi ?
Je l'ai longtemps aimé, Bertrand, comprenez-moi.
Il était, — je le sens, hélas ! et j'en soupire ! —
Mon âme la meilleure, et vous êtes la pire !
Pour pouvoir être à vous, à toi, je ne veux pas
Voir les yeux de Rudel ! Je n'irai pas là-bas !
A moins que maintenant vous n'insistiez encore !

BERTRAND

Ah ! que sais-je ?... Je veux... Rudel... Je vous adore !
— Non, détourne de moi ce regard de langueur !
Ce vitrail ouvert là, sur la mer, me fait peur.

MÉLISSINDE court au vitrail, le ferme brusquement et s'y adosse.

Eh bien, il est fermé !... Là, je t'ai, je te garde.
Fermé, te dis-je, et plus jamais on n'y regarde !
Ignorons ! N'est-on pas très bien dans ce palais ?

Elle descend vers lui.

Il y a des parfums dans l'air, respirons-les !
De ce palais, jamais, jamais plus, tu ne bouges.
Tu vois, on a jonché de chaudes roses rouges
Le sol fleurdelisé ce matin de lys froids.
— Le vitrail est fermé, te dis-je, plus d'effrois ! —
J'ai renié la pâle fleur des songeries
Pour la fleur amoureuse... Il faut que tu souries !
Va, nous ne saurons rien, et comment saurions-nous ?
Nous n'interrogerons personne. A mes genoux
Tu vivras. Rien n'est vrai d'ailleurs que notre étreinte.
Quel remords aurions-nous, et quel sujet de crainte ?
Qui donc nous a parlé d'une nef, d'un Rudel ?
Personne ! Rien, sinon notre amour, n'est réel !
Derrière ce vitrail, la rive d'or s'échancre
D'un golfe bleu, tout bleu, sans une nef à l'ancre !
Un jour, dans bien longtemps, quand nous le rouvrirons,
Ce vitrail, de nos peurs absurdes nous rirons,
Car nous ne verrons rien ! Et quelle est cette histoire
D'une voile qu'on doit hisser, d'étoffe noire ?
C'est un conte, Bertrand ? — Le vitrail est fermé ! —
Ne pense à rien, ne pense à rien, mon bien-aimé !

Et pourquoi supposer quelque chose d'horrible
Derrière ce vitrail ? Il n'a pas l'air terrible.
Tu vois, il rit, avec de l'or et de l'émail...

BERTRAND

Vous ne pouvez que me parler de ce vitrail.

MÉLISSINDE

Mais c'est faux. Je ne peux vous parler... — Oh ! je t'aime !
Je ne veux te parler que de toi, de moi-même.
Comme à ton large col cette agrafe est d'un bel
Effet ! Qui t'a donné cela ?

BERTRAND

Joffroy Rudel.

MÉLISSINDE

Eh bien ! quoi ! tu n'as qu'à l'arracher !...

BERTRAND

O mon frère,
C'est avec tes joyaux que j'ai plu !

MÉLISSINDE

Pour me plaire,
Tu n'avais qu'à venir dans ton justaucorps brun
Souillé, troué, sentant la bataille et l'embrun,
Avec ton air de jeune aventurier farouche,
Et ton col aurait eu pour agrafe ma bouche !
Ne te recule pas. Donne tes yeux charmants.
Quand ton regard me fuit, tu sais bien que tu mens.
Tu sais bien...

BERTRAND

Je sais bien que ta voix me pénètre.

La fenêtre s'ouvre brusquement, comme sous une rafale.

MÉLISSINDE

Ah ! le vent de la mer a rouvert la fenêtre !...

BERTRAND

La fenêtre est rouverte.

MÉLISSINDE

Allez la fermer !



MÉLISSINDE. — *On évite*
De se trouver en face... et l'on approche, ainsi !...

BERTRAND

Non !
J'aurais trop peur de voir la voile à l'horizon.

MÉLISSINDE

On détourne les yeux, et puis on ferme vite.

BERTRAND

Non ! je regarderais, je le sens !

MÉLISSINDE, se levant pour aller à la fenêtre en rasant le mur.

On évite
De se trouver en face... et l'on approche, ainsi !...

Au moment d'arriver, elle hésite, n'ose pas la fermer, recule à pas lents, toujours rasant le mur, et vient tomber à côté de Bertrand, sur le divan.

Eh bien ! restons ici !... l'on ne voit rien d'ici.
Ensevelissons-nous dans notre amour profonde,
Et faisons comme tous les heureux de ce monde !

BERTRAND

Ah ! que dis-tu ?

MÉLISSINDE

Je dis que ceux qui sont heureux
Ont tous cette fenêtre ouverte derrière eux,
Et sentent tous, au froid qui leur souffle sur l'âme,
Qu'ouverte derrière eux la Fenêtre réclame !
Mais tous restent blottis, refusent d'aller voir :
Car ils verraient la nef d'un douloureux devoir
Les appelant loin du bonheur qui les accroche ;
Ou bien, s'il est trop tard, ils verraient le reproche
De tes plis noirs flottant obstinément, Remords !
Aussi, dans leurs coussins blottis, ils font les morts.
Tous, ils veulent garder le cher bonheur, le rêve
Qu'un seul regard jeté par la fenêtre enlève !
Tous veulent ignorer s'ils sont des assassins !...
Faisons comme eux : restons dans les lâches coussins !

Elle l'enlace et se renverse avec lui dans les coussins.

BERTRAND

Oui, restons ! Mais hélas ! hélas ! ô pauvre femme,
Le pouvons-nous ? Hélas ! ai-je l'âme, as-tu l'âme
Qu'il faudrait pour cela, pour être heureux ainsi ?
Ah ! nous ne sommes pas de ces gens-là !

MÉLISSINDE

Mais si !
Je t'aime !

On entend un tumulte joyeux monter par la fenêtre.

BERTRAND, tressaillant.

Qu'est cela ?

MÉLISSINDE

Mais, rien, rien, les tapages
Sur la terrasse, là, des valets et des pages.

DES VOIX, au dehors.

Un... trois... huit !

MÉLISSINDE

Ce n'est rien, te dis-je, écoute-les.
Ils viennent là, souvent, jouer aux osselets.

LES VOIX

Tra la ï ! — Qu'il fait beau !

TROISIÈME ACTE



MÉLISSINDE. — *Bertrand, la voile est blanche!*

BERTRAND

Mélissinde, je t'aime!
Quelle fée a prévu dans ton nom de baptême,
Dis, tes cheveux de miel et tes lèvres de miel ?

LES VOIX

La mer est belle !... — Oh ! Oh ! regardez !

BERTRAND, tressaillant.

Juste ciel !
Quoi ? Que regarde-t-on ?

MÉLISSINDE

Mais, au loin, quelque chose !

UNE VOIX

Voyez-vous cette nef ?

BERTRAND

C'est de la nef qu'on cause !

MÉLISSINDE

Eh bien, n'écoute pas !

BERTRAND

Je ne peux pas. Ces voix...

MÉLISSINDE

Moi, je n'écoute rien !... Ah ! qu'ont-ils dit ?

BERTRAND, avec un geste découragé:

Tu vois !

MÉLISSINDE

Il n'est pas qu'une nef ! Pourquoi donc aller croire ?...

UNE VOIX

Oui, regardez, ils ont hissé la voile noire !
Mouvement de Mélissinde et de Bertrand.

UNE VOIX

Je descends jusqu'au port ! — Les autres, venez-vous ?
Bruit de voix et de pas qui s'éloignent. Bertrand et Mélissinde, sans oser plus se regarder se séparent lentement. Un très long silence.

MÉLISSINDE, enfin, d'une voix à peine saisissable.

Eh bien ?

BERTRAND

Eh bien ! quoi ?... rien !...

Il prend machinalement l'écharpe de Mélissinde restée sur les coussins et la respire.

Ce parfum est très doux.
Que me disiez-vous donc que c'était, tout à l'heure ?...

MÉLISSINDE

Oui... je... De l'ambre.

BERTRAND

Votre écharpe... Je l'effleure
Des lèvres ; votre écharpe...

S'abattant comme une masse avec des cris terribles et des sanglots.

Oh ! oh ! oh !... C'est fini !
Mort !... Il est mort ! lui, mort ! mon frère, mon ami !
C'est fini ! Qu'ai-je fait ? Sans le bonheur suprême
Qu'il rêvait ! Qu'ai-je fait ? Qu'avez-vous fait vous-même ?

MÉLISSINDE

C'est affreux. Mais du moins, maintenant, je vous ai.

BERTRAND

Oui, vous avez un traître, oh ! le digne épousé !...

MÉLISSINDE

Mais traître par amour, n'est-il pas beau de l'être?

BERTRAND

Ah ! je n'ai même pas la beauté d'un grand traître !
Je suis non le héros de qui le crime est fier,
Mais l'enfant qu'amollit chaque douceur de l'air,
Le faible cœur dont l'existence à la dérive
N'est qu'une trahison incessante et naïve !
Mais me faire trahir, c'est trop facile, moi !
J'appartiens tout entier au plus récent émoi
Oui, je fus ce matin héroïquement brave,
Et puis, voilà !... pour un parfum, je suis esclave !
Le moment me possède ! Oh ! je me connais bien.
Vous m'avez, dites-vous ? M'avoir, c'est n'avoir rien,
C'est avoir un jouet de la brise, un poète
Instable, une eau fuyante où l'heure se reflète !

MÉLISSINDE

Bertrand, vos remords vous égarent...

BERTRAND

Mes remords
Prouvent que je ne suis pas même de ces forts
Qui, le crime achevé, s'en font une noblesse !
Mes remords, c'est encore et toujours ma faiblesse !
Mais je suis le dernier des misérables, mais,
Soit en bien, soit en mal, je n'achève jamais !
Oui, j'ai de beaux élans ; je promets ; ma voix vibre ;
Mais de persévérer je ne suis jamais libre !
Oh ! ce long dévouement pour trahir à la fin !
Ce crime, pour après s'en repentir en vain !

MÉLISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Ah ! puisses-tu, souffrant de ta méprise,
Me mépriser autant que, moi, je me méprise,
O toi qui par ton art circéen et subtil
M'as perdu, qui pour un caprice...

MÉLISSINDE, atterrée.

Que dit-il ?
N'a-t-il vu qu'une femme en moi, qui s'est offerte ?
Et n'a-t-il pas, au crime, au remords, à la perte
De l'honneur, aperçu de compensation
Dans une entière et très altière passion ?
Seule je suivais donc mon rêve grandiose ?
— Et nous fîmes, voilà pourquoi, l'horrible chose !

BERTRAND, hors de lui.

Oui, c'est elle qui m'a perdu, c'est elle !...

Tombant à genoux et pleurant.

Non,
Je n'ai pas dit cela ! Ho ! pardonne ! Oh ! pardon !
Après ce que j'ai fait, j'ai besoin de tes lèvres !
C'est impossible, après cela, que tu m'en sèvres.
Il faut à mes remords tes cheveux pour linceul.
Je ne veux plus, je ne peux plus demeurer seul.

MÉLISSINDE

Non, trop tard ! Laissez-moi ! Quels sentiments infimes !
— Voilà pourquoi, la chose horrible, nous la fîmes ! —
Mais puis-je t'accabler, malheureux, quand sur moi



Composition inédite de
LÉVY DHURMER.

PÉGOFAT
Une galère en or qui lance des rayons!



BERTRAND. — *C'est fini ! Qu'ai-je fait? Sans le bonheur suprême*
Qu'il rêvait ! Qu'ai-je fait? Qu'avez-vous fait vous-même?

Je suis déçue, hélas, encor plus que sur toi !
Que l'oubli dans tes bras était donc peu suprême,
Et comme je restais divisée en moi-même !
Hélas ! grande inquiète, ô mon âme, où, comment,
Connaîtras-tu jamais l'entier rassasiement ?
Éternelle assoiffée, affamée immortelle,
Le pain, où donc est-il ? La source, où donc est-elle ?

BERTRAND

Tout est fini !

MÉLISSINDE

Fini.

BERTRAND

Mélissinde...

MÉLISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Et penser ce qu'il a dû souffrir en mourant :

MÉLISSINDE, allant vers la fenêtre.

Grâce, cher mort trahi, ne prends pas de revanche.
J'irai chercher ton corps...

Avec un grand cri.

Bertrand ! la voile est blanche !

BERTRAND

Dieu !

MÉLISSINDE

Mais on a parlé...

BERTRAND, qui a couru au vitrail.

De la voile de deuil
De ce vaisseau qui fuit, emportant le cercueil
Du Chevalier aux Armes Vertes à Byzance !
Oh ! mais à notre nef, qui, là-bas, se balance,
La voile est blanche encor !

MÉLISSINDE

Blanche sur le ciel bleu !
Blanche comme un espoir de pardon ! Oh ! mon Dieu,
Prolongez la blancheur encor de cette voile,
Car cette voile blanche est ma suprême étoile !
Devoir dont vainement on étouffe l'appel,
Je viens vers toi ! Je viens vers toi, Joffroy Rudel !
Oui, je viens ! Et tu m'es, à cette heure dernière,
Plus cher de tout le mal que j'ai failli te faire !

Elle sort.

RIDEAU





Même décor qu'au premier acte. Jour de rose et d'or qui précède le coucher du soleil, — Joffroy Rudel, à la même place, sur son grabat, au fond. Plus livide que le matin. les yeux toujours fixés sur la terre, complètement immobile. A côté de lui, l'observant, maître Érasme. Agenouillé, la tête enfouie dans ses mains, au pied du grabat, frère Trophime. A droite, à gauche, les mariniers, très exaltés contre Squarciafico, qui, les bras croisés, debout au milieu de la scène, tourné, tête nue, vers Joffroy Rudel, achève de parler. Murmure violent. Le pilote retient les mariniers qui veulent se jeter sur lui.

SCÈNE PREMIERE

JOFFROY RUDEL, FRÈRE TROPHIME, ÉRASME, SQUARCIAFICO, LES MARINIERS : BRUNO, BISTAGNE, MARRIAS, PÉGOFAT, TROBALDO, FRANÇOIS, ETC.

SQUARCIAFICO

Voilà ce que j'avais à vous dire !... Elle l'aime,
Il l'aime !... Et leur retard s'explique de lui-même !

LES MARINIERS

Assez ! — Bâillonnez-le !

Joffroy Rudel ne détourne pas les yeux de la terre, et pas un muscle ne tressaille sur son visage.

LE PATRON, aux mariniers.

Laissez-le parler !

LES MARINIERS

Chut !
Le lâche ! — Il veut tuer le prince ! — Dans quel but ?

SQUARCIAFICO, parlant au Prince.

Oui, votre ami Bertrand...

PÉGOFAT

Tu mens !

SQUARCIAFICO

Non ! La Princesse...

BRUNO

La Princesse ! jamais !

FRANÇOIS

C'est faux !

LE PATRON

Mais qu'on le laisse
Parler !

Joffroy Rudel n'a pas tressailli, et ses yeux regardent toujours au loin.

SQUARCIAFICO, plus fort.

Donc le félon...

BISTAGNE

C'est toi !

SQUARCIAFICO

Mais ils sont fous !
Oui, là-bas, elle et lui, Prince ! m'entendez-vous ?
Tandis que votre cœur s'obstine à les attendre...

ÉRASME

Le prince ne peut plus, Messire, vous entendre.

SQUARCIAFICO

Ah ! ce serait pourtant un supplice bien grand,
Pour l'autre, de savoir que le prince, en mourant,
A tout su ; ce serait le supplice le pire !

ÉRASME

Le prince ne peut rien entendre, ni rien dire.
Il ne garde de vie encor que dans les yeux.

SQUARCIAFICO

Oh ! mais il faut qu'il sache !...

ÉRASME

Il n'entend plus.

FRÈRE TROPHIME, levant le regard au ciel.

Tant mieux.

SQUARCIAFICO

O rage !

Au patron.

Vous, du moins, si l'hypocrite fourbe
Ose ici revenir, et s'il pleure, et s'il courbe
Faussement le genou devant le mort trahi,
Dites-lui que Rudel l'a méprisé, haï,
Maudit, et qu'il a pu, quand j'ai parlé, m'entendre !

LE PATRON, aux mariniers, montrant Squarciafico.

Je vous livre cet homme, et vous pouvez le pendre.

SQUARCIAFICO

Comment ?

LES MARINIERS

A mort ! Menteur ! Blasphémateur !

PÉGOFAT

Jamais
La Princesse n'eût fait cela !

SQUARCIAFICO

Mais...

BRUNO

Pas de mais !
Nous n'admettrons jamais qu'on touche à la Princesse.

FRANÇOIS

Elle viendra !



BRUNO. — *Pas de mais !*
Nous n'admettrons jamais qu'on touche à la Princesse.

BISTAGNE

C'est sûr !

TROBALDO

On en a la promesse
De messire Bertrand !

SQUARCIAFICO

Écoutez... puis après...

PÉGOFAT

Ah ! vous devez avoir de fameux intérêts
A faire ce mensonge !

SQUARCIAFICO

Oh ! mais quelles cervelles !

BRUNO

Ah ! tu viens apporter des mauvaises nouvelles ?

SQUARCIAFICO

Mais...

MARRIAS

Tu viens arracher aux malheureux l'espoir ?

SQUARCIAFICO

Mais...

FRANÇOIS

Tu viens dire à ceux qui vivent pour la voir
Qu'ils ne la verront pas ?...

SQUARCIAFICO

Mais...

PÉGOFAT

Ta malice couvre
De bave notre idole à tous !

SQUARCIAFICO

Mais je vous ouvre
Les yeux !

TROBALDO

Si nous voulons les garder fermés, nous !

SQUARCIAFICO

Vous êtes fous !

JUAN

Et si nous voulons être fous !



Les Mariniers. — *Si !... Vise bien !*

FRANÇOIS

Ah ! tu veux nous ôter la Princesse lointaine !
C'est bon, c'est bon, on va te suspendre à l'antenne !

PÉGOFAT

Non ! lui hacher le col !

BRUNO

Non ! des supplices lents !

FRANÇOIS

Nous leur coupons le pied, nous autres, Catalans !

SQUARCIAFICO

Oh ! oh !

BISTAGNE

Arrachons-lui la langue !

SQUARCIAFICO, d'une voix mourante.

Ah !

TROBALDO

Les narines !

SQUARCIAFICO

Non !

PÉGOFAT

Faisons-lui comme on leur fait dans les marines
Du Nord : Clouons au mât sa main, en y plantant
Un couteau bien tranchant, dans la paume, au mitan

Puis, lui-même, il devra, sous le fouet, sans coup brusque,
Retirant doucement sa main, se l'ouvrir jusque
Vers l'entre-deux des doigts !

SQUARCIAFICO

Moi, ma main ? — Non, pitié !

PÉGOFAT, tranquillement.

Quelquefois on en laisse au mât une moitié.

SQUARCIAFICO, se débattant.

Mais je suis citoyen de Gêne !

Tous les mariniers s'écartent de lui.

BRUNO

Hein ?

FRANÇOIS

Oh !

BISTAGNE

Ah !

TROBALDO

Diable !

PÉGOFAT

Qu'allions-nous faire là, nous, d'irrémédiable ?
... Messire est citoyen de Gêne !

Tous s'inclinent devant Squarciafico.

SQUARCIAFICO, rassuré et gouailleur.

Ah ! ah !

Promenant un regard assuré autour de lui

Génois !...

Tous saluent de nouveau.

BRUNO, se relevant.

Alors !...

Changeant brusquement de ton et empoignant Squarciafico au collet.

Je m'en soucie autant que d'une noix.

SQUARCIAFICO, ahuri.

Hein ?

FRANÇOIS, le poussant vers le plat-bord pour le précipiter

A l'eau donc, Génois, et nage jusqu'à Gêne !

SQUARCIAFICO

Au secours !

FRÈRE TROPHIME, accouru.

Non ! C'est suffisant !

PÉGOFAT

Prière vaine !
Il peut nager, il n'est pas cousu dans un sac !

SQUARCIAFICO, se cramponnant au bord.

J'ai de l'argent...

LES MARINIERS

A l'eau !

SQUARCIAFICO

J'ai de l'or... Je vous...

MARRIAS

Flac !...

On le jette à l'eau.

FRÈRE TROPHIME

Qu'avez-vous fait ?

BRUNO

Noyé, dans la fleur de son âge.



BRUNO. — *Voyez, là-bas ! C'est rose ! C'est doré ! Cela vient.*

FRANÇOIS, à frère Trophime.

Laissez ! C'est un méchant ! Il sait nager !...

LA VOIX DE SQUARCIAFICO, railleuse au dehors.

Je nage !

BISTAGNE

Eh bien ! attends !

Il prend un arc, le bande, et vise.

FRÈRE TROPHIME

Non ! non !

LES MARINIERS

Si !... Vise bien !

Tout le monde est porté à droite et penché pour suivre des yeux Squarciafico. Érasme seul est resté à côté de Joffroy Rudel qui n'a pas paru soupçonner cette scène.

ÉRASME

Holà !

Le Prince ! Regardez ! Je ne sais ce qu'il a !

Tout le monde se retourne, et l'on voit Joffroy Rudel, dont la main s'est lentement soulevée et montre au loin quelque chose.

FRÈRE TROPHIME

Il a vu quelque chose !

PÉGOFAT

Il montre quelque chose !

BRUNO

Oh ! mais il a raison ! Voyez là-bas ! C'est rose !
C'est doré ! Cela vient !

FRANÇOIS

Oh ! mais il a raison !
On voit venir sur l'eau toute une floraison.

Une bouffée de musique arrive.

BISTAGNE

Noël ! Car le Génois a menti, par cautèle !
On n'en peut plus douter !... Des musiques !... C'est Elle !...

PÉGOFAT

Une galère en or qui lance des rayons !

BRUNO, courant comme un fou et bousculant tout le monde.

C'est Elle ! Je vous dis que c'est Elle, voyons !

Les échelles se garnissent de mariniers ; ils sont tous debout sur le bastingage ou grimpés dans les vergues et agitant leurs bonnets.

FRÈRE TROPHIME, tombant à genoux.

Merci de n'avoir pas permis, ô divin Père,
Qu'au moment de mourir cette âme désespère !

La musique devient plus distincte.

PÉGOFAT

Elle approche ! Voyez les pennonceaux pourprés !

BRUNO

La voile est de cendal vermeil !

FRANÇOIS

Tous les agrès
Fleuris !

BISTAGNE

Pareille nef, en vit-on jamais une !
C'est un petit jardin suspendu que la hune !

TROBALDO

Des violes d'amour ! Écoutez !

BRUNO

Regardez !
Jusques aux avirons qui sont enguirlandés !

PÉGOFAT

Si bien que chaque fois qu'ils relèvent leurs pales,
Ils laissent sur les flots des plaques de pétales !

LES MARINIERS

La vois-tu, la Princesse ? — Où donc est-elle ? — Elle est
Debout, sous l'écarlate en feu du tendelet !

JUAN

Qu'Elle est belle !

LE PATRON

La nef glisse vite et se berce,
Laissant traîner dans l'eau de grands tapis de Perse !

ÉRASME

Des triangles, des luths et des psaltérions !

FRÈRE TROPHIME

La reine de Saba !

MARRIAS

Levons les bras ! — Crions !

TOUS, agitant leurs bras.

Mélissinde ! — Gloire à la Princesse ! — Ho ! ho ! Vive
La Princesse ! — Noël !

ÉRASME

Qu'est-ce donc qui m'arrive ?
Ça me prend à la gorge.

Il crie.

Ho ! Noël !

Se retournant vers frère Trophime.

J'ai crié !

FRÈRE TROPHIME, lui serrant la main.

Et comme à tous, des pleurs dans vos yeux ont brillé !

LE PATRON

La galère, à tribord, va nous être agrafée !
Abattez-moi tout ça, pour qu'elle entre, la fée !

A coups de hache, ils élargissent l'ouverture du plat-bord.

FRÈRE TROPHIME

Le prince ! Son manteau ! Vite, il faut le parer !
Transportons-le plus loin, — pour pouvoir préparer
Mélissinde à le voir. Las ! car ce pauvre prince
Est effrayant. L'œil est vitreux. Le nez se pince.

LE PATRON

La voilà !

PÉGOFAT

Tous ! jetons nos vestes sous ses pas !

Ils font sur le pont un chemin avec les haillons arrachés de leurs épaules.

TOUS, à voix étouffée.

Silence ! — Rangez-vous ! — Elle ! — Ne poussez pas !
— A genoux ! — Elle ! — Chut ! — Elle !

Un grand silence s'est fait. Les violes se sont tues. La galère s'arrête sans bruit. On en voit monter des vapeurs d'encens, et, sous le tendelet, Mélissinde paraît. Elle reste un instant immobile.

UN MARINIER, dans le silence, dit doucement.

La sainte Vierge !

Deux esclaves sarrasins s'avancent pour dérouler au-devant de Mélissinde un riche tapis. Elle les arrête du geste, et d'une voix émue :

MÉLISSINDE

Non ! non ! Je veux marcher sur ces haillons de serge !

Elle avance à pas très lents, regardant avec stupeur autour d'elle. — Les femmes se rangent au fond sans bruit. Les musiciens restent dans la galère. Érasme et Trophime lui cachent Joffroy Rudel qui semble évanoui, les yeux clos.

QUATRIÈME ACTE



UN MARINIER. — *La sainte Vierge !*

SCÈNE II

LES MÊMES, MÉLISSINDE, SORISMONDE, FEMMES, ENFANTS, ESCLAVES, ETC., puis BERTRAND.

MÉLISSINDE, bouleversée de ce qu'elle voit.

Oh ! cette nef ! Ces gens qui pleurent ! — Rêvons-nous ? —
Oh ! tous ces pauvres gens qui, là, sont à genoux !
Pouvais-je imaginer une misère telle ?

Aux mariniers.

Oh ! mes amis !

PÉGOFAT

C'est Elle qui dit ça, — c'est Elle !

MÉLISSINDE, avançant.

Oh ! tous ces malheureux, haillonneux et hagards !
Et je mets de la joie en ces pauvres regards,
Moi ? — J'adoucis ces maux ? — Comme mon cœur se serre ! —
Pouvais-je deviner, même au récit sincère
Que me faisait Bertrand, pouvais-je m'émouvoir ?
Oh ! tout ce qu'on nous dit... rien, — il faut venir voir ! —

Avec un frisson involontaire.

Mais lui... Joffroy Rudel ?...

FRÈRE TROPHIME

Madame, du courage !
Il faut vous dire, — il est si mal ! — et son visage...

MÉLISSINDE

Ah !... son visage ? Eh bien, je vaincrai mon émoi !

FRÈRE TROPHIME, s'écartant et faisant écarter Érasme.

Alors... approchez-vous...

MÉLISSINDE, voyant Rudel.

Ho ! Dieu !

Elle glisse à genoux avec des sanglots

Pour moi,... pour moi !...

Elle pleure silencieusement... Les yeux de Rudel s'ouvrent, la voient, s'agrandissent, s'illuminent, et un sourire vient sur ses lèvres.

ÉRASME

Regardez !

MÉLISSINDE

Il sourit !... Oh ! ce sourire !... Dire...
Dire que j'aurais pu ne pas voir ce sourire !

FRÈRE TROPHIME

Nous l'avons revêtu de ses habits princiers.
Il n'a pas un instant douté que vous vinssiez.
Il n'entend ni ne parle. On craignait que sa vue...
Mais c'est lui, le premier de tous, qui vous a vue !

MÉLISSINDE, toujours agenouillée et le regardant.

Pendant l'affreux retard pas un instant douté !...

PÉGOFAT

Non, madame !

BRUNO

Pas plus que nous, en vérité !

MÉLISSINDE

Pas plus que vous?

LE PATRON

Morbleu, vous autres, bouches closes !

FRANÇOIS, avec force.

Même quand le Génois a raconté des choses :

MÉLISSINDE, terrifiée.

Le Génois ! — Devant lui ?

BERTRAND, qui depuis un moment a paru sur le pont.

L'infâme !... On aurait dû...

FRÈRE TROPHIME, à Mélissinde.

Il n'a rien entendu.

JOFFROY RUDEL, d'une voix faible.

Si, — j'ai tout entendu.

MÉLISSINDE, joignant les mains

Ah ! grand Dieu ! Qu'avez-vous pu penser ?... Quelle honte !...

JOFFROY, doucement.

J'ai pensé : qu'est-ce que ce méchant fou raconte ?
Oh ! mais je n'ai pas dit un mot, même tout bas !
Vous alliez arriver ! Il ne fallait donc pas
— Les mots étant comptés quand le souffle s'oppresse —
En dire un seul qui ne fût pas à la Princesse.

MÉLISSINDE

Dieu !

JOFFROY

Je n'écoutais pas cet homme seulement !
Je regardais là-bas. J'avais le sentiment
Qu'il fallait regarder là-bas, toujours, sans faute,
Que ce regard muet appelait à voix haute,
Et que sa fixité, la force de sa foi,
Irrésistiblement vous tireraient à moi,
Eussiez-vous même été d'un charme retenue !

MÉLISSINDE

Oh !...

JOFFROY

Et vous voyez bien que vous êtes venue.

Il aperçoit Bertrand.

Bertrand, merci ! Ta main ?

Bertrand, poussé par frère Trophime, s'avance et met en frissonnant sa main dans celle de Rudel.

Toi, tu ne m'as pas cru
Capable, au seul récit d'un mauvais inconnu,
D'outrager ton cher cœur même d'une pensée ?

Bertrand lui baise la main.

MÉLISSINDE

Oh ! cette foi si noble...

JOFFROY

Elle est récompensée !
Vous êtes là : j'ai donc tout ce que j'ai rêvé !

Avec un sourire.

La princesse est venue ; ô ma princesse, avé !

Il ferme les yeux, épuisé par ces paroles.

ÉRASME

Attendez. Il reprend force. Parler l'épuise.

BERTRAND, d'une voix sourde, à frère Trophime.

Je ne peux, ça m'étouffe, il faut que je lui dise...

FRÈRE TROPHIME

Quoi, mon fils ?

A Bertrand qui baisse la tête.

Non ! c'est trop à toi-même songer !
Tu voudrais par l'aveu lâche te soulager,



JOFFROY. — *Vous êtes là : j'ai donc tout ce que j'ai rêvé !*

Troubler, pour te sentir, moins vil, sa dernière heure !
Non ! garde le silence et que paisible, il meure !

BERTRAND

Mais il saura bientôt combien je le trompais !

FRÈRE TROPHIME

Alors son âme, ayant l'imperturbable paix,
Ne sera qu'indulgence et tendresse chrétienne,
Mon fils, en connaissant la misérable tienne.

MÉLISSINDE

Oh ! qu'il revienne à lui, mon Dieu ! Sa noble foi,
J'y répondrai ! J'incarnerai son rêve en moi !
En croyant à des fleurs souvent on les fait naître :
La dame qu'il voulut me croire, je veux l'être !
Je veux, pour expier, adoucir cette mort,
Et tant mieux s'il m'en coûte un douloureux effort !
Il faut que, grâce à moi, ce malheureux poète
Sorte, sans y penser, de sa vie inquiète,

Et prenne, tout distrait par mon sourire cher,
L'obscure voie où doit s'engager toute chair !
— Recouvrons de beauté ces minutes brutales !
Et dès qu'il rouvrira les yeux, pleuvez, pétales,
Parfums, élevez-vous en bleuâtres vapeurs,
Et vous, harpes, chantez sous les doigts des harpeurs !
— A nos pures amours, tu viendras, ô musique,
Ajouter chastement de l'ivresse physique !

ÉRASME

Le prince ouvre les yeux...

Les pétales pleuvent, la musique joue, les encensoirs s'agitent.

MÉLISSINDE, se penchant vers lui.

Prince Joffroy Rudel...

JOFFROY

Je n'avais pas rêvé...

MÉLISSINDE

Je viens à votre appel...
Je savais votre amour et sa longue constance
— Oui, depuis bien longtemps et par plus d'une stance,
Des pèlerins qui vont chantant, et des jongleurs !
Vous étiez donc pareil à nos palmiers en fleurs
Dont les fleurs sont, au loin, à d'autres fiancées...
Vers les miennes venaient, dans le vent, vos pensées !
Quand vous pleuriez, le soir, des pleurs qu'on croyait vains,
Mon âme les sentait ruisseler sur mes mains !
Mais puisque vous voulez connaître l'Inconnue,
Puisque vous m'appelez, prince, je suis venue,
Et vous voyez, je suis venue, ô mon ami,
Parmi les encensoirs qu'on balance, parmi
Les parfums de cyprès, de santal et de rose,
Tandis que tinte au loin la cloche de Tortose
Et que vibrent les luths et les psaltérions,
Puisque c'est aujourd'hui que nous nous marions !

JOFFROY, ébloui.

Une pareille joie est-elle bien certaine ?

MÉLISSINDE

Comment la trouvez-vous, la Princesse lointaine ?



MÉLISSINDE. — *Sur ma poitrine, je vous berce*
Tout doucement comme un petit.

JOFFROY

Je la regarde... éperdument ! — Oh ! tous mes vœux !
Elle est bien comme je voulais ! Ses longs cheveux
Échappent au tressoir en une double vague,
Et mon dernier soleil rit dans sa grosse bague !
Tu fais trembler pour son col frêle, ô lourd collier !
Son sourire étranger m'est déjà familier !
Sa voix, où l'on entend un tumulte de sources,
Se boit comme une eau fraîche après de longues courses,
Et ses yeux, dépassant tout espoir, ses yeux pers
Sont si larges et si profonds que je m'y perds !

MÉLISSINDE, lui mettant au doigt sa bague.

Voici pour votre doigt ma bague d'améthyste
Dont la couleur convient à notre bonheur triste ;
Lui passant au cou son collier.
Voici pour votre cou mon collier à blason !
Défaisant tous ses cheveux sur lui.
Et voici mes cheveux, puisque, nouveau Jason,
Ils sont la Toison d'or qu'au prix de tant de luttes,
De tant de maux, de tant de soupirs, vous voulûtes !
O pèlerin d'amour sur les glauques chemins,
Voici les mains que vous chantiez, voici mes mains !
Et voici, puisqu'il fut votre but de l'entendre,
— Écoutez bien, — voici ma voix, soumise et tendre !

JOFFROY

Ils vous font peur, mes yeux déjà gris et vitreux ?

MÉLISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos yeux !

JOFFROY

Mes lèvres vous font peur, que gercèrent les fièvres ?

MÉLISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos lèvres !
Silence.

JOFFROY, appelant.

Bertrand !
Bertrand s'approche ; à Mélissinde, montrant les mariniers qui sont autour de lui.
J'avais promis de vous dire aujourd'hui
Quel fut pour moi le cœur de ces gens...



MÉLISSINDE. — *Je confiais que je vous aime au lys tremblant.*

Trop faible, il fait signe à Bertrand.

Toi, dis-lui.

BERTRAND, debout au milieu des mariniers à genoux.

Si vous saviez, sous ces peaux rudes et tannées,
Quelles âmes d'enfants, ouvertes, spontanées !
Aimez-les, ces obscurs à la simple ferveur,
Ces dévouements actifs qui portaient le rêveur !
Comme les chardons bleus qui poussent sur les plages,
Ils ont des cœurs d'azur dans des piquants sauvages !

MÉLISSINDE

Eh bien ! je leur souris...

JOFFROY

Je grelotte...

MÉLISSINDE

Joffroy,
Vous êtes dans mes bras, serré...

JOFFROY

Je n'ai plus froid,
Mais un frisson d'angoisse horrible me traverse.
Êtes-vous là?...

MÉLISSINDE

Sur ma poitrine je vous berce
Tout doucement, comme un petit !

JOFFROY

Je n'ai plus peur.

MÉLISSINDE

Songez à nos amours ! — Songez à la hauteur
Où, parmi les amants, notre gloire nous guinde !
Songez que je suis là, que je suis Mélissinde ;
Répétez-moi comment vous m'aimez et jusqu'où !

JOFFROY

Ah ! je meurs !...

MÉLISSINDE

Regardez ces perles à mon cou !

JOFFROY

Oui, votre cou divin... Oh ! mais tout se dérobe...
Je sens que je m'en vais...

MÉLISSINDE

Tenez-vous à ma robe !
Prenez-moi bien. Entourez-vous de mes cheveux !

JOFFROY

Oui ! vos cheveux encore ! encore ! je les veux !
Je suis dans leur parfum, — je suis...

MÉLISSINDE, à frère Trophime.

Hélas ! saint prêtre,
Je dois auprès de lui vous laisser seul, peut-être?

FRÈRE TROPHIME

Non, madame. L'amour est saint. Dieu le voulut
Celui qui meurt d'amour est sûr de son salut.

MÉLISSINDE

Joffroy Rudel, que nos amours ont été belles !
Nos âmes n'auront fait que s'emmêler des ailes !

JOFFROY

Votre manteau, brodé de pierres et d'orfrois,
Je voudrais le toucher ; — mes doigts sont déjà froids.
Mes doigts ne sentent plus les orfrois et les pierres ;
Mes doigts sont déjà morts...

FRÈRE TROPHIME

Récitez les prières !...

Tout le monde autour de lui.

MÉLISSINDE, douloureusement.

Oh !

FRÈRE TROPHIME

Proficiscere, anima.

La prière court en murmures

JOFFROY

Je me meurs.

MÉLISSINDE, aux musiciens.

Harpes, couvrez de chants ces trop tristes rumeurs.

Musique douce.

JOFFROY

Parlez, car votre voix est la musique même
Sur quoi j'avais rêvé de mourir.

MÉLISSINDE, l'enlaçant.

Je vous aime.

FRÈRE TROPHIME

Deus clemens...

Murmure de prières, que couvre une onde de harpes.

JOFFROY

Parlez, que je n'entende pas
S'approcher, s'approcher le pas furtif, le pas...
Parlez, parlez sans cesse, et je mourrai sans plaintes !

FRÈRE TROPHIME

Libera, Domine...

Murmure et harpes.

MÉLISSINDE

Parmi les térébinthes,
Ami, c'était à vous que je rêvais le soir ;
Et dans les myrtes bleus lorsque j'allais m'asseoir
Le matin, je tenais, sous les branches myrtines,
Des conversations, avec vous, clandestines...

JOFFROY

Parlez, parlez !

FRÈRE TROPHIME

... ex omnibus periculis...

MÉLISSINDE

Et lorsque je marchais entre les sveltes lys,
Et qu'un d'eux, s'inclinant, semblait me faire signe,
Comme il me paraissait le seul confident digne
D'un amour si royal que le nôtre, et si blanc...
Je confiais que je vous aime au lys tremblant !

JOFFROY

Parlez ! car votre voix est la musique même.
Parlez !

MÉLISSINDE

Je confiais au lys que je vous aime...

JOFFROY

Ah ! je m'en vais — n'ayant à souhaiter plus rien !
Merci, Seigneur ! Merci, Mélissinde ! — Combien,
Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur Princesse lointaine !

MÉLISSINDE le berce dans ses bras.

Combien, aussi, l'ont trop tôt vue, et trop longtemps,
Et ne meurent qu'après les jours désenchantants !
Ah ! mieux vaut repartir aussitôt qu'on arrive
Que de te voir faner, nouveauté de la rive !
Mon étreinte est pour toi d'une telle douceur
Parce que l'Étrangère est encor dans la Sœur !
Tu n'auras pas connu cette tristesse grise
De l'idole avec qui l'on se familiarise ;
Je garde du lointain, par lequel je te plus ;
Et, tes yeux se fermant pour ne se rouvrir plus,
Tu me verras toujours, sans ombre à ma lumière,
Pour la première fois, toujours pour la première !

JOFFROY

La princesse est venue ! O ma princesse, adieu !

FRÈRE TROPHIME

Libera, Domine...



BERTRAND. — *Oh ! pas cela. C'est trop.*

MÉLISSINDE, debout, le soulevant dans ses bras vers le resplendissement de la mer. Ils sont enveloppés de la pourpre du soleil couchant.

Tout le ciel est en feu !
Vois, tu meurs d'une mort de prince et de poète,
Entre les bras rêvés ayant posé ta tête,
Dans l'amour, dans la grâce et dans la majesté ;
Tu meurs, béni de Dieu, sans l'importunité
Des sinistres objets, des cires et des fioles,
Dans des odeurs de fleurs, dans des bruits de violes,
D'une mort qui n'a rien ni de laid ni d'amer,
Et devant un coucher de soleil sur la mer !

Joffroy Rudel est mort et laisse retomber sa tête. Elle le couche doucement. Frère Trophime s'avance.

MÉLISSINDE

Ne fermez pas encor ses yeux. Il me regarde.

SORISMONDE, avec effroi.

Il retient dans ses mains vos cheveux !

MÉLISSINDE

Qu'il les garde !

Avec un poignard qu'elle prend à la ceinture du mort, elle coupe ses cheveux, et les mains de Rudel retombent en les entraînant sur lui.

BERTRAND

Oh ! pas cela, c'est trop !

MÉLISSINDE, sans se retourner vers lui.

Qui parle ainsi?

BERTRAND

C'est trop !...

MÉLISSINDE

Vous, Bertrand? Mais il faut renoncer, il le faut !
Du voile mensonger se déchire la trame.
Mon âme sut enfin s'occuper d'une autre âme,
Et je suis différente ; et du bien que j'ai fait
Déjà s'atteste en moi le merveilleux effet !
Qu'étiez-vous, rêve, amour, rose rouge ou lys blême,
Près de ce grand printemps qu'est l'oubli de soi-même?
Afin que ce printemps, pour moi, soit éternel,
Je prendrai le sentier qui monte au Mont-Carmel !

BERTRAND

Hélas !

MÉLISSINDE, aux mariniers.

Votre œuvre ici, mariniers, se termine !
Mais pourquoi ces haillons et ces airs de famine?
Mais il vous faut du pain, il vous faut des habits !

Arrachant à pleines mains les pierres de son manteau.

Tenez, tenez, j'ai des saphirs, j'ai des rubis !
J'arracherai de moi ces lourdes choses vaines !
Ramassez ! Ce n'est pas le paiement de vos peines ;
Vous pouvez ramasser, amis, car le paiement
De votre amour, c'est la Princesse vous aimant !
Et voici des béryls, et voici des opales !
Je vous jette mon cœur parmi ces pierres pâles !
Les diamants vont pleuvoir et les perles neiger !
— Ah ! je sens mon manteau divinement léger !

BERTRAND

Et moi, que deviendrai-je?...

MÉLISSINDE

Allez, avec ces hommes,
Combattre pour la Croix !

TOUS LES MARINIERS, brandissant des armes.

Pour la Croix ! Nous en sommes !



FRÈRE TROPHIME. — *Oui, les grandes amours travaillent pour le ciel.*

LE PATRON

Nous brûlerons demain la glorieuse nef
Qui porta le poète.

TROBALDO, montrant Bertrand.

Et nous suivrons ce chef !

BERTRAND

Et nous irons cueillir, sur le Tombeau, la Palme !

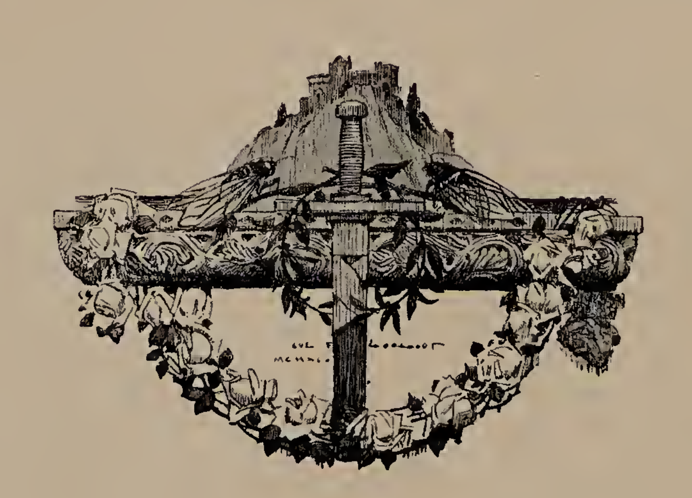
MÉLISSINDE, reculant vers sa galère.

Adieu ! ne pleurez pas, — car je vais vers le calme,
Et je connais enfin quel est l'essentiel !...

FRÈRE TROPHIME, s'agenouillant devant le corps de Joffroy.

Oui, les grandes amours travaillent pour le ciel.

RIDEAU



LA SAMARITAINE

LA SAMARITAINE

ÉVANGILE EN TROIS TABLEAUX, EN VERS

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Renaissance,
le Mercredi Saint 14 Avril 1897.

DISTRIBUTION

PERSONNAGES :

JÉSUS....................	M. Brémont.
PHOTINE	Mme Sarah Bernhardt.
LES TROIS OMBRES.....	MM. Laroche, Belle, Teste.
PIERRE	MM. Lefrançais.
JEAN	Brulé.
JACQUES.................	Angelo.
ANDRÉ	Dara.
NATHANAEL	Jourda.
BARTHÉLEMY...........	Nysm.
JUDAS....................	Stebler.
AZRIEL	MM. Deneubourg
LE CENTURION.........	Laroche.
LE PRÊTRE	Ripert.
UN PATRE	Belle.
UN MARCHAND	Chameroy.
UN AUTRE	Lacroix.
LE SCHOER	Darjou.
JEUNES HOMMES	Teste, Colas, Guiraud, Adam.
LES ANCIENS	Bertrand, Magnin, etc.
JEUNES FILLES	Mmes Berthilde, Deverger, Thévenard, Bussac, etc.
FEMMES	Canti, Labady, Boulanger, Drion, etc.
COURTISANES	Richard, Degournay, Yves Roland.
ENFANTS................	Fernand, Georges.

DISCIPLES, SOLDATS ROMAINS, MARCHANDS, ARTISANS.
TOUT LE PEUPLE SAMARITAIN.



Composition inédite de
LUC-OLIVIER MERSON,
Membre de l'Institut.

JÉSUS
Chaque fois que je bois une âme, je m'abreuve.



PREMIER TABLEAU

LE PUITS DE JACOB

A l'intersection des deux grandes routes qui vont, l'une vers la Mésopotamie, l'autre vers la Grande Mer, le Puits de Jacob, non loin de la ville de Sichem, en Samarie.

Vaste citerne oblongue. Margelle basse sur laquelle on peut s'asseoir. Une voûte de pierre à moitié ruinée arrondit encore une arche au-dessus de ce puits. Rustique manivelle de bois non écorcé qui fait monter et descendre la corde où l'on suspend les urnes.

Un vaste figuier sauvage étire horizontalement ses branches. Il y a là aussi un de ces oliviers dont la pâleur est, en Samarie, plus argentée qu'ailleurs. Et quelques térébinthes, plus loin, et de sveltes silhouettes de cyprès.

Le fond de la scène est un talus de verdure poudreuse sur lequel sont posées les routes comme une fourche blanche ; un sentier sinueux en descend vers le puits, et, derrière ce talus, la vallée de Sichem est bleue.

Le Mont Ébal et le Mont Garizim ferment l'horizon ; le Garizim élève vers le ciel les ruines d'un temple ; dans le creux qui sépare les deux monts, Sichem éparpille les cubes clairs de ses maisons.

Tel apparaîtra le décor, tout à l'heure, quand se lèvera le jour. Mais, quand le rideau s'ouvre, il fait nuit encore. Belle obscurité transparente. Toutes les étoiles. Debout sur les pierres du puits, dans le noir plus noir de la voûte, un très grand fantôme, dont la barbe est celle d'un centenaire, s'appuie, tout blanc, sur un bâton. Un second fantôme, aussi grand, aussi blanc, est immobile sur une marche. Un troisième, pareil aux deux premiers, avec la même barbe, le même bâton de pasteur, avance mystérieusement.

SCÈNE PREMIÈRE

LES OMBRES.

PREMIÈRE OMBRE, glissant vers le puits.

Poussé par la brise des nuits,
Et vagabond jusqu'à l'aurore,
Je viens pour des fins que j'ignore,
Comme un fantôme que je suis.
D'une sandale non sonore
Je viens, je glisse et je m'enfuis...
Mais, ô Jéhovah que j'adore !
Quelle est cette grande ombre encore
Qui se tient debout près du puits?

DEUXIÈME OMBRE, à la première.

Barbe blanche dans la nuit brune,
Es-tu d'un vivant de jadis?
Sors-tu du Schéol, oasis
Où l'on dort sur des prés sans lys,
Où l'on va sous un ciel sans lune?
N'es-tu qu'une ombre?

PREMIÈRE OMBRE

J'en suis une !

DEUXIÈME OMBRE

Je reconnais ta voix, mon fils.

PREMIÈRE OMBRE

Mais un spectre encor, sur la pierre,
Se dresse, de blancheurs vêtu !...

A la troisième ombre.

Ombre immobile, m'entends-tu?

TROISIÈME OMBRE

Je reconnais ta voix, mon père.



Quand le rideau s'ouvre, il fait nuit encore.

DEUXIÈME OMBRE

C'est l'enfant plus pieux que Job,
Qui se tient debout sur la marche !

TROISIÈME OMBRE

C'est le Père !

PREMIÈRE OMBRE

Le Patriarche !

TROISIÈME OMBRE

Abraham !

DEUXIÈME OMBRE

Isaac !

PREMIÈRE OMBRE

Jacob !

JACOB

Pour quelles sublimes alertes
Retrouvent-ils, nos pieds inertes,
La douce fermeté du sol ?

ISAAC

C'est pour de grandes choses, certes,
Qu'un ange noir aux ailes vertes
A laissé, ce soir, entr'ouvertes
Les portes pâles du Schéol !

JACOB, à Abraham.

Quelles espérances sont nées?
Dis-nous, toi, ce qui souleva,
Ce soir, nos ombres étonnées !
Tu dois savoir les destinées :
Tes cent soixante-dix années
T'ont mis plus près de Jéhovah !

ABRAHAM, à Isaac.

Pourquoi baises-tu la poussière
De la route, pieusement?

ISAAC

Je me sens contraint de le faire
Par un obscur pressentiment !

ABRAHAM, à Jacob.

Pourquoi baises-tu la margelle
Du puits que tu creusas ici?

JACOB

Une force surnaturelle
M'oblige à l'adorer ainsi !
— Toi-même, pourquoi, ce silence,
Si tendrement le respirer?

ABRAHAM

Je baise dans cet air, d'avance,
La Voix qui le fera vibrer !

ISAAC

Une voix, dis-tu, Patriarche?

ABRAHAM

Il vient, il vient, il est en marche,
Et tenez-le pour assuré ;
Car ce soir, au Schéol farouche,
Quand j'ai passé près de sa couche,
En mettant un doigt sur sa bouche,
Moïse me l'a murmuré !

JACOB, se prosternant avec Isaac.

Nos cœurs, tout bas, chantent des psaumes !

ABRAHAM

Bien avant que sur l'or des chaumes
Ne retombe le bleu des nuits,
Ce seront, là même où je suis,
Des soupirs plus doux que des baumes,
Des mots plus grands que des royaumes !...
Voilà pourquoi nos trois fantômes
Viennent errer près de ce puits.

JACOB, à Isaac.

Est-il possible, sur la terre,
Qu'entre tous les puits des humains,
Le Seigneur ait choisi, mon Père,
Pour je ne sais quel grand mystère,
Celui que creusèrent mes mains?



ISAAC. — *Un ange noir aux ailes vertes*
A laissé, ce soir, entr'ouvertes
Les portes pâles du Schéol !

ISAAC

Mon fils, que ton ombre soit fière !
C'est toi l'ouvrier qu'il voulut
Pour creuser le puits de salut
Où le blême avenir va boire ;
Et c'est si beau, que l'honneur seul
D'être ton père ou ton aïeul
Fait qu'on sent soudain son linceul
Se draper en manteau de gloire !

A ce moment, le théâtre se remplit d'ombres.

JACOB

Mais voici tous ceux qui, depuis
Que ma main plus jamais ne puise,
Sont venus puiser à ce puits !
Une ombre, et puis une ombre, et puis
Une longue file indécise
D'ombres, qui, lente, a sinué,
Pour venir, saintement éprise,
Baiser cette margelle grise !
Toute la Tombe a remué :
Je vois Joseph et Josué.

ABRAHAM

Ombres dont tressaillent ces routes,
Tombez à genoux, toutes, toutes,
Devant la Citerne d'amour !

Une lueur à l'Orient.

Mais voici que déjà le jour
A doré la ville et sa tour...
Nos formes vont être dissoutes !

JACOB

Et bientôt il ne restera
Des trois ombres qui furent là
Que trois blancheurs diminuées,
Trois grandes barbes voltigeant,
Puis trois petits flocons d'argent
Qui fondront comme trois buées !

ISAAC

Une foule vient du lointain :
C'est le peuple samaritain



ABRAHAM. — *Ombres dont tressaillent ces routes*
Tombez à genoux toutes, toutes..

Qui, dans le secret du matin,
Vient s'entretenir de ses craintes.

ABRAHAM

Ce sont les hommes de Sichem
Qui viennent éclater en plaintes
Et parler, sous les térébinthes,
De leurs haines jamais éteintes
Contre Rome et Jérusalem !

JACOB

Disparaissons à leur approche !
Et vous, choses, témoins rêvants,
Terre aux souvenirs émouvants,
Ciel dont les astres sont savants,
Monts sur lesquels à chaque roche
La robe du Passé s'accroche,
Et toi, puits que creusa ma pioche,
Vous qui venez d'ouïr, fervents,
Comment, lorsque déjà les vents
Propagent les pas arrivants
D'un second Moïse plus tendre,
Comment les morts savent l'attendre,
Maintenant vous allez entendre
Comment l'attendent les vivants !

Ils s'évanouissent et, dans les premières clartés, entrent les Samaritains.

SCÈNE II

LE PRÊTRE, AZRIEL, JEUNES GENS, VIEILLARDS, MARCHANDS, ETC.

Ils viennent, avec une lenteur de deuil, s'arrêter devant le puits, et ils se lamentent

UN HOMME

Voici le puits, avec sa margelle et sa marche,
Que creusa dans ce champ le très saint patriarche
Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, lequel
Fut un sage, versé dans les choses du Ciel.

UN AUTRE

Tristesse de Lia, dans ces fleurs tu nous restes !



JACOB. — *Une ombre, et puis une ombre, et puis*
Une longue file indécise.

UN AUTRE

Cette poussière aima les ombres de tes gestes,
Rachel !

UN AUTRE

Ce mont sentit s'arrêter sur son flanc
L'Arche que les porteurs posèrent en soufflant !

UN AUTRE

Le jour où la piété d'Abraham fut sans bornes,
Ce buisson accrocha le bélier par ses cornes !

UN AUTRE

Ce long parfum, parfois, qu'apporte un souffle bref,
Vient des brûle-parfums du tombeau de Joseph !

UN VIEILLARD

Dans ce sol, Josué planta les douze stèles !

AUTRE VIEILLARD

Cet air est composé d'haleines immortelles !

UN JEUNE HOMME

La lumière est dorée avec la gloire, ici !

LE PRÊTRE

Et c'est pourquoi l'endroit me semble bien choisi,
Principaux de Sichem, hommes de Samarie,
Pour y venir parler des maux de la patrie.

UN HOMME, se tournant vers les ruines qui surmontent le Garizim...
Tous l'imitent et se prosternent.

Temple du Garizim dont la destruction
Fit trembler de bonheur le temple de Sion,
Pour tes ruines encor les Juifs ont de la haine !

UN AUTRE

Ils voient toujours en nous la secte couthéenne !

UN AUTRE

Au culte du vrai Dieu sont par nous mélangés
Des cultes, disent-ils, d'Élohim étrangers,
D'idoles plus ou moins grotesques ou farouches,
Soukkoth-Bénoth, Tharthaq !...

UN AUTRE

Et Zéboub, dieu des mouches !

PREMIER VIEILLARD

Mensonges ! car nous seuls gardons le culte juif !

DEUXIÈME VIEILLARD

Oui, nous seuls conservons le texte primitif,
Le Pentateuque vrai, dans un étui de cuivre !

LE PRÊTRE

Au seuil du tabernacle il fut transcrit, ce Livre,
Sur la peau d'un mouton, scrupuleusement, par
Abischouah...

PREMIER VIEILLARD

Lequel descend d'Eléazar,
Fils d'Aaron...

LE DEUXIÈME

Lequel est frère de Moïse.

UN JEUNE HOMME

Pourquoi donc est-ce nous, les purs, que l'on méprise?



Le Prêtre, Azriel, des jeunes gens, des vieillards, des marchands viennent avec une lenteur de deuil...

UN AUTRE

Nous sommes accueillis par le dégoût public
Comme des scorpions sortant d'un basilic.

LE PRÊTRE

Nous n'avons qu'un taudis pour célébrer le culte.

PREMIER VIEILLARD

Le Romain nous pressure et le Juif nous insulte.

UN HOMME

Le bon Pharisien doit se laver les mains,
S'il a dans nos sentiers cueilli de nos jasmins !

UN AUTRE

Et trois fois il remplit d'eau lustrale les marbres
Pour effacer sur lui l'ombre d'un de nos arbres !

UN JEUNE HOMME

C'est trop souffrir !

UN AUTRE

D'ailleurs, pendant que nous souffrons
L'aile de l'aigle des Césars bat sur nos fronts !

UN AUTRE

C'est trop ! Révoltons-nous !

UN HOMME

Non ! cultivons nos vignes !

PREMIER VIEILLARD, à celui qui vient de parler.

Vivre dans cette honte, alors, tu t'y résignes ?

L'HOMME

Mais...

PREMIER VIEILLARD

Tu n'as pas des sursauts d'âme, quelquefois ?

L'HOMME

Je tâche d'oublier nos malheurs !

PREMIER VIEILLARD

Et tu bois !

L'HOMME

Pourquoi le mont Ébal a-t-il donc sur ses pentes
Tous ces jolis murs clairs pleins de vignes grimpantes ?



Le Prêtre. — *Au seuil du Tabernacle, il fut transcrit ce livre.*

Je tâche d'oublier. Je fais comme Noé.
Les païens m'ont appris un beau mot : « Evohé ! »

AZRIEL, qui est resté jusque-là silencieux et languissant.

Il a raison. La lutte est impossible.

PREMIER VIEILLARD

Certe,
Lutter est dur. Il est plus doux de vivre, inerte,
Entre des bras fleuris et souples. Toi, mon fils,
Qui savais t'indigner si grandement jadis !
Suivre cette Photine ! être aimé le sixième !
Car elle eut cinq amants jusqu'à ce jour...

AZRIEL

Je l'aime.
— Et puis, je ne sais plus où me prendre. Je crois
Impossible la reconquête de nos droits.
Qu'un homme passe, un vrai, je suis prêt à le suivre.
En attendant,

Montrant l'ivrogne.

je fais comme lui : je m'enivre.
Lui, c'est un vin léger qui le rend oublieux.
Moi, c'est le vin plus fort des lèvres et des yeux !

PREMIER VIEILLARD

On se rassemble, et c'est toujours la même chose :
Nul ne propose rien !

UN MARCHAND

Mais si !... Moi !... Je propose
De flatter les Romains ! Gagnons-les peu à peu.
Après, contre les Juifs, on verra si l'on peut...

UN HOMME, sortant violemment de la foule.

Toi, tu crains le désordre où le commerce crève !
L'ordre brutal te plaît. Tu l'aimes, le bon glaive !
Et tant qu'il gardera ton or de son tranchant,
Tu tendras à son plat tes épaules, marchand !

LE MARCHAND

Mais...

L'HOMME

Tais-toi ! Moi, je suis pour agir tout de suite !
La révolte ! Imitons Judas le Gaulonite !
Ne payons plus l'impôt et refusons tout net
Les dîmes sur le sel, le cumin ou l'aneth !

LE PRÊTRE

Oui, voler ! violer ! mettre à profit l'émeute !...
Assez ! On te connaît, et les chiens de ta meute !
Je propose ceci, moi : rassembler l'argent
Qu'il faut pour rebâtir le temple ; c'est urgent !
Les Juifs ne pourront pas empêcher cet outrage
A leur gloire, et Caïphe en périra de rage !
Nous serons bien vengés quand sur le Gazirim
Nous fêterons, mieux qu'eux, la fête des Purim !
Rebâtissez le temple, amis ; faites renaître
Un culte somptueux, — et nommez un grand prêtre,
Et qu'on entende encor vers le ciel étoilé
Retentir les clairons en argent martelé !

LE MARCHAND

Sous la patte moelleuse on sent passer la griffe !
Qui sera ce grand prêtre exaspérant Caïphe?
Toi ! Tu voudras porter l'éphod de lin retors,
La robe violette étincelante d'ors
Où la grenade alterne avec une clochette,
Et que ce soit le peuple, encor, qui te l'achète !

LE PRÊTRE

Silence, vil marchand ! Retourne à ton comptoir !

L'HOMME qui a parlé avant le marchand.

Le prêtre est plein de fiel parce qu'on a su voir
Dans son cœur.

LE PRÊTRE

Dans le tien n'ai-je pas vu, sicaire?

L'HOMME

Hypocrite !

LE PRÊTRE

Voleur !

PREMIER VIEILLARD, se voilant la face.

Hélas ! quelle misère !

AZRIEL

Quand je te le disais, qu'il n'y a plus d'espoir !
L'excuse, la voilà, tiens, de mon nonchaloir :
Tous par leurs intérêts ont la vue obscurcie !
C'est fini. Ce pays se meurt.



AZRIEL. — *Il a raison. La lutte est impossible.*

UNE VOIX, dans la foule.

Et le Messie?

TOUS

Quoi? — Que dit-il?

UN PATRE, s'avançant.

J'ai dit : « Et le Messie? »

LE PRÊTRE

Ah... bien !

LE PATRE

Vous en parlez de moins en moins ! Est-ce qu'il vient?

LE PRÊTRE, souriant.

Mais oui, oui !

LE PATRE

L'Ha-Schaab que dit la prophétie?...

LE PRÊTRE

Mais oui, certainement, il viendra, le Messie !
Nous, les prêtres, alors, nous serons prévenus,
Et nous vous préviendrons tout de suite.

A d'autres prêtres qui l'entourent.

Ingénus !
Après tant de délais, ils l'espèrent encore !

LE PATRE

Quand viendra-t-il?

LE PRÊTRE

Ah ! mais... bientôt, — si l'on implore
Le Seigneur par beaucoup de sacrifices.

LE PATRE

Bien.
Vous affirmez toujours, mais vous ne savez rien !
Que sera ce Messie?

UN JEUNE HOMME

Un guerrier !

LE PRÊTRE

Un pontife !

PREMIER VIEILLARD

Sur la nue, il viendra !

AUTRE JEUNE HOMME

Non ! Sur un hippogriffe !



LE PRÊTRE. — *Dans le lien n'ai-je pas vu, sicaire?*

UN AUTRE

Il y aura deux Christs !

UN AUTRE

Un seul !

VOIX DIVERSES

Un ! — Deux ! — Oui ! — Non !

UN HOMME

Mais le Christ est déjà venu !

PLUSIEURS

Quel est son nom ?

UN JEUNE HOMME

Judas le Gaulonite !

UN AUTRE

Erreur ! Jean le Baptiste !

LE PRÊTRE

Le Christ sera joyeux et fort !

UN VIEILLARD

Il sera triste

Et faible !

UN JEUNE HOMME

Il viendra si...

LE MARCHAND

C'est faux ! Il viendra, mais...

LE PATRE

Pendant qu'il parle, sur le chemin, en haut du talus, Jésus paraît avec ses disciples.

Ah ! vous ne croyez plus au Christ ; car désormais
Votre croyance en lui n'est plus, âmes perverses,
Qu'un vain prétexte à de stériles controverses !
Or, moi, je vous apprends qu'il vient. L'esprit subtil
Ne voit plus ; le cœur voit. Il vient ! Que sera-t-il?
Ce que dit le marchand ou ce que dit le prêtre?
Je ne sais. Il sera ce qu'il lui plaira d'être !
Et de quel droit, d'ailleurs, vous assemblant exprès,
O les représentants de vos seuls intérêts,
Lorsque nous espérons la fin de nos souffrances,
Venez-vous discuter ici nos espérances?
Je vous apprends qu'il vient ! que les Samaritains,
Les vrais, qui sont la foule obscure, en sont certains,
Et qu'il va balayer d'un souffle de colère,
Comme le vent l'épi resté vide sur l'aire,
Votre inutilité bavarde et votre orgueil !
Il approche ; il est là ; nous le sentons au seuil
Des temps ; et nous saurons, sans vous, le reconnaître !

LE PRÊTRE

A quoi donc?

LE PATRE

Je ne sais, à son regard, peut-être,
Au son de sa parole, au geste de sa main...

JÉSUS, en haut du talus, désignant au loin la ville.

Homme, est-ce là Sichem?

LE PATRE se retournant.

Passez votre chemin !

SCÈNE III

Les Mêmes, JÉSUS et ses disciples

LE PATRE

Des Juifs ! Ce sont des Juifs !



UN HOMME. — *Il y aura deux Christs !*
UN AUTRE. — *Un seul !*

CRIS DE TOUS

Des païens ! — Qu'on les chasse !

LE PRÊTRE

Non, du mépris !

LE MARCHAND

Cédons, avec dégoût, la place !

AZRIEL

Moi, je reste.

UN JEUNE HOMME

Pourquoi?

AZRIEL

Photine doit ici
Venir puiser de l'eau.

LE JEUNE HOMME

Non. Viens. Proteste aussi
En t'éloignant.

UN AUTRE

Emmenons-le !

PIERRE, aux Samaritains qui s'éloignent.

Quoi, sans réponses
Vous nous laissez?

ANDRÉ

Nous avons faim...

UN SAMARITAIN

Mangez des ronces !

L'IVROGNE

Si vous désirez mieux, ce sera très cher, car
On écorche les Juifs à Sichem...

PIERRE, insolemment.

A Sichar !

UN VIEILLARD

O ma ville, ce sobriquet te déshonore !

UN JEUNE HOMME

Prenez garde ! On pourrait un jour aller encore
Souiller votre vieux temple avec des ossements !

PIERRE, indigné.

Oh !

LE PRÊTRE, entraînant le jeune homme.

Laissons-les.



UN SAMARITAIN. — *Mangez des ronces !*

UN SAMARITAIN, avant de sortir, se retournant.

Leur temple offense Dieu !

Ils sortent.

PIERRE

Tu mens !

Criant à la cantonnade.

Il n'existe qu'un temple au monde...

LA VOIX D'UN SAMARITAIN, au loin.

C'est le nôtre !

Éclats de rire.

SCÈNE IV

JÉSUS, LES DISCIPLES

PIERRE, descendant

Maudit soit ce pays ! Que la peste s'y vautre !

Et que la sauterelle y tombe, avec son bruit !

JACQUES, de même.

Que la nielle sur l'arbre abolisse le fruit,
Ou que le ver l'attaque au fond de la réserve !

ANDRÉ, de même.

Et que la femme avorte et que l'homme s'énerve !
Qu'ils connaissent toutes les soifs, toutes les faims !
Que tous leurs ennemis viennent sur leurs confins,
Et qu'il ne reste rien de leurs villes rasées !

PIERRE

Que jamais, jamais plus, sous les bonnes rosées,
Vous ne vous incliniez et vous ne murmuriez,
Citronniers, amandiers, grenadiers et mûriers !
Que jamais plus sous les fruits lourds l'arbre ne crie !

JÉSUS

Les bénédictions de Dieu sur Samarie !

Il descend.

PIERRE

Quoi, Rabbi? Mais ces mots de toi, que je retins :
« Évitez les Gentils et les Samaritains.
Ne prêchez qu'aux brebis d'Israël !... »

ANDRÉ

Oui, toi-même,
Tu paraissais haïr ces païens !

JÉSUS

Je les aime.

PIERRE

Je te les entendis cependant prononcer,
Ces paroles. Pourquoi?

JÉSUS

C'était pour commencer.
Vous n'aviez pas encore assez large poitrine
Et je ne pouvais toute y loger ma doctrine.
Si je vous avais dit d'aimer jusqu'aux Gentils,
Vous vous seriez scandalisés, mes chers petits.
Pouvais-je sans danger, dans votre ombre première,
Faire entrer brusquement tout mon flot de lumière?
A vous, faibles, verser d'un coup tout mon vin fort?
Non, certe, et c'est pourquoi j'étais prudent d'abord :



JÉSUS. — *Les bénédictions de Dieu sur Samarie !*

Je filtrais le rayon, je mesurais la dose,
Je n'osais tout livrer. Mais voici l'heure. J'ose.

ANDRÉ

Quoi ! de n'être pas Juif, cela n'empêche rien !

JÉSUS

Élisée a guéri Nahaman le Syrien.

PIERRE

Quoi ! nous devons aimer ces gens de Samarie?

JÉSUS

Et vous les aimerez, puisque je vous en prie.

PIERRE

Que nous demandes-tu, Rabbi?

JÉSUS

D'être parfaits.
On se sent allégé quand on porte mon faix.
Portez-le. Chérissez le prochain.

PIERRE

Ce qu'on nomme
Le prochain, est-ce donc un vil païen?

JÉSUS

Un homme,
Qui de Jérusalem allait à Jéricho,
Rencontra des voleurs. On le frappe, on le blesse,
Ses cris demeurent sans écho
Et, le croyant mort, on le laisse.
Il n'est plus qu'une plaie, il gît ;
Le sang fuit de son corps comme le vin d'une outre.
Passe un prêtre. Il voit là ce corps, ce sol rougi :
Il passe outre.
Passe un lévite. Il voit cet œil où meurt le jour :
Il passe outre, à son tour.
Passe un Samaritain. Il voit la pauvre tête :
Il s'arrête.
Il saute de sa mule ; il s'empresse ; en versant
Du baume mêlé d'huile, il étanche le sang ;
Il prend doucement sous l'aisselle
L'agonisant,
Puis il le monte sur sa selle,
Le porte à l'abri, le descend,
Le fait coucher, le veille encore,
Et le lendemain, à l'aurore,
Ayant mandé les hôteliers
Et leur ayant donné à l'avance
Deux deniers,
Il leur dit : « Je m'en vais. Mais, pendant mon absence,
Qu'on en prenne soin, qu'on le panse ;
A mon retour, je compte bien
Payer le surplus de dépense. »
Et puis il s'en va, ce païen !
— Voulez-vous maintenant me dire, en conscience,

PREMIER TABLEAU



JÉSUS. — *Il saute de sa mule ; il s'empresse ; en versant*
Du baume mêlé d'huile, il étanche le sang.

Du malheureux mourant délaissé comme un chien,
Lequel, par sa conduite,
Fut vraiment le prochain,
Le prêtre, le lévite,
Ou le Samaritain?

PIERRE

Mais...

JÉSUS

Avez-vous compris?

JACQUES

Certe !...

JEAN, à Jésus, le guidant vers la margelle du puits.

Assieds-toi. Respire.
Les chemins furent longs et pierreux.

ANDRÉ

Et le pire
C'est qu'on dit les voleurs terribles, par là-bas.
Un surtout... Je ne sais plus son nom...

JÉSUS, doucement.

Barabbas.

JEAN, s'agenouillant près de lui.

Tu t'es interrompu pour demander la route
Quand tu nous expliquais — continue, on écoute! —
La Fable de celui qui semait son terrain.

JÉSUS, souriant

Que faut-il expliquer?

JEAN

Qu'est-ce que le bon grain?

JÉSUS

C'est celui que je sème.

PIERRE, s'asseyant à ses pieds.

Et le champ?

JÉSUS

C'est le monde.

ANDRÉ, de même.

La moisson?

JÉSUS

C'est tous mes élus, la moisson blonde.



JÉSUS. — *Hommes de peu de foi, cherchez tout seuls des vivres.*

JACQUES, de même.

L'autre grain?

JÉSUS

C'est celui que sème le méchant
Qui, dès que vous dormez, vient vite dans le champ.

BARTHÉLÉMY, de même.

Les moissonneurs, enfin, Maître?

JÉSUS

Ce sont les anges :
Car c'est là-haut, mes chers épis, que sont les granges!

PIERRE

Je ne dormirai plus pour garder la moisson!

JÉSUS

Tu dormiras encore. — Et de cette leçon
Retenez bien surtout qu'il faut que l'on tolère,
Aussi n'arrachez pas l'ivraie avec colère,

De peur que vous n'alliez, dans le même moment,
En arrachant l'ivraie arracher le froment.

NATHANAËL, *avec une gourmandise triste.*

Le froment !... Ça sent bon, quand on vient de le moudre !
J'ai faim.

JÉSUS

Demande au ciel qu'il laisse se résoudre
Ce nuage qui passe en manne au goût de miel!

PIERRE

Et tu crois?..

JÉSUS

Mais oui. Toi, Pierre, demande.

PIERRE

Au ciel?

JÉSUS

Oui.

PIERRE

Et la manne, alors, pleuvra?...

JÉSUS

Blonde et friande.

PIERRE

Mais...

JÉSUS

Demande.

PIERRE

Pourtant...

JÉSUS

Demande.

PIERRE

Je...

JÉSUS

Demande.

PIERRE, *sans conviction.*

Ciel, fais pleuvoir sur nous ce miel aérien
Qui plut sur les Hébreux, jadis.

Un temps.

Il ne pleut rien.

JÉSUS

Parce qu'à ta demande il se mêlait un doute.
Si vous aviez la foi, si vous l'aviez bien toute,
Vous diriez à ce mont : « Marche, énorme rocher ! »
Et le Mont Garizim se mettrait à marcher.
Hommes de peu de foi, cherchez tout seuls des vivres.
Moi je vais lire ici, — dans d'invisibles livres.
Allez tous : Pierre, André, Jacques, Nathanaël,
Judas.

Ils s'éloignent. — Jésus à Pierre, qui sort le dernier, tout déconfit.

Oui, Pierre, un jour, les anges de mon ciel
T'ayant rassasié du vent de leurs écharpes,
Te désaltéreront d'un murmure de harpes ;
L'âme se nourrira de soufflets et d'accords !
En attendant, cherchez la pâture du corps !

Les disciples se dirigent les uns vers la ville, les autres vers les champs. Jésus reste seul.

Je suis las !... Il le faut !... Il faut, sans fin, que j'aille,
Et que soit, pour mes mains, griffante la broussaille,
Et, pour mes pieds, que les cailloux soient aiguisés !
Mais le salut jaillit de mes membres brisés
Comme le vin des grains écrasés de la vigne ;
Et, cette lassitude heureuse, elle est le signe
Qu'ici va s'accomplir quelque chose de bon :
Car toujours, ô mon Dieu, de ton fils vagabond
Chaque fatigue aura quelque suite divine,
Et je sens, puisque ainsi je souffre, je devine,
Puisque d'épuisement je suis presque mourant,
Que quelque chose ici va s'accomplir de grand !
Les rayons tombent droit ; voici la sixième heure.
— Un chant de flûte vient dans le vent qui m'effleure.
— Une femme... Elle sort de Sichem... D'un pas lent,
Elle vient. Elle vient au puits. L'air est brûlant...

Il s'est rassis au bord du puits.

Même, elle est assez près déjà pour que je voie
Le triple collier d'or, la ceinture de soie,
Et les yeux abaissés sous le long voile ombreux...
Que de beauté mon Père a mis sur ces Hébreux !
— J'entends tinter les grands bracelets des chevilles.
Voici bien, ô Jacob, le geste dont tes filles
Savent, en avançant d'un pas jamais trop prompt,
Soutenir noblement l'amphore sur leur front.

Elles vont, avec un sourire taciturne,
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte, auquel
Le bras levé dessine une anse sur le ciel !

A ce moment, la Samaritaine paraît en haut du sentier.

Immortelle splendeur de cette grâce agreste !
Je ne peux me lasser de l'admirer, ce geste
Solennel et charmant des femmes de chez nous,
Devant lequel je me mettrais presque à genoux
En pensant que c'est avec ce geste, le même,
Que, jeune, obscure et douce, ignorant que Dieu l'aime,
Et n'ayant pas reçu dans un grand trouble encor
La Salutation de l'ange aux ailes d'or,
Ma mère allait porter sa cruche à la fontaine.
Elle a beaucoup péché, cette Samaritaine,
Mais l'urne, dont a fui le divin contenu,
Se reconnaît divine à l'anse du bras nu !
— Elle chante en rêvant à des amours indignes.

SCÈNE V

JÉSUS, PHOTINE.

PHOTINE, descendant le sentier.

Attrapez ces renards qui ravagent nos vignes...
L'amour est bien fort sur les cœurs !
Donnez-moi du raisin à sucer, car je meurs.
Le bien-aimé me fait des signes...
Attrapez ces renards qui ravagent nos vignes !

A travers le treillage, hier, il me parla :
« Debout, ma mie, et viens, ma belle !
L'hiver a fui, la pluie est loin, les fleurs sont là :
C'est le temps de la ritournelle.
On prétend que quelqu'un dans le pays déjà
Entendit une tourterelle ;
Que déjà, mûrissante, une figue coula !...

Debout, ma mie, et viens, ma belle:
L'hiver a fui, la pluie est loin, les fleurs sont là !»

JÉSUS

C'est une âme légère autant qu'une corbeille.

PHOTINE. Elle est arrivée au puits, et, sans regarder Jésus, elle attache l'urne à la corde; elle la laisse descendre dans le puits.

Je dormais. Quelquefois je dors.
Mais tout de même mon cœur veille.
Quelqu'un m'a crié du dehors:
« Ouvrez, cœur, fleur, astre, merveille!»



JÉSUS. — *Le bras levé dessine une anse sur le ciel !*

J'ai répondu d'un ton malin
A la chère voix reconnue:
« J'ai quitté ma robe de lin:
Puis-je vous ouvrir? Je suis nue.

J'ai parfumé mes pieds lavés
Préalablement dans la neige:
Mes pieds blancs, sur les noirs pavés,
Pour vous ouvrir, les salirai-je? »

Je dis... Mais je fus vite ouvrir:
Contre lui je suis si peu forte!
Il avait fui: j'ai cru mourir,
Et quand j'eus refermé la porte

(Mes doigts avaient sur les verroux
Laissé de la myrrhe sauvage),
J'ai pleuré dans mes cheveux roux
Et me suis griffé le visage.

JÉSUS

Pas un instant sur moi ne s'est fixé son œil.

PHOTINE

Fuira-t-il devant moi, toujours, comme un chevreuil?

JÉSUS

Voici qu'elle commence à remonter l'amphore.

PHOTINE, tournant la roue de bois qui tire la corde.

Mon bien-aimé — je t'ai cherché — depuis l'aurore,
Sans te trouver, — et je te trouve, — et c'est le soir;
Mais quel bonheur! — il ne fait pas — tout à fait noir:
Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand — toutes les huiles — principales,
Ton souffle unit — tous les parfums — essentiels,
Tes moindres mots — sont composés — de tous les miels,
Et tes yeux pâles
De tous les ciels.



Composition inédite de
GEORGES ROCHEGROSSE.

Sur le chemin, en haut du talus, Jésus paraît avec ses disciples.



JÉSUS. — *Dans le rond de l'amphore pleine elle se mire...*

Mon cœur se fond — comme un fruit tendre — et sans écorce.
Oh ! sur ce cœur, — mon bien-aimé, — qui te cherchait !
Viens te poser — avec douceur — comme un sachet,
Puis avec force
Comme un cachet !

JÉSUS

Dans le rond de l'amphore pleine elle se mire...

PHOTINE

Comme un cachet d'airain, comme un sachet de myrrhe !

JÉSUS

... S'adresse en ce miroir des rires puérils,
Regarde si le fard tient bien au bout des cils,
Si ses doigts restent blancs malgré l'eau qui les gèle,
— Et le Sauveur est assis, là, sur la margelle !

Photine a remis sa cruche sur son épaule et s'éloigne.

Elle s'en va. C'est bien la pauvre Humanité
Qui frôle le bonheur et qui passe à côté !

Photine remonte le sentier, murmurant encore sa chanson.

Et si je ne faisais pas un signe à cette âme ?
Elle passe... Si je la laissais passer ?...

Elle va disparaître.

Femme !

Elle se retourne et le regarde d'un air insolent.

J'ai soif : car les rayons du soleil sont très vifs.
Fais-moi boire, veux-tu ?

PHOTINE

Je croyais que les Juifs
— Et cet homme en est un, cela se connaît vite —
Ne pouvaient pas, avec quiconque est Sichémite,
Avoir le plus léger, le plus lointain rapport !
Notre pain, c'est pour eux de la viande de porc ;
Un miel dont à Sichem l'abeille aurait sa ruche
Serait du sang d'oiseau pour eux ! Donc, cette cruche
Qui, toute fraîche, sort d'un puits samaritain,
Et que sur son front vil une païenne tint,
Tu devrais l'écarter d'un geste exécratoire,
Au lieu de demander...

JÉSUS

Je te demande à boire.

PHOTINE

Ton dégoût par la soif est donc diminué ?
Sache que tu serais beaucoup moins pollué
En foulant un reptile, en touchant un insecte,
Qu'en étant secouru par quelqu'un de ma secte !

Avec une volubilité méchante.

Non, quand tu m'en prierais encor jusqu'à demain,
Je ne descendrai pas la cruche sur ma main :
Elle est sur mon épaule ; elle est bien ; je l'emporte.
Adieu, l'Éliézer sans cadeaux, sans escorte !
Si tu me pris pour Rebecca, tu te trompas !
Tu dois avoir bien soif, — mais tu ne boiras pas !

Redescendant un peu.

Tu vois cette eau, cette eau limpide, si limpide
Que lorsqu'il en est plein le vase semble vide,
Si fraîche que l'on voit en larmes de lueur,
En perles de clarté, ruisseler la sueur,
La sueur de fraîcheur que l'amphore pansue,
Par tous les pores fins de son argile, sue !...

PREMIER TABLEAU



PHOTINE. — *Non, quand tu m'en prierais encor jusqu'à demain,*
Je ne descendrai pas la cruche sur ma main.

Cette eau qui donne soif rien qu'avec son bruit clair,
Si légère qu'elle est comme une liqueur d'air,
Eh bien ! pour toi, cette eau, c'est la loi, la loi dure,
Cette eau pure, cette eau si pure, elle est impure !

JÉSUS

Femme !

PHOTINE

Non, tu n'auras pas une goutte d'eau !
Rien !

JÉSUS

Si tu connaissais quel sublime cadeau,
Quel envoi de clarté Dieu fait à l'heure noire,
Et quel est Celui-là qui te demande à boire,
Tu te serais peut-être avisée aujourd'hui
De le Lui demander, femme, toi-même, à Lui.

PHOTINE

Tu dis des mots obscurs pour me rendre attentive.

JÉSUS

Et l'eau qu'il t'eût donnée eût été de l'eau vive !

PHOTINE

Je conviens, inconnu, que ta voix, que tes yeux
Plaisent, et que tu sais, ô beau Juif captieux,
Éveiller l'intérêt en parlant de cette onde...
Tu n'as rien pour puiser. La citerne est profonde.
De quelle eau parles-tu, d'un air noble et subtil ?
Où prendrais-tu cette eau? Mais, d'ailleurs, y a-t-il
De l'eau semblable à celle-ci, de l'eau meilleure ?
On vient, pour en puiser ici, de plus d'une heure.
Notre père Jacob creusa, pour sa tribu,
Ce puits profond. Lui-même et les siens en ont bu,
Eux tous, et leurs troupeaux, leurs chameaux et leurs zèbres ;
Et c'est une eau célèbre entre les plus célèbres.
Tu ne vas pourtant pas dénigrer notre puits !
Serais-tu donc plus grand que Jacob ?

JÉSUS

Je le suis.

PHOTINE

Oh ! si je te versais dans tes deux mains en conque,
Un peu d'eau de ce puits, tu verrais bien...

JÉSUS

Quiconque
Boira l'eau de ce puits aura soif de nouveau ;
Mais il n'aura plus soif celui qui boira l'eau
Que je lui donnerai ; car en lui naîtra d'elle
Le bondissement frais d'une eau perpétuelle,
De sorte qu'il sera sans fin désaltéré
Celui qui boira l'eau que je lui donnerai.

PHOTINE

Quoi ! pour l'éternité ?... Mais j'y songe, peut-être,
C'est l'eau que le prophète Élie a dû connaître,
Lorsque dans le désert, sans boire, il s'en alla
Si longtemps. Tu souris ? Mais oui, je sais cela.
Tu vois, je ne suis pas tout à fait ignorante.
Sans boire, il est resté quarante jours, quarante !
Vraiment tu connaîtrais son merveilleux secret ?
Seigneur, apprends-le-moi. Cela m'éviterait
De venir chaque jour porter ici l'amphore.
Une eau dont on boirait sans avoir soif encore !
Tout le monde en voudrait. On la vendrait très cher.

JÉSUS

Tu ne m'entends qu'avec des oreilles de chair.
Quand je veux l'élever, ton âme reste à terre.

PHOTINE

Explique-moi quelle est cette eau qui désaltère
Pour toujours, cette source au flot jamais tari ?

JÉSUS

Soit ! Mais va tout d'abord me chercher ton mari.

PHOTINE

Mon mari ?

JÉSUS

Va.

PHOTINE

Mais je...

JÉSUS

Ceci te déconcerte ?
Va chercher ton mari !

PHOTINE, reculant.

Je n'en ai pas.

JÉSUS

Non certe,
Tu n'en as pas. Disant cela, tu dis fort bien :
Car l'homme avec lequel tu vis n'est pas le tien.

PHOTINE

Seigneur !...

JÉSUS

Tu dis fort bien. Car celui qui partage
Ta couche, tu n'es pas sa femme davantage
Que tu ne l'as été des cinq autres...

PHOTINE

Seigneur !...

JÉSUS

Car tu changeas cinq fois, ô femme sans pudeur,
Et six fois tu connus les noces, — mais pas une
La foule des amis doucement importune,
Ni les flambeaux...

PHOTINE

Seigneur !

JÉSUS

Ni le bruit jovial
Du banquet, ni l'effroi sur le seuil nuptial,
Ni les rameaux de myrte agités sur ta tête !

PHOTINE

Seigneur, Seigneur, tu ne peux être qu'un prophète !

JÉSUS

Parce que j'ai vu clair dans ton indignité,
Voilà que tu me crois prophète. En vérité,
Femme, je te dirai des vérités plus grandes.

PHOTINE

O Maître, alors, dis-moi ?...

JÉSUS

Qu'est-ce que tu demandes ?

PHOTINE

Voici. Vous autres Juifs nous tenez en mépris



PHOTINE. — ... *Vous autres Juifs nous tenez en mépris*
Parce que nous prions sur ce mont.

Parce que nous prions sur ce mont. Or j'appris
Que vos ancêtres — qui sont aussi nos ancêtres —
N'adoraient que sur lui ! Que croirai-je ? Les Prêtres,
Les Docteurs y voient clair. Mais nous, les simples, nous
Qui demandons la cime où l'on tombe à genoux,
Nous restons étonnés que la cime soit double ;
Si l'on nous met entre deux monts, cela nous trouble ;
Chaque prêtre nous crie en nous vantant le sien :
« Priez sur notre mont, il est le plus ancien ! »
— « Non ! on ne peut vraiment prier que sur le nôtre ! »
Alors, nous ne montons ni sur l'un, ni sur l'autre,
Et nous restons en bas, dans le val, au milieu...
Et le val a des fleurs qui font oublier Dieu.

JÉSUS

Rassure-toi : car l'heure vient, elle est venue
Où l'on ne priera plus le Père, âme ingénue,
Ni sur le Garizim, ni dans Jérusalem.
Apprends que désormais, ô femme de Sichem,
Les vrais adorateurs n'adoreront le Père
Qu'en esprit et qu'en vérité ; car la prière
Ne peut pas à l'Esprit plaire selon le lieu.
Car le Père est l'Esprit, car il n'est qu'Esprit, Dieu !
Et c'est donc dans l'Esprit, et dans l'Esprit encore,
Et dans l'Esprit toujours qu'il faudra qu'on l'adore.

PHOTINE

J'ai vécu loin du Dieu que fait aimer ta voix.
Pourtant, j'ai toujours eu trois croyances : je crois
Que d'entre les tombeaux, un jour, on ressuscite ;
Que d'un Ange, parfois, on reçoit la visite,
Et surtout, — oh ! surtout, — je crois obstinément
Qu'il viendra, le Promis, et j'attends en l'aimant
L'Ha-Schaab, ou le Christ, qu'on nomme encor Messie !

JÉSUS, levant les yeux au ciel.

Les plus humbles, toujours ! Oh ! je te remercie,
Mon Père !

A Photine.

Et de ce Christ, dis-moi, que penses-tu ?

PHOTINE

Qu'il viendra.

JÉSUS

Bien. Et puis, quand il sera venu ?

PHOTINE

Quand il sera venu...

JÉSUS

Qu'est-ce que tu supposes ?

PHOTINE

Je suppose qu'il nous apprendra toutes choses.

JÉSUS

O mon Père, ces mots si simples, entends-les !
Femme, tu les as dits, les mots que je voulais.
Lève le front. Regarde-moi. Sois éclaircie.
Je suis Cela, moi qui te parle, — le Messie !

PHOTINE, reculant, balbutiant et glissant à genoux.

Toi ! Je... Christ !... Ha-Schaab !... Emmanuel !...

JÉSUS

Jésus.

PHOTINE, tombant à genoux.

Mon Bien-Aimé...

JÉSUS

Voilà que tu ne parles plus.



PHOTINE. — *Toi ! Je... Christ !... Ha-Schaab !... Emmanuel !...*

PHOTINE

Mon Bien-Aimé... je t'ai cherché — depuis l'aurore,
Sans te trouver, — et je te trouve, — et c'est le soir ;
Mais quel bonheur ! — il ne fait pas — tout à fait noir ;
Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand — toutes les huiles — principales,
Ton souffle unit — tous les parfums — essentiels,
Tes moindres mots — sont composés — de tous les miels,
Et tes yeux pâles
De tous les ciels.

Mon cœur se fond...
Grand Dieu ! qu'ai-je fait? Que disais-je ?
Pour lui ! le même chant ! le même, ô sacrilège !
Pour lui, les mêmes mots qui me servirent pour...

JÉSUS

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour.
Mais, tant que ce n'est pas à moi qu'on les adresse,
On ne fait qu'essayer les termes de tendresse.

PHOTINE

Maître, pour t'adorer, j'ai dit ce que j'ai su !

JÉSUS

Et ton hommage me fut doux. Je l'ai reçu.

PHOTINE

Devant toi, que ce chant aux lèvres me remonte...
Quelle honte !

JÉSUS

Non, tu ne dois pas avoir honte.
Comme l'amour de moi vient habiter toujours
Les cœurs qu'ont préparés de terrestres amours,
Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert des choses,
Il fait d'autres bouquets avec les mêmes roses :
Car c'est à moi que tout revient. Et tôt ou tard,
Le parfum acheté, d'aloès ou de nard,
Que pour flatter les sens le marchand a cru vendre,
Sur mes pieds douloureux finira par s'épandre,



PHOTINE. — *Quelquefois, je croyais aimer...*

Et c'est par des cheveux défaits pour le péché
Que ce parfum, sur mes pieds nus, sera séché.
Ne crois donc pas que ta chanson me scandalise ;
Un cœur que je surprends ne peut, dans sa surprise,
Se reconnaître assez pour inventer un chant.
Mais il se trouble ; il dit, dans son trouble touchant,
N'importe quel fragment de chanson coutumière...
Et la chanson d'amour devient une prière !

PHOTINE

« Celui qui boira l'eau que je lui donnerai
N'aura plus soif !... » Seigneur, je n'ai plus soif, c'est vrai.
Pour la première fois j'ai bu, pour la première !
Oh ! je voudrais pleurer sur tes mains de lumière !
Comme il est bon ! Il me les tend. Tu me les tends !...
J'avais si soif, si soif, et depuis si longtemps !
C'est ce vers quoi, sans fin, je reprenais mes courses,
L'eau vive, — et j'en connais toutes les fausses sources.
Quelquefois je croyais aimer, et qu'en aimant
Tout irait mieux, et puis je n'aimais pas vraiment,

Et je restais avec une âme encor plus sèche !
Mais dès qu'on me parlait d'une autre source fraîche,
L'espoir d'une eau nouvelle et de nouveaux chemins
Me faisait repartir, mon urne dans les mains !
Et je reconnaissais toujours la même route,
Et le même bétail, au même endroit, qui broute,
Les mêmes oliviers tordus et rabougris,
Le même ciel d'azur ou le même ciel gris,
Et d'un geste pareil, mais d'une âme plus vieille,
Toujours, dans la citerne, hélas ! toujours pareille
De volupté saumâtre et de trouble plaisir,
Je descendais toujours l'urne de mon désir...
Mais à peine à cette eau ma lèvre touchait-elle
Que déjà je brisais l'urne sur la margelle !

JÉSUS

Oh ! Photine, mais tout cela, je le savais !

PHOTINE

Et maintenant, c'est dans la fraîcheur que je vais
Car mon âme a senti, de son ombre surprise,
Sourdre, à flots de clarté, la fontaine promise !
Jaillis, source d'amour, et monte en jet de foi,
Et puis retombe en gouttes d'espoir, chante en moi,
Chante ! et suspends, au lieu d'une poussière infâme,
Une poudre d'eau vive aux parois de mon âme !

JÉSUS

Tu trouves maintenant des mots ingénieux,
Mais qui me touchent moins que les pleurs de tes yeux.

PHOTINE

Mes mots sont sans valeur et mes yeux sont sans charmes.

JÉSUS

Les plus beaux yeux pour moi sont les yeux pleins de larmes.
Et ne t'occupe pas des mots ; je les entends.

PHOTINE

Instruis-moi.

JÉSUS

Je veux bien, là, pendant que j'attends.
Mais tu me quitteras quand tu verras paraître
Mes disciples.

PHOTINE, avec un geste vers sa cruche.

Avant de me parler, le Maître
Ne goûtera-t-il pas à l'eau dont il voulut ?

JÉSUS

Je n'ai jamais eu soif, sinon de ton salut.

PHOTINE

C'est vrai, naïvement j'offrais à boire au Fleuve !

JÉSUS

Chaque fois que je bois une âme, je m'abreuve.

PHOTINE

Je me couche à tes pieds. J'écoute.

JÉSUS

L'air est bleu.
Tout se tait... Je dirai le royaume de Dieu,
Et comment on le perd, comment on s'en rend digne,
L'ivraie et le froment, le sarment et la vigne...

PHOTINE

J'écoute...

JÉSUS

Je dirai le grain de sénevé,
Le trésor enfoui, le diamant trouvé...



PHOTINE. — *Je me couche à tes pieds. J'écoute.*

PHOTINE

J'écoute !

JÉSUS

... le danger des regards en arrière,
Les mots qu'il faut choisir pour former la prière,
Tout le troupeau quitté pour un agneau perdu...

PHOTINE

J'écoute !

JÉSUS

... le retour du Maître inattendu,
Le grand chemin moins bon que la petite route,
Et je te parlerai de mon Père.

PHOTINE

J'écoute !...

RIDEAU



LA PORTE DE SICHEM



Composition inédite de
GEORGES ROCHEGROSSE

*Le marché se tient sur la place,
devant la Porte de Sichem.*



DEUXIÈME TABLEAU

LA PORTE DE SICHEM

Derrière le rideau, avant qu'il s'écarte, tumulte de voix joyeuses, cris bizarres, chants, éclats de rire. Puis on découvre le marché qui se tient à la porte de Sichem.

Grande place, sur laquelle débouchent d'étroites ruelles en pente. Maisons à toits plats. Minces petits escaliers aux murs. A droite, la maison de Photine.

Au fond, la porte de la ville, sorte d'allée voûtée, obscure et profonde, au bout de laquelle luit une échappée sur la campagne et que surmonte la maison du Schoër, gardien de la porte ; tourelle d'où ce gardien peut regarder au loin.

Grouillement d'un caravansérail. Haillons éclatants. Innombrables marchands. Étalages. Boutiques. Encombrement de sacs, de couffins et de jarres. Vers le fond, les Anciens sont gravement réunis : c'est à la porte de la ville que se traitent les affaires. Des enfants jouent. Des jeunes gens rient, s'amusent à soulever des pierres lourdes. Des femmes et des jeunes filles regardent les objets à vendre, jacassent.

Pierre et les Disciples sont là pour acheter des vivres, repoussés et raillés par les marchands. — Le Prêtre au fond, mêlé aux Anciens.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LES DISCIPLES, LA FOULE

CRIS DES MARCHANDS

Blé ! Fruits ! Lait ! Miel ! Riz ! Sel ! Des rékikîm tout frais !

PIERRE

Leurs cris ont augmenté la faim dont je souffrais

ANDRÉ

Allons-nous-en.

PIERRE

Marchande encor !

ANDRÉ

C'est inutile

On se moque de nous !

UN MARCHAND

Des petits flans à l'huile !

ANDRÉ, vivement.

Combien ?

UN JEUNE HOMME, passant en courant, aux marchands.

Ce sont des Juifs. Soyez très exigeants.

Les Disciples s'éloignent.

AUTRE MARCHAND, à des passantes.

Jeunes filles, du fard pour les yeux ?

AUTRE MARCHAND, à des passants.

Jeunes gens,
Des roseaux de Mérôm pour vous faire des flèches ?

PIERRE, à Nathanaël.

Ce vieillard a l'air bon, qui vend des figues sèches,
Propose-lui...

AUTRE MARCHAND

Copher pour les ongles, copher !

ANDRÉ, pendant que Nathanaël parle au vieillard.

Je meurs de faim.

PIERRE, à Nathanaël qui redescend.

Accepte-t-il le prix offert ?

NATHANAEL

Il m'a dit de m'aller cacher dans une crypte !

JEAN

Pierre, je meurs de soif !

UN MARCHAND

Des concombres d'Égypte !



LE MARCHAND. — *Jeunes filles, du fard pour les yeux?*

PIERRE, résigné.

Essayons d'acheter un poisson !

Ils remontent.

UNE JEUNE FILLE, dans un groupe, interpellant une autre qui passe.

Noémi !
Que compte-t-il t'offrir aujourd'hui, ton ami ?

NOÉMI

Devinez !

LA JEUNE FILLE

Un bonnet de filet ?

NOÉMI

Non !

UNE AUTRE JEUNE FILLE

Des socques,
Pour faire un joli bruit en marchant ?

NOÉMI

Tu te moques !

UNE AUTRE

Mieux encore ? Un miroir de fonte ?

NOÉMI

Devinez.

UNE AUTRE

Une bague ?

NOÉMI

Un anneau d'ivoire pour le nez !

TOUTES, éblouies.

Oh !...

PIERRE, au fond, à un marchand de poissons.

Ce thon, trois sekels ?

LE MARCHAND

Tu réclames ? C'est quatre !

UN HOMME, avec des oiseaux sur les épaules.

Qui veut voir mes gentils petits oiseaux se battre ?

On fait cercle autour de lui.

PIERRE, aux Disciples.

Partons !

ANDRÉ

Qu'emportons-nous, en somme ?

NATHANAEL

Un peu de riz

PIERRE

Poussiéreux.

JACQUES

Un fromage

PIERRE

Ancien.

ANDRÉ

Des fruits

PIERRE

Pourris

JEAN, montrant une maigre grappe de raisin sec.

Et cette grappe, enfin !...

PIERRE

Ce n'est point, par Moïse !
La grappe de raisin de la Terre Promise.
On ne se mettra pas à deux pour la porter !



La Foule. — *Les Juifs s'en vont ! — Chiens ! — Pourceaux ! — Voleurs !*

A un Disciple.

Et, dis-nous, trésorier, que peut-il nous rester ?

LE DISCIPLE, montrant une bourse vide.

Rien.

Ils remontent. — Tous se regardent.

PIERRE

Déjà ?

ANDRÉ, hochant la tête.

Hum !

JACQUES, à mi-voix.

Judas nous vole. Prenons garde.

JEAN

Quand on le dit au Maître, il sourit, le regarde,
Et répond : « Il le faut, qu'il aime trop l'argent !... »

PIERRE

Venez !

Ils vont pour sortir. Au moment où ils passent sous la porte, cris dans la foule.

LA FOULE

Les Juifs s'en vont ! — Chiens ! — Pourceaux ! — Voleurs !

PIERRE, doucement à Jean.

Jean,

Je crois bien qu'il n'y a...

LA FOULE

Ladres ! — Rogneurs d'oboles !

PIERRE

... De bons Samaritains que dans les paraboles !

Ils sortent.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LES DISCIPLES.

Depuis un moment, Azriel est arrêté devant la maison de droite, qui est celle de Photine.

AZRIEL, à une servante qui a paru sur le seuil.

Elle est encore au puits de Jacob ?



Composition inédite de
GEORGES ROCHEGROSSE.

Photine paraît sous la grande porte, courant, éperdue.



LE SCHOER (se penchant du haut de la tour). — *La voilà !*

LA SERVANTE

Elle y est
Encor.

UNE FEMME, à une autre.

Vois Azriel, comme il est inquiet
Lorsque Photine..

L'AUTRE

Ah ! ne parlons pas de Photine !

LA PREMIÈRE

La vie est de miel pur pour cette libertine !

UNE TROISIÈME

Oui, pendant que nos jours sont honnêtes et longs,
Pendant que nous cuisons les pains, que nous filons,
Son amant la compare au muguet des vallées
Et lui donne à croquer des pistaches salées.

AZRIEL

Mais que lui peut-il donc être arrivé?

Criant au gardien de la porte.

Schoër,
Toi qui surveilles le lointain, perché dans l'air,
Ne vois-tu pas venir Photine sur la route?

LE SCHOER

Non, je ne la vois pas.

PREMIÈRE FEMME, à la deuxième.

Tiens, fine abeille, écoute !
N'est-ce pas irritant?

LA DEUXIÈME

Mais, douce olive, on dit
Que la fin du scandale est proche. Elle perdit
Toute pudeur. Ils vont la chasser de la ville.

LA TROISIÈME

Qui?

LA PREMIÈRE

Les Anciens.

LA TROISIÈME

Vraiment?

LA PREMIÈRE

Dans leur groupe immobile
Tu vois, on parle bas. C'est d'elle !

LA DEUXIÈME

Il était temps !
Elle nuit à Sichem, à tous ses habitants...
N'est-ce pas, cher palmier?

LA PREMIÈRE

Mais oui, petite perle !

LA TROISIÈME

Si la fureur du Ciel contre Sichem déferle,
C'est à cause des yeux de Photine, trop doux !

UNE AUTRE

Sa robe attirera le tonnerre sur nous.

UNE AUTRE

Enfin, c'est une femme abominable !

UNE AUTRE

Certe.

LA PREMIÈRE

Et Dieu se servira d'elle pour notre perte !

LA DEUXIÈME

Si jamais elle nous regarde, insultons-la !

AZRIEL, à la servante.

Je vais aller au-devant d'elle.

LE SCHOER, se penchant, du haut de la tour.

La voilà !

AZRIEL

Tu la vois?

LE SCHOER

Elle court... Elle fait de grands signes...
Pour arriver plus vite, elle a pris par les vignes.
Par les blés... La voilà !... Comme elle court !

AZRIEL

Schoër.

Ce n'est pas elle !

LE SCHOER

Si, c'est elle ! J'y vois clair !
Ses cheveux sont épars... elle est toute hagarde...
Comme elle court !

AZRIEL

Ce n'est pas elle !

LE SCHOER

Si, regarde !

Photine paraît sous la grande porte, courant, éperdue, et elle s'arrête, haletante.

SCÈNE III

Les Mêmes, PHOTINE.

AZRIEL

Ah ! c'est toi !... Je tremblais... je craignais... je ne puis
Te dire !... D'où viens-tu? Tu ne viens pas du puits?

Pour rapporter de l'eau, tu n'as aucune sorte
D'amphore...

PHOTINE

Et c'est de l'eau, pourtant, que je rapporte.

AZRIEL

Pourquoi courais-tu donc?

PHOTINE

On avait soif ici.

AZRIEL

Comment ! tu viens !

PHOTINE

Du puits.

AZRIEL

De Jacob?

PHOTINE

C'est ainsi
Qu'on le nommait hier.

AZRIEL, riant.

Et qu'on le nomme encore !

PHOTINE

Non.

AZRIEL

Ton voile?

PHOTINE

Tombé !...

AZRIEL

Ton amphore?

PHOTINE

L'amphore?...

AZRIEL

Que faisais-tu? Je te cherchais.

PHOTINE

Je me trouvais.

AZRIEL

L'avais-tu, ton amphore, en partant?

PHOTINE

Je l'avais.

AZRIEL

Où donc l'as-tu laissée?

PHOTINE

Où je me suis laissée.

AZRIEL

Pourquoi me tourmenter en faisant l'insensée?

PHOTINE

Pauvre Azriel !



AZRIEL. — *Pourquoi me tourmenter en faisant l'insensée?*

AZRIEL

Je t'aime.

PHOTINE

Oh ! non, non, va, je sais
Tout ce qu'entre mes bras, tu rêvais, tu pensais,
Car c'est, dans un baiser, toute l'âme qu'on frôle,
Et rien ne sait le poids d'un front comme une épaule !
Eh bien ! rappelle-toi, je viens t'en supplier,
Ce que je ne servais qu'à te faire oublier !
Tes grands espoirs, tu les jetas? Je les rapporte !

Elle crie.

Peuple !

AZRIEL

Que fais-tu là?

PHOTINE

Vous qui, sous cette porte,
Passez, foule joyeuse et bavarde, là-bas !...

UN HOMME

Photine, il conviendrait qu'on ne t'entendît pas.

PHOTINE

Femmes aussi, vous qui riez, là, dans la rue !...

UNE FEMME

Elle ose nous parler, cette fille perdue?

AZRIEL

Tais-toi ! Prends garde !

PHOTINE

Anciens et Docteurs de la Loi !
Vieillards ! Prêtres !

UN ANCIEN

Silence !... On s'occupe de toi !

PHOTINE

Vous, marchands !...

UN MARCHAND, avec mépris.

C'est, je crois, Photine, qu'on te nomme?

PHOTINE

Près du puits de Jacob est assis un jeune homme.



PHOTINE. — *De grâce, écoutez-moi !*

C'est un Nazaréen pâle qui m'a parlé.
Il est si doux que j'ai tout de suite tremblé.
Nul n'a son éloquence immense et familière,
Et son geste est celui d'ouvrir une volière !

LA FOULE, riant.

Ha ! ha !

PHOTINE

Je crois que c'est un prophète. Sachez
Qu'il devina tous mes secrets, tous mes péchés !
Il a tout deviné. J'en suis encor saisie !
Ne se pourrait-il pas que ce fût le Messie?

UN HOMME

Mais elle est folle !

UN AUTRE

Que vient-elle nous conter?

UN AUTRE, riant.

Ha ! ha ! ha !

UN MARCHAND

Mes pigeons, qui veut les acheter?

AUTRE MARCHAND

Deux passereaux, pas cher, pour faire un sacrifice !

PHOTINE

De grâce, écoutez-moi !

UN ACHETEUR, à un marchand.

Combien ce sac d'épice?

LE MARCHAND

Vingt sékels!

L'ACHETEUR

Tu veux donc me ruiner comme Job?

PHOTINE

Un jeune homme est assis près du puits de Jacob!
Il se nomme Jésus. Il revient de Judée.
J'ai refusé d'abord l'eau qu'il m'a demandée;
Mais alors il m'a dit, debout dans son manteau,
Des paroles du Ciel à propos de cette eau!

UNE FEMME, à un marchand.

Les beaux colliers!

UNE AUTRE FEMME

D'où viennent-ils?

LE MARCHAND

De Phénicie!

PHOTINE

Pourquoi ne pas vouloir que ce soit le Messie?

UN JEUNE HOMME

Le Messie? Il viendra quand pourriront nos os!

UN AUTRE, en entraînant plusieurs.

Venez donc par ici voir un combat d'oiseaux!

PHOTINE

Écoutez donc, ô misérable populace!
J'apporte une nouvelle immense!

UN MARCHAND

Elle nous lasse!

UN AUTRE MARCHAND

Tais-toi!

PHOTINE

Je ne peux plus me taire!

PREMIER MARCHAND

Non ! Assez
De cris !

PHOTINE

Je ne peux plus me taire, car je sais !...
Je dois crier, — qu'on me repousse, qu'on me foule ! —
Mon devoir est d'aller crier parmi la foule :

Près du puits de Jacob un jeune homme est assis !
Ses cheveux ont la couleur blonde ;
On croit voir l'arc-en-ciel qui rassure le monde
Dans chacun de ses beaux sourcils.

Grave, il reçoit, tenant une invisible palme,
L'ombre d'un invisible dais
On le reconnaîtrait entre mille à son calme...
Et c'est Celui que j'attendais !

Un vent d'été, porteur d'un chant lointain, qui passe
Dans un troène d'En-Gaddi,
La flûte se mêlant aux fleurs dans l'air tiédi,
C'est à quoi fait penser sa grâce !

Et quant à sa douceur, elle est divine, elle est...
Comme une plume de colombe
Qui, blanche, quand l'oiseau se penche sur du lait,
D'une blancheur dans l'autre tombe !

UN MARCHAND

Elle ameute la foule !...

UN AUTRE MARCHAND

Et distrait les chalands !

UN HOMME, amèrement, aux marchands.

Oui, qu'importe l'espoir des plus vastes élans,
Pourvu que l'on achète et pourvu que l'on vende !...

UN AUTRE, au prêtre qui descend, attiré par le bruit.

On nous parle du Christ !

LE PRÊTRE

Qui?

PHOTINE

Moi !

LE PRÊTRE

L'audace est grande !
Parler du Christ ! Sais-tu seulement ce que c'est?
Seul il peut en parler, l'homme pieux qui sait
Tous les oracles de jadis, les phrases dites
Par les prophètes saints, les promesses écrites...
Les choses qu'une femme, enfin, ne sait jamais !

PHOTINE

Tu t'avances beaucoup, prêtre, si tu l'affirmes !
Il est écrit : « Quand Dieu viendra sur les sommets,
Les aveugles verront la danse des infirmes,
Et les sourds entendront l'hosannah des muets ! »

LE PRÊTRE

C'est un texte, en effet, qu'elle nous paraphrase !

UN VIEILLARD

Eh quoi ! cette ignorante?

UN JEUNE HOMME

Elle semble en extase !

UN AUTRE

Le charbon a touché ses lèvres de son feu !

PHOTINE

« C'est un vrai cœur de chair qu'à mon peuple j'envoie,
Et j'ôte le rocher qui de cœur lui tint lieu,
Afin que désormais il marche dans ma voie,
Et que ce soit mon peuple, et que je sois son Dieu ! »

LE PRÊTRE

Ezéchiel parlait ainsi dans son délire !
Elle aura lu ces mots !

AZRIEL

Elle ne sait pas lire !

LE PRÊTRE

Comment les textes saints lui sont-ils donc connus?

PHOTINE

« Ah ! qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds nus



PHOTINE. — *Bethléem ! quelle ville eut jamais tes grandeurs ?*

De celui qui nous vient porter le bon Message !... »

LE PRÊTRE

Isaïe a crié cela!

PHOTINE

« Petit village,
Bethléem ! quelle ville eut jamais tes grandeurs? »

LE PRÊTRE

Ah ! tais-toi !...

PHOTINE

« Nazareth ! ton nom contient des fleurs ! »

LE PRÊTRE

Les livres de Moïse éclairent seuls les ombres !

PHOTINE

Eh bien ! connaissez donc qu'il est dit dans les Nombres :
« Paroles de Bâlam-ben-Beor : Israël,
Un spectre est dans ton sol, un astre est dans ton ciel ! »

LE PRÊTRE

Cette femme connaît les Livres mieux qu'un homme !

PHOTINE

Et sachez qu'il est dit dans le Deutéronome...

VOIX DIVERSES

Miracle ! — Fausseté ! — C'est le Christ ! — Vous croyez?
— Non !

PHOTINE

Et si c'était lui?... Venez et le voyez !

UNE VOIX, dans la foule.

Rappelez-vous toutes les fausses prophéties !

UNE AUTRE

On en a tellement découvert, des Messies !

PHOTINE

Si c'était lui?

UN MARCHAND

Mais non !

PHOTINE

Si c'était lui, pourtant?

UN JEUNE HOMME

Oh ! certes...

LE PRÊTRE

Si c'était le Christ, en l'admettant,
Comment l'âme du Christ, cette grande âme blanche,
Causerait-elle avec la tienne?

PHOTINE

Elle se penche !

LE PRÊTRE

Va parfumer ta porte, et, t'asseyant au seuil,
Prépare pour ce soir les ruses de ton œil.

PHOTINE

Ne crois pas qu'en parlant de la sorte on m'irrite :
Tu viens de me traiter comme je le mérite !

AZRIEL

Cette orgueilleuse-là, s'humilier ainsi !...
J'affirme qu'il y a du divin dans ceci !

PHOTINE, s'agenouillant au milieu de la place.

Je confesse ma vie et frappe ma poitrine,
Et je veux demander pardon à tous !

UNE FEMME, la relevant.

Photine !



Le Prêtre. — *Cette femme connaît les Livres mieux qu'un homme!*

PHOTINE

Prophétesse, en effet, bien indigne de lui !...
Mais l'indulgent sauveur qui nous vient aujourd'hui
Aime précisément ceux que personne n'aime,
Aime ceux à qui tous vous jetez l'anathème,
Ceux dont l'obscurité fait dédaigner les maux,
Aime les pauvres gens, les pauvres animaux,
Les humbles chiens battus, les tristes petits ânes,
Les publicains, les péagers, les courtisanes !

CRIS DIVERS

Faites-la taire ! — Une pécheresse ! — Empêchez
Qu'elle parle !

PHOTINE

Jésus m'a remis mes péchés !

UNE FEMME, sortant de la foule et courant à elle.

Il me remettra donc tous les miens?

PHOTINE

Sois-en sûre !
— Si le roseau froissé souffre d'une cassure,
Il n'achèvera pas le roseau d'un coup sec ;
Si la lampe crépite en noircissant son bec,
Il ne soufflera pas brusquement sur la lampe ;
Mais, pour que le roseau balance encor sa hampe
Et l'offre encor, ployante, aux pattes de l'oiseau,
Il raccommodera tendrement le roseau,
Et, pour que de nouveau la flamme monte et brille,
Tendre, il relèvera la mèche avec l'aiguille.

LE PRÊTRE

Ah ! ces discours au cœur sont plus pernicieux
Que le vinaigre aux dents ou la fumée aux yeux !

UN JEUNE HOMME

Comme elle est belle en ce moment !

UN AUTRE

C'est que sur elle
L'Esprit vient de souffler !

UN AUTRE

Mais non, c'est qu'elle est belle !



PHOTINE. — *Jésus m'a remis mes péchés !*
UNE FEMME. — *Il me remettra donc tous les miens?*

UN AUTRE essayant d'entraîner Photine, et lui montrant un petit groupe décidé.

Viens ! quelques-uns déjà...

PHOTINE

Non ! je ne partirai
Qu'avec la moitié de la ville !

UN ENFANT

Moi, j'irai !

PHOTINE, parcourant la foule.

O vous dont on ne peut fréquenter les demeures
Sans se purifier après pendant des heures,
Vous que l'on traite avec plus encor de dédains
Que les montreurs d'oiseaux et que les baladins,
Vous, exclus par la loi de tous les privilèges,
Vils païens, couthéens, ivrognes, sacrilèges,
Samaritains, enfin, puisque ce mot dit tout
Et puisqu'on en a fait le terme du dégoût,

Gueux de ce monde auxquels on voudrait fermer l'autre,
Suivez-moi vers ce Christ, car ce Christ est le vôtre !
Et ceux qui n'ont connu ni honte, ni douleur,
Les forts et les joyeux, ce Christ n'est pas le leur !

LE PRÊTRE

Le Christ est un vainqueur qui viendra dans la gloire !

PHOTINE

C'est un pauvre qui passe et qui demande à boire.

LE PRÊTRE

Coiffé d'astres, fendant terriblement les airs,
Il viendra par un chemin bleu, bordé d'éclairs !

PHOTINE

Il est venu par le sentier de la vallée :
Pas d'étoiles au front, mais l'âme est étoilée !

LE PRÊTRE

Il viendra pour crier : « Il n'y a que la loi ! »

PHOTINE

Il vient pour soupirer : « Il n'y a que la foi ! »

LE PRÊTRE

Il sera le guerrier qui reprendra la terre !

PHOTINE

Il est le pacifique ennemi de la guerre,
La ruine de la ruine, et la mort de la mort !

LE PRÊTRE

Mais sait-on seulement d'où ce prophète sort?
Le vrai Christ descendra de David, — et des prêtres !

PHOTINE

On saura découvrir David dans ses ancêtres.
— En attendant, il sort d'entre les plus petits,
Et ses mains de prophète ont tenu des outils ;
Les Anges, dans le fond d'une boutique obscure,
Ont baisé les copeaux pris dans sa chevelure !
Docile, il fabriquait des balances, des jougs ;
Et lui qui travailla, quoique Dieu, comme vous,
En façonnant des jougs pensait à vos souffrances
Et rêvait de justice en faisant des balances !

UN HOMME

Allons vers lui !...

LE PRÊTRE

C'est un faux Christ !

L'HOMME

Soit, je suivrai
Tous les faux Christs, de peur de le manquer, le vrai !

UNE FEMME

Oui, conduis-nous vers lui ! Laisse ces cœurs de pierre !

PHOTINE

Non ! je ne partirai qu'avec la ville entière !

UN HOMME, ricanant.

Un Christ qui vient pour pardonner à des pécheurs !...

PHOTINE

Ses paroles font des silences dans les cœurs !

UN AUTRE, de même.

Et bavarder, autour du puits, avec les femmes !

PHOTINE

Ses gestes font des ombres blanches sur les âmes !

UN MARCHAND

Il est donc beau pendant qu'il parle?



UN ENFANT — *Moi, j'irai.*

PHOTINE

Il resplendit !
— On n'a jamais parlé comme cet homme. Il dit :
« Les premiers seront les derniers... Celui qui souffre
Va sourire... Celui qui monte est près du gouffre...
Heureux les attristés ! Heureux les fatigués !
Ceux-ci reposeront, et ceux-là seront gais ! »

UN MARCHAND

Autour d'elle, voyez, la foule s'est accrue !

PHOTINE

J'irai crier tout ce qu'il dit de rue en rue !

Elle sort, suivie de la foule.

PREMIER VIEILLARD

Elle le fait !

UN MARCHAND, regardant.

Bientôt ils seront des milliers !

UN AUTRE MARCHAND, criant à la cantonade, avec désespoir.

Pourquoi donc avez-vous quitté vos ateliers?

UN AUTRE

Mais que faire? C'est impossible qu'on la laisse...

LA VOIX DE PHOTINE, au dehors.

Il dit : « Vous serez forts, vous, les pleins de faiblesse ! »

PREMIER MARCHAND

Ne lui laissez donc pas prononcer ces mots-là !

LA VOIX DE PHOTINE, plus loin.

Il dit : « Vous jugerez vos juges ! »

UN ANCIEN, furieux.

C'est cela !...

UN AUTRE

Que faire?

LE PRÊTRE

Aller chercher les Romains !...

A un marchand.

Toi, va vite.

Il explique à mi-voix ce qu'il faut dire. On entend :

L'ordre public troublé... le peuple qui s'excite...

LA VOIX DE PHOTINE, dehors.

Il dit encor : « Je vous le dis, en vérité,
Mon Héritage est fait pour le déshérité ! »

UN MARCHAND, avec terreur.

Entendez-vous ces mots qui pleuvent sur la ville?

LE PRÊTRE, à celui qu'il envoie.

Demande des soldats. C'est la guerre civile,
Si l'on n'arrête pas...

LA VOIX DE PHOTINE, se rapprochant.

Il dit : « Des deux chemins
Prenez le plus étroit ! »

LE PRÊTRE, au marchand.

Va chercher les Romains !

Le marchand sort en courant.

PHOTINE, rentrant, suivie d'une foule plus nombreuse.

Il dit encor : « Toute science est un fantôme.



LE PRÊTRE. — *L'ordre public troublé... le peuple qui s'excite...*

C'est aux pauvres d'esprit que sera mon Royaume ! »
Il dit...

UN HOMME, qui la suit, éperdu, chancelant, enivré.

Écoutez tous ! Pressez-vous sur ses pas !
Car ce sont là des mots que l'on n'invente pas !
Un Dieu seul peut dicter ces paroles d'aurore !
— Photine, que dit-il encore?

PHOTINE

Il dit encore:
« Soyez doux. Comprenez. Admettez. Souriez.
Ayez le regard bon. Ce que vous voudriez
Qu'on vous fît, que ce soit ce qu'aux autres vous faites :
Voilà toute la loi, voilà tous les prophètes !
Envoyez votre cœur souffrir dans tous les maux !... »
Enfin, que sais-je, moi ! Des mots nouveaux ! Des mots
Parmi lesquels un mot revient, toujours le même :
« Amour... amour... aimer !... Le ciel, c'est quand on aime.
Pour être aimés du Père, aimez votre prochain.
Donnez tout par amour. Partagez votre pain
Avec l'ami qui vient la nuit, et le demande.
Si vous vous souvenez, en faisant votre offrande,
Que votre frère a quelque chose contre vous,
Sortez, et ne venez vous remettre à genoux
Qu'ayant, la paix conclue, embrassé votre frère...
D'ailleurs, un tel amour, c'est encor la misère.
Aimer son frère est bien, mais un païen le peut.
Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, c'est peu :
Aimez qui vous opprime et qui vous fait insulte !
Septante fois sept fois pardonnez ! C'est mon culte
D'aimer celui qui veut décourager l'amour.
S'il vous bat, ne criez pas contre, priez pour.
S'il vous prend un manteau, donnez-lui deux tuniques.
Aimez tous les ingrats comme des fils uniques.
Aimez vos ennemis, vous serez mes amis.
Aimez beaucoup pour qu'il vous soit beaucoup remis.
Aimez encore. Aimez toujours. Aimez quand même,
Aimez-vous bien les uns les autres. Quand on aime,
Il faut sacrifier sa vie à son amour.
Moi je vous montrerai comment on aime, un jour...



Composition inédite de GEORGES ROCHEGROSSE.

LE CENTURION (à la foule grondante).
M'avez-vous entendu ?
Pas de groupes !... Pas de rumeurs !... Qu'on se disperse !



TOUS. — *Qu'est ceci? Quelle est cette doctrine?*

Amour ! N'ayez que de l'amour dans la poitrine !...
Aimez-vous ! »

TOUS, tombant à genoux.

Qu'est ceci? Quelle est cette doctrine?

Tumulte, cris.

Le Roi, fils de David ! — Le Christ ! — Le roi des Cieux !
— Suivons-la.

A ce moment, tous, enthousiasmés, se relèvent, s'élancent derrière Photine, vont partir; mais ils sont refoulés brutalement par des soldats qui entrent, et un centurion paraît.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CENTURION, SOLDATS.

LE CENTURION

Quoi? Comment? Des cris séditieux?
Dispersez-vous !... Quel est ce roi que l'on acclame?
Que faites-vous là, tous, autour de cette femme?
Saisissez-la d'abord, elle !

PHOTINE, pendant qu'on lui lie les mains.

Tout est perdu !
Quand je les emmenais !...

LE CENTURION, à la foule grondante.

M'avez-vous entendu?
Pas de groupes !... Pas de rumeurs !... Qu'on se disperse !

Aux marchands.

Vous autres, reprenez votre petit commerce !

A Photine.

Excitatrice, tu leur tenais des propos
Contre César, sans doute, et contre les impôts?
De quoi leur parlais-tu?

PHOTINE

Mais de...

LE CENTURION, aux soldats.

Serrez la corde.

PHOTINE

Mais de mansuétude et de miséricorde,
De charité, d'amour...

LE CENTURION

Et puis...

UN HOMME, vivement.

C'est tout !

UN AUTRE, de même.

De rien !

LE PRÊTRE

Elle parlait encor du Messie !

LA FOULE, avec indignation.

Oh !

LE CENTURION

Ah, bien !
Toi, tu viens dénoncer? Rome te remercie !

A ses soldats, en riant.

Elle leur annonçait le Vengeur, le Messie,
Celui-là qui des Juifs sera l'Imperator,
Qui battra les Romains, n'est-ce pas?... Elle a tort !
Car ceci pourrait bien ne pas plaire à Pilate...
Marchons !

PHOTINE, à part.

Tout est perdu !

DEUXIÈME TABLEAU



LE CENTURION. — *Ce n'est rien. C'est Jésus ! Allons détachez-la !*

LE PRÊTRE, au centurion.

Pour que l'émeute éclate,
Elle dit avoir vu le Christ tout près d'ici !
Et sais-tu qui la folle ose appeler ainsi ?
Un fanatique obscur, qui, sans doute, conspire,
Un gueux de Nazareth !

LE CENTURION

Ah ! il fallait le dire !
Un gueux de Nazareth ?... Mais je vois ce que c'est !

A ses soldats.

C'est l'homme, vous savez, le simple qui passait
Pour guérir les lépreux, l'homme de Galilée !
Sa présence, en effet, nous était signalée.

LE PRÊTRE

Des ordres contre lui doivent être reçus.

LE CENTURION

Un certain Josué, n'est-ce pas, ou Jésus ?

LE PRÊTRE

C'est lui-même.

LE CENTURION

Comment, c'est Jésus ? Quand je pense
Que j'allais !... Mais alors, ça n'a pas d'importance !
Il ne nous porte pas ombrage, celui-là !

Aux soldats.

Ce n'est rien. C'est Jésus ! Allons, détachez-la !

PHOTINE, délivrée immédiatement.

Ciel !

LE CENTURION

C'est un pauvre Juif pris de mélancolie.
Moi-même, je le vis commettre une folie !
Mais à Jérusalem, justement, il n'y a
Qu'un mois. J'étais de garde au fort Antonia
D'où nous surveillons tout ce qu'on fait dans le temple.
D'en haut, j'avais suivi des yeux la blancheur ample
D'une robe de lin errante, et m'étais dit :
« C'est quelque Essénien arrivé d'En-Gaddi.
Il prêche : je le vois aux gestes de sa manche. »
— Douze robes suivaient, sombres, la robe blanche.

Et ce groupe, en causant, s'en vint jusqu'à ce lieu
Où des Juifs très dévots, pour honorer leur Dieu,
Font le change, installés à des petites tables,
En se servant de poids rarement véritables.
Sur le sol de ce temple étonnant, où l'on vend
De tout, du sel, de l'huile et du bétail vivant,
Traînent de vieux morceaux de cordes et de brides.
Tout d'un coup, je vis l'homme aux vêtements candides
Prendre un de ces morceaux, le tordre, et je le vis
Fouetter tous les vendeurs qui couvraient le parvis,
Et tous ces gros marchands, même les plus podagres,
Fuyaient, fouettés par lui, tel un troupeau d'onagres !
Et lui fouettait toujours, d'un geste furieux.
Et le peuple acclamait. C'était très curieux.
Nous autres, les Romains, cela nous faisait rire.
Cet homme ne peut pas inquiéter l'Empire.
Il défend que du temple on fasse un vil bazar,
Mais il dit : « A César ce qu'on doit à César ! »

LE PRÊTRE

Tu n'as pas entendu la femme?

LE CENTURION, riant et remontant.

Je préfère

Ne pas l'entendre !



LE CENTURION. — *Tu sais, le joli charpentier à tête blonde?*
Ce n'est pas celui-là qui troublera le monde !

LE PRÊTRE, essayant de le retenir.

Écoute-la !

LE CENTURION

J'ai mieux à faire !

LE PRÊTRE

Quoi donc?

LE CENTURION, railleur.

Mais lire, au frais, mon auteur familier.
Je lis, et l'ombre d'une feuille de figuier
— Large et tremblante main qui sur le livre passe —
Souligne d'un doigt bleu quelque beau vers d'Horace !

LE PRÊTRE

Mais...

LE CENTURION, sèchement.

Qu'on ne vienne plus, surtout, me déranger.

Au peuple.

On vous permet ce Christ, il n'offre aucun danger.

En sortant, à un soldat.

Tu sais, le joli charpentier à tête blonde?...
Ce n'est pas celui-là qui troublera le monde !
— En route !

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LE CENTURION ET LES SOLDATS.

PHOTINE

Et maintenant, courons vite !

Murmures.

UN HOMME

Oh ! non !

PHOTINE

Quoi?

UN AUTRE

Un roi flattant César ne sera pas mon roi !

UN AUTRE

C'est ainsi que le fils de David nous libère?

UN AUTRE

Il conseille l'impôt?

UN AUTRE

Il accepte Tibère?

PHOTINE

Seigneur, Seigneur, les malheureux, écoutez-les !
— De quel royaume avez-vous cru que je parlais?
Quoi ! vous vous occupez de César, de l'Empire?
Comprenez donc un peu ce qu'on a voulu dire !
Vous qui serez les éternels Samaritains,
Ne pensez qu'au seul vrai royaume, qu'aux destins
Du royaume secret dont aucune province
Ne vous sera jamais prise par aucun prince !
Puisqu'il faut tôt ou tard que vous soyez mangés,
Que vous importe que les fauves soient changés,
Et que celui, vers vous, dans l'ombre, qui se traîne,
Ce soit le renard juif ou la louve romaine?
Ah ! sans savoir le nom du maître de hasard,
Donnez avec dédain ce qu'on doit à César !

TOUS

Oui ! mais...

UN HOMME

Mais le royaume?

PHOTINE

Il n'est pas de ce monde ;
Car ce n'est pas un roi, c'est un Dieu qui le fonde !

UN AUTRE

Où le connaîtrons-nous, ce royaume irréel?

PHOTINE

Un peu d'abord en vous, puis tout à fait au ciel !

PLUSIEURS

En nous?

PHOTINE, allant de l'un à l'autre.

La graine est là, d'où monte l'arbre immense !
Vous n'avez qu'à vouloir, et le règne commence !

Pour tous ! pour tous ! Un peu d'amour, un peu de foi,
Et vous verrez quel beau royaume !... Toi, — toi, — toi ! —
Toi, tu souffriras moins, maigre tailleur de pierres ;
Car, dans le noir du masque abritant tes paupières,
Tes yeux posséderont quelques brins de lueur
Des gerbes de clartés futures !... Ciseleur,
Tes doigts se sentiront rafraîchis par les ailes
Des petits chérubins d'argent que tu cisèles !...
Toi qui, pour lambrisser les alcôves, scias
Les cèdres, les cyprès et les acacias,
Tu béniras les trous au mur de ton échoppe
Parce qu'il y frissonne une touffe d'hysope !...
Vous plaindrez ceux pour qui vous tissez, tisserands,
Et vous, passementiers, plus vous coudrez de rangs
D'inutiles galons aux frivoles étoffes,
Et plus vous sourirez, comme des philosophes !
Chacun trouvera joie à son humble métier.
Tu verniras l'argile avec amour, potier !
Pâtres, vous soignerez plus gaîment vos abeilles !
Vous sifflerez, vanniers, en tressant vos corbeilles !

LE PRÊTRE

Mais ce n'est qu'un espoir, le royaume des cieux !

PHOTINE

Qu'est-ce que vous avez à proposer de mieux?

CRIS DE TOUS

Oui ! — Suivons-la ! — Le Christ ! — Peut-être ! — Le Royaume ! —
Prenons des instruments ! — Chantons ! — Oui, tous ! — Un psaume ! —

UN MARCHAND, à Photine.

Oh ! moi, j'y vais sans croire, en curieux, pour voir !

PHOTINE

Viens quand même !

AZRIEL

J'y vais, par ennui, sans espoir,
Pour agir !

PHOTINE

Viens quand même !

UN JEUNE HOMME

Et moi, c'est toi que j'aime !
Si je te suis, c'est pour ta beauté !

PHOTINE

Viens quand même !
Suivez tous, en cueillant des branches d'oliviers.
Peu m'importe pourquoi, pourvu que vous suiviez !

LE PRÊTRE

Eh bien ! j'y vais aussi ! Cet homme va peut-être !
Fonder un nouveau culte et me nommer grand-prêtre !

PHOTINE

Marchons en entonnant le psaume à l'Éternel,
Et prenez au verset : « *Chantons sur le nébel...* »

TOUTE LA FOULE, dans un immense cri d'enthousiasme.

Chantons sur le nébel dont le long manche s'orne



La foule s'engouffre, derrière Photine, sous la haute porte.

De nacre, de corail et d'or,
Sur le nébel, sur le kinnor,
Et chantons sur la flûte encor
Et sur la trompette de corne !

La foule s'engouffre derrière Photine, sous la haute porte et le psaume va rouler au loin dans la campagne.

Qu'en l'honneur de Celui qui vient juger les temps
Dansent toute la Terre et tous ses habitants !...
Toute la Mer... et tout...

RIDEAU





TROISIÈME TABLEAU

SALVATOR MUNDI

On revoit le Puits de Jacob. Jésus est assis sur la margelle. Le soleil se couchera tout à l'heure. Le Ciel est jaune, avec du rose.

Les disciples sont groupés un peu loin du Maître. Ils achèvent le repas frugal qu'ils sont parvenus à réaliser avec leurs vagues achats. Assis, ou couchés sur le ventre, ils font cercle, par terre, autour d'un petit feu qui s'éteint et dont monte, bien droit dans l'air calme, un fil bleu. Ils chuchotent, et parfois regardent Jésus, à la dérobée. Ils ne sont pas contents. Jésus rêve.

SCÈNE PREMIÈRE

JÉSUS, Les Disciples.

PIERRE, à voix basse, avec indignation.

A cette femme !...

ANDRÉ, de même.

Il lui parlait !

JACQUES, de même.

Il lui parlait !

PIERRE

Je n'oserai jamais le blâmer. Mais il est
Parfois, avouons-le, d'une imprudence étrange.

ANDRÉ

Et pourquoi jeûne-t-il quand tout le monde mange?

PIERRE

C'est pour nous étonner qu'il n'aura pas mangé !

JÉSUS

Ce n'est pas pour cela, Pierre.

JEAN

Il nous entend.

PIERRE

J'ai
Parlé trop haut.

NATHANAËL

Pourquoi jeûner?

PIERRE, de même.

Je me figure
Que c'est pour nous prouver qu'il vit sans nourriture !

JÉSUS

Je me nourris d'un mets que vous ne savez pas.

PIERRE, baissant la voix.

Quelqu'un a dû venir lui porter un repas.

JEAN

Les Anges peuvent le servir, sans qu'on les voie !

JÉSUS

Faire la volonté de Celui qui m'envoie,
— Voilà cet aliment secret qui me nourrit.

PIERRE, plus bas encore, avec humeur.

C'est pour faire cette volonté que l'on prit
Par ce chemin !...

JEAN

Mais pour gagner la Galilée...

PIERRE

Il aurait mieux valu passer par la vallée
De Sâron !

NATHANAËL

Certe, ou par la plaine du Jourdain !



ANDRÉ. — *Et pourquoi jeûne-t-il quand tout le monde mange?*

ANDRÉ

Mais par la Samarie !... Horreur ! Tâtez ce pain !
C'est du granit !

Il le lance loin de lui.

Maudite ville !

PIERRE

Est-ce la peine
D'aller chez ceux qui sont ignorants, pleins de haine,
Endurcis, et que la souffrance rend mauvais?

JÉSUS

C'est chez ceux-là qu'il faut aller, et que je vais.

JEAN

Parlons plus bas.

JACQUES

C'est son idée. Il sera cause
Qu'on nous massacrera.

JEAN

Mais lui-même s'expose.

PIERRE

A quoi cela sert-il? Qu'est-il venu chercher?
Que fait-il sur ce puits? A qui veut-il prêcher?
Il n'a trouvé pour l'écouter que cette femme.
Vous savez que jamais, certes, je ne le blâme ;

Mais s'il voulait gagner ce peuple, il aurait dû
Se faire un partisan digne d'être entendu !

JACQUES

Des mains pures pourront seules semer l'Idée.

PIERRE

Mais une courtisane !

JACQUES

On l'aura lapidée
Dès qu'elle aura paru, pour prêcher, sur son toit !

PIERRE

Si j'avais à gagner une ville, moi ...

JACQUES

Toi?

PIERRE

Je me renseignerais. J'irais voir les notables,
Le prêtre à son autel, les changeurs à leurs tables.
Chacun vous sert selon l'importance qu'il a.
Je convaincrais une âme importante. Voilà
Comment je m'y prendrais, moi, pour prendre une ville.

ANDRÉ, *secouant la tête.*

Parler à cette femme était bien inutile.

PIERRE

Il semble quelquefois railler, en vérité.
Songez qu'il a choisi la dernière cité
Du dernier peuple, et, dans la cité tout entière,
Une femme et, parmi les femmes, la dernière !

JÉSUS

Il faudra que pourtant vous vous accoutumiez
A ce que les derniers, pour moi, soient les premiers !

PIERRE

Il entend tout : c'est bon, je garde le silence.

Il se lève, et va regarder un champ de blé. — Silence.

JÉSUS

Non !



JÉSUS. — *Il faudra que pourtant vous vous accoutumiez*
A ce que les derniers, pour moi, soient les premiers !

JACQUES

A quoi dis-tu : « Non? »

JÉSUS

A ce que Pierre pense.

PIERRE, se retournant, étonné.

Seigneur !...

JEAN, criant tout à coup.

Je meurs de soif !

ANDRÉ

Oui, c'est un jeu cruel
Des païens ! Ils ont mis dans le riz trop de sel !

NATHANAËL

Comment boire?

ANDRÉ

On n'a rien pour puiser !

JEAN

Cette femme
A bien laissé...

JACQUES

Quoi donc?

JEAN

Sa cruche !

PIERRE

Son infâme
Cruche? C'est un objet de scandale et d'effroi !
N'y portez pas les mains !

JEAN, les deux mains sur la cruche.

Elle a le ventre froid.
Et j'ai bien soif.

PIERRE

Je ne boirais pour rien au monde
Cette eau nauséabonde !

JEAN

Elle est nauséabonde?

PIERRE

Doublement ! car le goût du vice est dans cette eau,

Et de l'impiété !

JEAN

Tant pis ! J'ai trop soif!

Il boit.

Ho !...

NATHANAËL

Eh bien?

JEAN, lui passant la cruche.

Goûte !

NATHANAËL, après avoir goûté.

Ho !...



JEAN — *Tant pis ! J'ai trop soif !*

ANDRÉ

Quoi?

NATHANAËL, même jeu.

Goûte !

ANDRÉ, même jeu.

Ho !...

JACQUES

Qu'est-ce?

ANDRÉ

Goûte !

JACQUES

Quelle perle divine est, dans cette eau, dissoute?

NATHANAËL

C'est du miel !

ANDRÉ

Non ! des fleurs !

JEAN

On pleure en y goûtant !

PIERRE

Qu'a-t-elle donc laissé dans sa cruche en partant?

JÉSUS

Elle a laissé dans cette cruche
Le souci du cœur insensé,
L'orgueil cruel d'être une embûche
Vivante et rose ; elle a laissé

Ses péchés lourds, ses rêves pires,
Ses bonheurs bavards et méchants,
La frivolité de ses rires,
L'inconscience de ses chants,

Ses soupirs pour d'indignes causes,
Tout le mal de son âme, tout !...

PIERRE

Et ce sont ces mauvaises choses
Qui donnent à l'eau ce bon goût?

JÉSUS

Le goût que vous trouvez à l'eau de cette cruche,
Ne l'attribuez pas à des pleurs blonds de ruche,

TROISIÈME TABLEAU



PIERRE.—*Quelle est cette moisson qui s'avance en chantant ?...*

A des pleurs blancs de lys broyés ;
Ce goût, — avec en moins la saveur infinie ! —
C'est celui que je trouve aux fautes d'une vie
Qu'on vient d'oublier à mes pieds !

PIERRE, buvant à son tour.

Par quels mots exprimer une fraîcheur pareille?
Ma lèvre entend ta voix que buvait mon oreille !

Reposant la cruche.

Mais tout à l'heure, là, lorsque tu m'as dit non,
Devant ce champ, à quoi rêvais-je?

JÉSUS

A la moisson.
Tu rêvais, comparant ce champ à ma pensée,
Au triste et long sommeil de la graine lancée.

PIERRE

Oui, quatre mois encore avant que sous les cieux
La moisson...

JÉSUS

J'ai dit non.

PIERRE

Pourquoi?

JÉSUS

Levez les yeux !

PIERRE

Pourquoi, Seigneur?

JÉSUS

Levez les yeux. La moisson brille.
On a semé pour vous, prenez votre faucille !
Autre le laboureur, autre le moissonneur ;
Et cependant il faut toujours que le bonheur
— Oui, car cette injustice est bonne ! — soit le même
Pour celui qui moissonne et pour celui qui sème.
Afin de moissonner vous êtes envoyés ;
Mais d'autres ont semé. Leurs blés sont mûrs. Voyez !

PIERRE

On croit voir, en effet, là-bas, sous le ciel rouge
Les champs blanchir pour la moisson !...



Composition inédite de
GEORGES ROCHEGROSSE

JÉSUS
Voulez-vous répéter — je défends qu'on les gronde ! —
Les mots que vous chantiez en nouant votre ronde ?



PHOTINE. — *Oui, Seigneur, et la ville entière est avec moi!*

JEAN

Leur blancheur bouge!

LA FOULE, au loin.

... *Sur le nébel... sur le kinnor...*

NATHANAËL

Et l'on entend...

PIERRE

Quelle est cette moisson qui s'avance en chantant?...

Tous ont grimpé sur le talus et regardent au loin.

ANDRÉ

C'est la ville qui vient!

JEAN

Blanche, elle coule toute
Par le trou noir que fait la porte à haute voûte!

PIERRE

On croirait qu'invisible une puissante main,
Pressant ses murs, la fait jaillir sur le chemin!

LA FOULE

... *Et chantons sur la flûte encor!...*

PIERRE

Et, toute fière,
Quelle est donc celle-là qui marche la première?

JÉSUS, assis, immobile, sur le puits

Il faudra que pourtant vous vous accoutumiez

A ce que les derniers, pour moi, soient les premiers.

LA FOULE, se rapprochant.

... *Qu'en l'honneur de celui qui vient !...*

JEAN

Écoute, écoute !...

PIERRE

Maître, daigneras-tu me pardonner mon doute?

LA FOULE, se rapprochant.

... *Dansent toute la Terre et tous ses habitants !...*

JEAN

Oh ! lève-toi ! Viens voir?

NATHANAËL

Les prés sont éclatants !

PIERRE

Mais où donc ont-ils pu trouver toutes ces roses?

JACQUES

Viens les voir !

JÉSUS

Je les vois.

PIERRE

Tes paupières sont closes.

JÉSUS

Je les vois dans mon cœur venir depuis longtemps !

LA FOULE, toujours plus près.

... *Toute la Mer et tout ce qu'il y a dedans...*

ANDRÉ

Ils approchent !

LA VOIX DE PHOTINE, chantant tout près.

... Que les monts cessent d'être inertes,
Et que les fleuves transportés,
Sortant de leurs grands lits leurs bras de tous côtés,
Applaudissent de leurs mains vertes !

PIERRE

Et cette voix qui monte !...

JÉSUS

Ah ! Photine, est-ce toi?

PHOTINE, paraissant en haut du talus, haletante, échevelée, couverte de fleurs cueillies en courant, les yeux splendides.

Oui, Seigneur, et la ville entière est avec moi !

Elle a été précédée d'une course éperdue d'enfants qui dégringolent de toutes parts les sentiers, se laissent glisser au bas des talus en agitant des rameaux d'oliviers. Et elle est suivie par la foule qui envahit la scène, se précipite vers Jésus, en criant. Jésus se lève. La foule s'arrête brusquement : plus un cri.

SCÈNE II

LES MÊMES, TOUS LES SAMARITAINS.

JÉSUS

Photine !...

PHOTINE, hors d'elle.

Ils viennent tous ! Une foule ravie !
Je ne sais plus ce que j'ai dit ; ils m'ont suivie !
J'ai couru. J'ai perdu mes bracelets. Je ris.
N'est-ce pas que tous les lépreux seront guéris?
Si tu nous avais vus !... Voici des jeunes filles !...
Voici des gueux avec des fleurs à leurs béquilles !...
Tout le long du chemin nous chantions, nous courions,
Et nous aurions bravé tous les centurions !
— Tiens, j'ai cueilli pour toi cette rose de haie... —
Approche-toi, vieil homme, il touchera ta plaie !...
— Les enfants précédaient le cortège en dansant.
Et tu vois, tiens, tu vois, j'ai mis mes mains en sang,
Tellement j'ai cassé pour eux de branches vertes !
— Ah ! toutes les maisons de Sichem sont désertes !
Le premier qui voulut partir, c'est ce petit.
Ce jeune homme ne croyait pas quand il partit,
Et rien qu'en nous suivant il a perdu son doute :
Oui, l'effort seulement de s'être mis en route !...
Les marchands ne pensaient qu'à leur marché perdu !
Le prêtre a raisonné. Mais moi, j'ai répondu.
Et je sentais que je parlais avec ton Verbe !
Ah ! je respire avec bonheur l'odeur de l'herbe !
Je ne reconnais plus ma voix dans l'air du soir !
Oh ! les marchands, il ne faut pas leur en vouloir !

Les femmes ont été tout de suite très bonnes.
Je ris. Je suis heureuse. Il faudra que tu donnes
Ton grand manteau de laine à baiser. Nous venons
T'adorer. — Approchez ! — Je te dirai leurs noms.
Toi qui vois tout, tu vois que toutes sont venues,
Et tu les reconnais sans les avoir connues.
Celle-ci, c'est Thamar ; celle-ci, Penninah.
Il arrive des gens encore. Il y en a
Dans tous les prés voisins. La foule est très nombreuse.
J'étouffe un peu. Je vais pleurer. Je suis heureuse.

JÉSUS

Tu m'as conquis la ville.

PHOTINE

Oh ! non ! toi seul frappas
Les coups. Si la victoire est grande, ce n'est pas
Que, prophétesse prise entre les filles folles,
Je me sois employée à porter tes paroles
Là-bas ! Mais c'est que toi, divin Silencieux,
Tu regardais d'ici la ville, et que tes yeux
Mettaient autour des murs un invisible siège !
Seul vainqueur dont la robe encore soit de neige,
Tendre ennemi, beau guerrier pur, blanc conquérant,
Je ne t'ai pas conquis la ville, — elle se rend !
Ta servante ne peut t'avoir prêté main-forte !
Humble, je ne suis rien dans tout ceci : j'apporte
Les clefs... Mais oui, c'est tout. J'apporte — et ne suis rien ! —
Les clefs de tous ces cœurs sur le coussin du mien !

UN HOMME

Pareil au mufle énorme et roux qu'une lionne
Penche sur un agneau dont la blancheur l'étonne,
La ville monstrueuse autour de toi se tait !

UN AUTRE

La foule qui criait et qui se révoltait,
Elle est là, qui retient son souffle...

UNE FEMME

Et, bouche bée,
T'écoute...

PHOTINE

On entendrait voler un scarabée...



UNE FEMME. — *Bénis mon petit.*

UNE FEMME

Parle-nous, fais-nous boire aux célestes viviers !

PHOTINE

Regarde comme tous les rameaux d'oliviers
Tremblent dans tous les doigts sans qu'il y ait de brise.

AZRIEL

Qu'est cet homme pour que son silence suffise
A me faire vibrer comme une aile, et frémir?
Mon âme feignait donc seulement de dormir?

UN HOMME

Nous sommes ce vil peuple ignorant, idolâtre,

Aux enfants.

Voulez-vous répéter — je défends qu'on les gronde ! —
Les mots que vous chantiez en nouant votre ronde?

UN ENFANT

Quand nous avons joué
De joyeux airs dansants,
Vous n'avez pas dansé.

UN AUTRE

Quand nous avons joué
De tristes airs pleurants,
Vous n'avez pas pleuré.

JÉSUS

Pierre, c'est bien à tort que ton sourcil se fronce,
Leur petite chanson me fournit ma réponse.
Ne raille-t-elle pas les hommes de ce temps
Qui, quoi qu'on fasse, hélas ! ne sont jamais contents?
Jean-Baptiste est venu, rude, plein de querelles,
Seul, noir, vêtu de peaux, nourri de sauterelles,
Et brûlant le pêcheur, d'avance, avec ses yeux ;
Vous avez dit de lui : « C'est un fou furieux ! »
Jésus vient, mange, boit, sourit, pardonne vite,
Et vous dites de lui : « Mais c'est un Sybarite ! »
Race d'ingratitude et d'incrédulité,
J'allais peut-être !... Mais ces enfants ont chanté,
Et leur chanson fut la meilleure repartie,
Et de leur bouche encor la Sagesse est sortie.

UN MARCHAND

Celui-ci, qui vous aime et qui vous parle ainsi,
Est vraiment le Sauveur du monde !

UN HOMME, *criant.*

Celui-ci
Est vraiment le Sauveur du monde !

PHOTINE

Il donne envie
De mourir.

AZRIEL

Je sais donc que faire de ma vie !

UN JEUNE HOMME

Son doigt m'écrit dans l'âme en lettres de lueur !

UN AUTRE

Il vient de se former, de son cœur à mon cœur,
Un pont délicieux dont je sens trembler l'arche !

UN HOMME, guidé par Photine près de Jésus.

Je suis aveugle.

JÉSUS

Vois !

UN HOMME, porté par des serviteurs.

Je suis infirme.

JÉSUS

Marche !

LA FOULE

Miracle !...

JÉSUS, à un autre.

Et toi ! vieillard, parle !



UN HOMME (guidé par Photine). — *Je suis aveugle.*

LE VIEILLARD

J'étais muet !

UN HOMME, s'avançant.

J'avais un cœur qui plus jamais ne remuait ;
Mais déjà j'ai failli pleurer là, tout à l'heure,
Et puis je n'ai pas pu... C'est difficile.

JÉSUS

Pleure.

PIERRE

Que nous sommes heureux de te voir faire ainsi
Des miracles, Seigneur !

JÉSUS

Vous en ferez aussi.

ANDRÉ

Qui? nous?

JÉSUS

Il faudra bien qu'un jour je vous envoie !...
Alors, vous en ferez.

PIERRE

Nous-mêmes?... Quelle joie !

JÉSUS

Ce n'est pas de cela qu'il faut être joyeux,
Mais de ce que vos noms soient inscrits dans les Cieux !

PHOTINE

Il fera nuit après la blancheur de ton geste ;
Ne nous rends pas trop vite à l'ombre triste ! Reste !

Reste, Seigneur, il faut un peu
Nous évangéliser encore.
Quoi ! notre hôte est le fils de Dieu
Et repart demain, à l'aurore?

UNE VIEILLE

Il faut, dans ma maison, venir
Te reposer de tes fatigues.
Tu ne peux pourtant pas partir
Sans avoir goûté de nos figues !

TROISIÈME TABLEAU



PHOTINE. — ...*Sous tes mains des cheveux d'enfants,*
Sur tes pieds des cheveux de femmes.

UNE COURTISANE

Reste, et parle ! Ce sont des fleurs
Que sur nos têtes tu secoues !...
Je remplacerai par des pleurs
Les chaînettes d'or de mes joues.

UNE FEMME

Pour quand tu rentreras, brisé
D'avoir visité les malades,
J'ai du vin aromatisé
Avec le jus de mes grenades.

PHOTINE

Tendrement on respectera
Tes habitudes familières.
Toute la ville se taira
Pendant tes heures de prières !

UNE FEMME

A l'heure où les voix dans le soir
Montent étranges et plus fortes,
Tu viendras un moment t'asseoir
Sur le pas de toutes les portes !

UNE JEUNE FILLE

Ton grand manteau blanc glissera ;
Mais, comme les brises sont fraîches,
Une de nous le retiendra...
Sans t'interrompre, si tu prêches !

PHOTINE

Et tu sentiras, tout le temps
Quand tu parleras à nos âmes,
Sous tes mains des cheveux d'enfants,
Sur tes pieds des cheveux de femmes.

Chacune, en parlant, est venue s'agenouiller devant Jésus, et a laissé tomber sa branche d'olivier ou son thyrse de fleurs. Sur les derniers mots de Photine, elles s'inclinent toutes et répandent leurs chevelures.

JÉSUS

Je resterai deux jours, c'est tout ce que je puis.
Deux jours je veux chez vous me reposer.

UNE FEMME

Et puis
Tu reprendras ta route aux fatigues sublimes !

PHOTINE

Et lorsqu'en t'éloignant tu fouleras les cimes
De ces Monts d'Ephraïm qui mordent notre ciel,
Tout au bout du manteau fleuri de Jizréel,
Tes yeux distingueront sur la montagne, en face,
— Comme un petit troupeau qui, par moments, s'efface,
Et dont la synagogue est le berger peu net, —
Quelque chose de clair qui sera Nazareth !

JÉSUS

Ville dont mon enfance a couru les ruelles,
Tu me seras cruelle entre les plus cruelles.
Tu n'écouteras pas mon discours tout entier,
Et tu diras : « Mais c'est le fils du charpentier !... »
Ainsi ce sont les miens qui me seront contraires,
Et je trouve en pleurant, quand je cherche des frères,
— Symbole attendrissant de mes futurs destins, —
Mes frères les meilleurs chez les Samaritains !
Mais il est dit qu'en son pays nul n'est prophète !
— Et que la volonté de mon Père soit faite !

CRIS DE TOUS

Hosannah !... Gloire au Christ !... Viens dans la ville !... Viens !

JÉSUS

Ai-je eu tort de venir, Pierre, chez ces païens?

PHOTINE, montrant le crépuscule.

Le soir tombe. Elle veut mourir, cette journée.
Mais elle ne peut pas. Pour toujours, elle est née.
Quand l'olivier sera de la poussière, avec
Le figuier, quand le puits de Jacob sera sec,
Toujours, sortant du val, passant mont et colline,
L'Eau Vive inondera le monde.

JÉSUS

Et toi, Photine,
Toi, toujours, lentement, lès siècles te verront
Descendre le sentier, ta cruche sur ton front.
Lorsqu'on évoquera ma figure lointaine,
Toujours la Madeleine ou la Samaritaine,
La femme de Sichem ou bien de Magdala,
Toujours une de vous, près de moi, sera là !

Et ce sera ta gloire encor que l'on confonde
Parfois sa tresse rousse avec ta tresse blonde.

LE PRÊTRE

Soit ! C'est le Fils de Dieu ! J'y veux bien consentir !
Mais notre Temple, alors, il va le rebâtir?

JÉSUS

Non !

LE PRÊTRE

Mais tu vas nommer des prêtres?

JÉSUS

Pas encore.

LE PRÊTRE

Un grand prêtre, du moins?

JÉSUS

Non.

LE PRÊTRE

Tu veux qu'on t'honore
Toi-même de ce titre?

JÉSUS

Oh ! non, non !

LE PRÊTRE

Cependant
On pourrait embellir ta robe, en la brodant?

JÉSUS

Non.

LE PRÊTRE

Et tu n'auras pas l'insigne aux feux multiples,

Montrant sa poitrine.

Les douze pierres, là?

JÉSUS

J'ai mes douze disciples.

UN JEUNE HOMME

Quel temple élirons-nous, pourtant, nous qui l'aimons?

PHOTINE

La berge en fleur des lacs, le versant bleu des monts !

UN AUTRE

Quel trône prendra-t-il, pour parler, ce Monarque?



PHOTINE. — *Père que nous avons dans les cieux...*

PHOTINE

La margelle d'un puits, la planche d'une barque.

LE PRÊTRE

Mais pour plaire au Seigneur?

JÉSUS

L'acte seul plaît à Dieu !

LE PRÊTRE

Mais enfin, on priera tout de même?

JÉSUS

Très peu.
N'imitez pas ceux-là qui trouvent excellentes
Leurs prières sans fin, monotones et lentes :
Car ils sont une meule et ne sont pas un luth !
Ils partent pour prier, mais, oublieux du but,
Ils s'endorment bientôt au rythme des formules,
Comme les cavaliers au pas berceur des mules !
Priez dans le secret. Ne priez pas longtemps.
C'est être des grossiers qu'être des insistants.

La meilleure prière est la plus clandestine.
Priez... comme j'appris à prier à Photine.

En parlant, de sa main qui pèse doucement sur l'épaule de Photine il la fait agenouiller.

Oui, d'où que vous soyez, de Sichem, de Sion,
Quand vous voudrez prier, sans ostentation,
Sans inutiles cris, sans vaine mélopée,
Sans qu'avec votre front la terre soit frappée,
Et sans plus vous tourner, pour plaire à l'Elohim,
Ni vers Jérusalem, ni vers le Garizim,
Puisque c'est en tous lieux qu'est le Père Suprême...

PHOTINE, à genoux.

Mais en fermant les yeux, tout bas, presque en vous-même,
Puisque c'est là surtout qu'il est à tout moment,
Quand vous voudrez prier, dites tout simplement :
« Père que nous avons dans les cieux, que l'on fête
Ton Nom ; qu'advienne ton Royaume ; que soit faite
Ta Volonté sur terre ainsi que dans le ciel ;
Notre pain, aujourd'hui, supra-substantiel,
Donne-le-nous ; acquitte-nous des dettes nôtres,
Comme envers nous, des leurs, nous acquittons les autres ;
Ne laisse pas nos cœurs tentés être en péril :
Mais nous libère du Malin. »

LA FOULE

Ainsi soit-il !

RIDEAU




PHILLIPS ACADEMY
3 1867 00070 7310


Date Due
Oct20'33
Not For Circulation